www.shfq.ca

Automne 2021 - Hiver 2022
Vol. 13, n°2

Histoires forestières du QUÉBEC

ANTICOSTI : Brève histoire de l'exploitation forestière de 1895 à 1974

par Pierre Mathieu

Histoire forestière de la Côte-Nord (2e partie)

par Cyrille Gélinas et Gérard Lacasse

L'École des garde-forestiers de Duchesnay (1934) ou La Station forestière de Duchesnay

par Pierre Auger

SQUATEC

Une histoire gravée dans l'écorce des arbres

par le Comité du 125e anniversaire

ISSN 1918-1760 5 $ CAN

Mot du ministre des Forêts, de la Faune et des Parcs

La gestion de nos ressources forestières est intimement liée à l'histoire du Québec et au développement économique de ses régions. Au fil des décennies, nous avons vu la foresterie évoluer selon les besoins propres à chaque époque, de même que selon les avancées scientifiques et technologiques. Grâce à l'acquisition de connaissances, les pratiques de récolte se sont raffinées.

Le secteur forestier demeure aujourd'hui l'un des piliers du développement économique du Québec et de ses régions avec un produit intérieur brut d'environ 5,6 milliards de dollars au cours de la dernière année. Il assure le maintien d'environ 54 000 emplois directs ainsi que des retombées dans plus de 900 municipalités. La pandémie de COVID-19 est venue confirmer l'importance du secteur forestier dans notre économie, alors que ce dernier a été reconnu comme essentiel dès le début de la crise.

De tout temps, nos forêts ont eu beaucoup à nous offrir. Alors que nous percevons de mieux en mieux les effets du climat et de l'activité humaine sur elles, nous comprenons aussi la nécessité de leur offrir en retour une gestion saine. Là se trouve le formidable défi des prochaines années.

Forts de ce que nos prédécesseurs nous ont enseigné, mon ministère et nos partenaires du milieu forestier apportent aujourd'hui des solutions aux enjeux de demain. Nous suivons une tradition riche d'innovations au service de l'une de nos ressources naturelles les plus précieuses. C'est ainsi que nous poursuivons ensemble l'écriture de l'histoire forestière du Québec — une histoire que nous voulons belle et longue pour les générations futures.

Aux passionnées et passionnés de cette histoire, je souhaite une bonne lecture!

Pierre Dufour
Ministre des Forêts, de la Faune et des Parcs
et ministre responsable de la région de l'Abitibi-Témiscamingue
et de la région du Nord-du-Québec

Votre gouvernement

Québec

MERCI À NOTRE PARTENAIRE

Sommaire

Vol. 13, numéro 2, Automne 2021 - Hiver 2022

Histoires forestières du QUÉBEC

Mot du ministre des Forêts, de la Faune et des Parcs
Par Pierre Dufour p. 2

Mot de l'éditeur et président de la SHFQ
Par Louis Campeau p. 5

Le joyau québécois de l'hiver
Par Gaston A. Lacroix p. 7

ANTICOSTI : Brève histoire de l'exploitation forestière de 1895 à 1974
Par Pierre Mathieu p. 12

Aventures à la Baie-James
Par André Duchesne p. 19

Histoire forestière de la Côte-Nord (2e partie)
Par Cyrille Gélinas et Gérard Lacasse p. 24

L'arbre ne vit pas seul. L'arbre, seul, ne vit pas.
Par Pierre J.H. Richard p. 32

DEVOIR DE MÉMOIRE - L'esprit français et la langue des bûcherons
Par Louis-Zéphirin Rousseau p. 35

CHRONIQUE DE TERMINOLOGIE FORESTIÈRE - Le bois ou la forêt ?
Par Pierre Auger p. 40

L'École des garde-forestiers de Duchesnay (1934) ou La Station forestière de Duchesnay
Par Pierre Auger p. 43

Testament d'un vieux pin blanc
Par Jean-Louis Brown p. 50

Squatec - Une histoire gravée dans l'écorce des arbres
Par le Comité du 125e anniversaire p. 54

CHRONIQUE CHASSE ET PÊCHE - Mieux connaître la bécasse d'Amérique
Par Élisabeth Bossert de la Société Provencher et la Fondation Héritage faune p. 71

PROPOSITION DE LECTURE - Le chemin d'un biologiste
Par J. André Fortin p. 74

CONCEPTION VISUELLE
ET INFOGRAPHIE

ImagineMJ.com

SHFQ

Pavillon Abitibi-Price
2405, de la Terrasse, local 2101
Quebec, Qc G1V 0A6

www.shfq.ca
info@histoiresforestieres.com

SHFQ
Société d'histoire forestière du Québec
www.shfq.ca

Mot de l'éditeur et président de la SHFQ

Le 18 janvier prochain, la Société d'histoire forestière du Québec fêtera ses 15 ans d'existence. Plusieurs la soutiennent depuis les débuts, certains ont sauté dans le train en cours de route, toujours est-il que plus de 500 personnes, intéressées par la forêt et l'histoire de l'homme qui la côtoie, la cultive, l'aménage et s'y recrée, reçoivent ses publications et suivent ses activités. Merci à vous tous qui soutenez la mission de notre organisation à but non lucratif consacrée à la collecte, à la préservation et à la diffusion de l'histoire forestière du Québec. Ce faisant, la SHFQ contribue à faire le pont entre le passé et l'avenir du patrimoine forestier du Québec.

Le ministre des Forêts, de la Faune et des Parcs, Pierre Dufour, fait d'ailleurs état de cette volonté dans son message en début de revue : « Forts de ce que nos prédécesseurs nous ont enseigné, mon ministère et nos partenaires du milieu forestier apportent aujourd'hui des solutions aux enjeux de demain. Nous suivons une tradition riche d'innovations au service de l'une de nos ressources naturelles les plus précieuses. C'est ainsi que nous poursuivons ensemble l'écriture de l'histoire forestière du Québec — une histoire que nous voulons belle et longue pour les générations futures. »

La revue Histoires forestières du Québec vous propose son 23e numéro en cette période des Fêtes de nouveau bousculée par la COVID-19. D'entrée de jeu, plongeons-nous dans le récit d'un étudiant en foresterie passant Noël 1965 loin des siens à la Forêt Montmorency, le joyau québécois de l'hiver. Autre lieu d'enseignement, l'École des garde-forestiers de Duchesnay mérite qu'on y porte attention ne serait-ce que pour les générations de jeunes gens qui ont associé une profession à leur passion. Dans un autre texte sur les expériences passées, un ingénieur forestier bien connu raconte ses aventures à la Baie-James en 1970. Nous poursuivons notre découverte de l'histoire forestière de la Côte-Nord dans un 2e article de 3 sur le sujet. La mythique île d'Anticosti, quelle est l'histoire de son exploitation forestière? S'enchaînent plusieurs autres textes dont la nouvelle chronique de terminologie forestière, qui sauront intéresser nos lecteurs.

Au cours de ces 15 années, la SHFQ a publié 23 revues, des dizaines de recherches et autres publications, qu'elle rend disponibles gratuitement à tous ses membres dans le Centre de documentation de son site Internet www.shfq.ca. Durant la période des Fêtes, prenez le temps de faire le plein d'histoire forestière, en allant découvrir son site Web renouvelé. Vous n'avez pas encore renouvelé votre cotisation ou vous voulez vous abonner, cliquez sur devenir membre et choisissez la catégorie de membre qui vous convient.

Le directeur général de la SHFQ, Gérard Lacasse, quittera ses fonctions le 31 décembre après quatre années bien remplies. Gérard est associé à la SHFQ depuis les tout débuts, il ne s'éloigne pas définitivement, car il restera l'un de nos collaborateurs. Permettez-moi de souligner sa grande contribution et de le remercier pour son dévouement.

Finalement, un grand merci à nos rédacteurs qui se sont de nouveau démarqués par la qualité des articles soumis. La revue Histoires forestières du Québec ne serait pas ce qu'elle est sans le soutien de ces bénévoles qui offrent gracieusement leurs textes.

Bonne lecture et heureux temps des Fêtes à tous nos lecteurs !

Louis Campeau

Président de la
Société d'histoire forestière du Québec

MERCI À NOS MEMBRES VAN BRUYSSEL

LE JOYAU QUÉBÉCOIS DE L'HIVER

Par Gaston A. Lacroix

Ce récit fut d'abord intitulé « Noël d'étudiant ».

Pour ce temps des Fêtes de Noël qui débutait, un travail m'attendait en forêt. Un boulot que j'aimais et qui me ferait gagner un peu d'argent pour mes études universitaires, assez coûteuses, merci ! Tout en préparant mes bagages, j'avais humé la boîte contenant le précieux cadeau reçu de ma mère quelques jours auparavant, ce qui avait propulsé ma pensée vers ma famille en Abitibi, à Amos, huit cent trente kilomètres au nord-ouest de la ville de Québec.

- Je serai avec vous seulement pour le jour de l'An, avais-je écrit à mes parents, et pour demander la bénédiction paternelle !

Dans l'air immobile et matinal de ce vendredi vingt-quatre décembre 1965, une abondante neige tombait en une lenteur apaisante, feutrant l'atmosphère de la Cité universitaire déjà plus silencieuse pour la période des Fêtes. La plupart des étudiants avaient déjà quitté le Campus. Le temps de rejoindre mon auto, de gros flocons s'étaient empilés sur mes cils et ma tuque. Sur les fils électriques, les longs traits de neige d'un blanc immaculé devaient faire rêver les cocaïnomanes.

Deux centimètres de neige plus tard, tandis que mon esprit fantasque vagabondait, ma vieille Volks coccinelle roulait sur la Route 175 du Parc des Laurentides. Réglés au maximum, les haut-parleurs de la radio répandaient les joies de la nativité du Christ et les réjouissances des fêtes familiales. Amplifiés par la caisse de résonnance qu'était devenu mon paquet de cigarettes presque vide dans la poche gauche de ma chemise, les sons et les paroles chaleureuses m'allaient droit au coeur.

Ce n'est qu'un moment plus tard, tout juste avant de m'engager sur la route forestière, que je pris conscience du trajet de 70 km que je venais de franchir. Descendant vers l'est, dans la vallée de la Montmorency, sur une distance de quatre ou cinq kilomètres, vers le lit de la rivière, la route forestière que je devais emprunter menait au cœur de la forêt boréale.

Une fois rendu au lac Piché, le jeune et libre aventurier que j'étais débarqua ses « affaires » dans le pavillon nouvellement construit par l'Université Laval.

Depuis l'automne, c'était un lieu où j'allais, chaque fin de semaine, surveiller la station de météo. Un travail que m'avait offert Roger Gosselin, secrétaire de la faculté de Foresterie et de Géodésie. Monsieur Gosselin fut aussi un des professeurs qui marqua ma vie, c'est une autre histoire à raconter.

Rémunéré normalement 25 $ par fin de semaine, ce travail m'aidait à défrayer une minime partie de mes études.

De temps en temps, monsieur Gosselin invitait les secrétaires des différents départements, pour leur faire connaître cette forêt expérimentale en développement.

Source : Gaston A. Lacroix.

En bas, à gauche, cigarettes à la main Gaston A. Lacroix en chemise à carreaux et Roger Gosselin en chandail pâle.
Ils sont accompagnés d'une dizaine de secrétaires de la faculté.

C'étaient de bons et beaux moments qui sont devenus d'inoubliables souvenirs. Entre autres, la belle et gentille secrétaire du mondialement connu photogrammètre suisse Arthur Branderberger qui tapait généreusement mes textes et que je n'ai pas eu, je m'en confesse, le courage de courtiser.

En cette fin d'année 1965, entre les prises de relevés de météo, la rédaction de ma thèse de baccalauréat, la préparation de mes repas, la surveillance des radiateurs au propane qui assuraient la bonne prise du ciment frais du pavillon (résidence des étudiants) en construction, ***je n'aurai sûrement pas le temps de m'ennuyer***, m'étais-je convaincu.

J'appréciais la nature et la tranquillité des lieux. Et c'est sans appréhension que j'avais accepté d'y passer la Fête de Noël, en tout isolement.

La partie restante de la journée de mon arrivée du 24 décembre fut occupée à la rédaction de ma thèse : ***Le transport des copeaux de bois en conduites hydrauliques (pipelines)***, de la forêt au moulin à papier, thèse développée en collaboration avec mon bon ami Jacques Maranda. Et tôt en soirée, la fatigue de la semaine aidant, je m'enveloppai de mon sac de couchage et m'endormis d'un profond sommeil, sans aucun rêve apparent.

Dès mon réveil le lendemain, seul en ce début de journée de Noël, j'eus un pincement au cœur de ne pouvoir partager avec autrui les merveilleuses couleurs brillantes et rosées de l'aurore qui achevaient de s'estomper. Mon horaire chargé me bousculait, mes relevés météorologiques ne pouvaient attendre.

L'air calme et le soleil radieux présageaient une belle journée de marche en forêt et l'attrait d'une incursion dans la nature chassa les pensées moroses qui tentaient d'infiltrer mon esprit. Aussitôt mon petit déjeuner avalé et les données météorologiques enregistrées, après avoir ajusté mes raquettes je m'engageai dans un sentier qui se glissait sous les branches de cette forêt touffue, source de vie.

Au sol, la neige épaisse ralentissait ma progression, mais la dernière tombée avait si bien enrubanné les branches des arbres qu'elle offrait un spectacle féerique. Et partout flottait l'enivrante odeur du sapin.

Deux cents mètres plus loin, dans un peuplement mature d'épinettes, m'apparut un orignal. Me déplaçant sur le bord de son ravage qui rejoignait une large lisière de jeunes sapins baumiers où il venait se nourrir, je le pris en filature. Peu après, pris de frayeur d'être suivi de trop près, pour me distancier, erreur ou tactique, il s'enfuit, hors de son sentier profond de deux mètres. Un moment donné, ruisselant de sueur et galopant dans la neige qui lui allait à la hauteur du poitrail, la puissante bête me distança. Je la perdis de vue, mais, curieux, je continuai à suivre ses traces.

Les larges pistes laissées sur la neige fraîche par un loup, ou était-ce un gros chat sauvage qui la talonnait de près, m'inquiétaient... Tout d'un coup, je vis reparaître l'orignal. Une magnifique femelle, à bout de souffle, les naseaux fumants, la langue pendante et les oreilles en bataille. Quant au prédateur, il avait pris le bord. Je n'en avais vu que les pistes.

La vigoureuse bête était sortie à découvert dans la partie peu profonde et libre de glace à cet endroit, des eaux vives et rapides de la rivière Montmorency. Elle m'attendait les quatre sabots d'aplomb sur le fond de gravier, prête à défendre chèrement sa peau. Un pas de plus de ma part, la bête aurait foncé sur moi, ressentais-je. La fatigue m'accablait autant qu'elle. Me guettant pour ne pas glisser dans l'eau vive, je me tins craintivement à quatre ou cinq mètres de l'élan sauvage, sur le bord de la rive enneigée.

- Joyeux Noël, superbe femelle ! Tout doux ! Tranquillise-toi ! J'ai fait fuir le loup qui devait se pourlécher les babines. Soyons amis, veux-tu ? À part les lièvres qui détalent à tout moment devant moi, tu es le seul être vivant à qui je puisse parler aujourd'hui. N'aie pas peur. Je cherche seulement une présence.

Le ton de ma voix l'apaisa. Puis, je pus lui lancer amicalement au flanc, une grosse balle de neige molle sans qu'elle rechigne, sinon un hochement de tête. Ses grands yeux brun foncé trahissaient une indicible tristesse. À chaque tentative d'approche que je fis, elle baissait la tête, redressait les oreilles et amorçait le geste de foncer sur moi, ce qui m'attrista beaucoup, car je ne désirais que l'admirer de plus près, et faire ami-ami.

Enfin, lorsque sa respiration fut revenue à la normale, je décidai de m'éloigner pour qu'elle puisse sortir de l'eau glacée. En la quittant, quand je lui dis qu'elle savait vraiment garder ses distances, je crus la voir esquisser un large sourire moqueur.

Afin de raccourcir le trajet pour mon retour au camp, je décidai de traverser une bande de jeunes sapins de douze à quinze pieds de hauteur, exceptionnellement dense. En ce début d'hiver, la neige était, je dirais, d'une épaisseur de 6 à 7 pieds, très peu compactée, car tombée mollement dans la multitude de branches très proches les unes des autres. Dans cette région, au printemps, la moyenne annuelle des précipitations de neige est d'environ 6 mètres d'épaisseur. Oui, vous ne rêvez pas, 20 pieds d'épaisseur à la fin de l'hiver.

Ouvrant le mur de branches avec mes bras, je réussis à y introduire mes raquettes, modèle « Huron » en babiche de vache, des Faber achetées à Wendake près de Loretteville. J'avançais de peine et d'embarras dans ce peuplement de petits sapins, communément appelés « saint-michel ».

Un moment donné, la jeune forêt que j'aimais tant m'entoura de partout. Prisonnier… trop habillé, j'étais en sueur et ne pensais qu'au long trajet à faire si jamais je devais revenir sur mes pas. Que faire ?

Tête première, je fonçai dans le rideau d'arbres. Tout d'un coup, une branche de sapin s'inséra dans un des espaces du tissage de babiche de mes raquettes, ce qui me stoppa net. Les deux jambes embarrées, je plongeai par devant, tête première, à trois ou quatre pieds sous la neige. J'avais l'air fin ! Voilà où conduit l'entêtement.

M'agrippant à deux mains sur le tronc du jeune sapin devant moi, six pouces par six pouces, je réussis à hisser ma tête à l'air libre, où, après m'être remis debout, je pus re-prendre mon souffle.

La misère avait vaincu ma paresse à vouloir faire court. Je rebroussai chemin. Plus long, mais plus facile.

*

Une heure plus tard, déballant enfin ma boîte de cadeau de Noël, je me délectai de succulents chocolats. Confectionnées par ma mère, ces gourmandises contenaient des cerises baignant dans un liquide velouté. Miam ! Miam ! Quels délices ! Merci maman !

Au début de la soirée, je sortis marcher pour faciliter ma digestion. Brrr… - 25 degré celcius. Je n'irai pas bien loin, me dis-je en ajustant mon foulard. Seulement le temps de profiter un peu du silence de cette belle nature figée que seul troublait le crissement de mes pas sur le chemin.

À un tournant, l'émerveillement m'attendait...

Semblable au météore que j'avais vu, un soir de ma jeunesse, de retour du mont Vidéo de Barraute avec mes amis Michel et Gaétan Fortin ainsi qu'Yves Dubé, se détachant du ciel étoilé, un immense astre lumineux fusa vers la terre. Ce phénomène céleste m'exhorta à l'humilité et à demander pardon à Dieu pour tous ceux, parents, amis et professeurs envers qui je n'avais pas toujours été un cadeau.

Un peu plus tard, revenu à ma chambre, le poids de la solitude m'écrasa. Nostalgie non pressentie, car, je me croyais vacciné par mes rêves, hors de portée du vague à l'âme. Mais voilà que tout d'un coup, la solitude mélancolique m'apparut, charmeuse inopinée, mais pas si tendre et douce que ça.

J'étais prêt à lui faire un pied de nez. Je sortis ma bouteille de gin et plongeai pour un moment, au fil de mes pensées, dans mon passé, le temps de rejoindre mes meilleurs souvenirs. Et aussitôt qu'apparaissaient de sombres délires, je m'échappais avec une autre gorgée pour retrouver mes espoirs.

Très brève soirée de Noël. Après avoir arrosé de quelques larmes l'impuissance de ma solitude, dégusté les derniers chocolats et presque vu le fond de la bouteille, je me suis retrouvé, comme sur une longue glissade, graduellement engagé dans le sommeil et le repos de l'esprit.

Le lendemain matin de Noël, un dimanche, une balade en motoneige me combla de tout l'air pur dont j'avais besoin. Vers la moitié du petit chemin forestier de trente kilomètres enseveli sous la neige, un vent

d'hiver commença à souffler de lourds nuages au faîte des montagnes environnantes. Je regagnai mes pénates. La tempête ragea et les bourrasques de neige se suivirent jusqu'après-souper, enveloppant la nature endormie sous un plus épais linceul de cristaux.

Je terminai le train-train quotidien de mes journées de gardien des lieux et de mes relevés météorologiques : épaisseur de neige, durée d'ensoleillement, vitesse et direction des vents ainsi que la surveillance des brûleurs au propane pour empêcher le gel du ciment frais de la résidence des étudiants en construction, etc.

En fin de journée, pour revenir à la ville, Québec de mes amours, je devais rejoindre le boulevard Talbot. Même avec des chaînes entourant ses pneus arrière, ma Volkswagen Beetle ne put gravir la première importante montée du chemin, chemin de terre qui était recouvert de la vingtaine de pouces de neige tombée depuis mon arrivée.

Ayant réussi à faire demi-tour pour revenir au pavillon de la Forêt Montmorency, j'attachai mon auto à l'arrière d'un mini bulldozer avec lequel je repris le chemin, en espérant pouvoir me rendre jusqu'à la route nationale du Parc des Laurentides. Le mince moral qui me restait ne m'encourageait pas à traverser une troisième nuit d'isolement.

Un urgent besoin de civilisation en fête me mettait en appétit. Mon esprit forçait autant que le moteur du tracteur. Le chemin montait tout le long. L'altitude passe de 660 mètres à la Forêt Montmorency à 807 mètres au boul. Talbot.

À chaque instant, j'appréhendais une ratée des cylindres ou un glissement des crampons sur la surface glacée sous la neige de la route forestière qui montait toujours ; une élévation 147 mètres sur 4.5 km de longueur de chemin.

La nuit tombait quand j'arrivai à la route nationale. À cinquante minutes de Québec, au km 103, au coin de la Nationale 175 Nord et du chemin qui mène au lac Piché de la Forêt Montmorency, je laissai le petit tracteur. Le lendemain matin, les travailleurs l'utiliseraient pour ouvrir le chemin et se rendre au travail.

Et ce fut avec un contentement non dissimulé, que le surlendemain matin j'empochai les quatre-vingt-cinq dollars (700 $ de 2021) que me valurent ces trois jours de garde. ***Avec cette somme, quels beaux cadeaux je serai en mesure d'offrir à mes parents pour le Premier de l'an, me dis-je !***

M'étant toujours contenté de peu, je me sentis fortuné d'avoir pu vivre ces trois journées de Noël en pleine nature et d'avoir fait épanouir un moment de solitude volontaire, un moment imprévu de vie, qui, comme un doux flocon de neige éternelle, s'est empilé en moi avec d'autres merveilleux souvenirs.

*

En 2017, l'Office du tourisme de Québec nomma la Forêt Montmorency, qui fait partie du secteur nord de la Municipalité Saint-Ferréol-les-Neiges, « **Le Joyau québécois de l'hiver** ».

D'une superficie de 412 km^2, plus grande forêt d'enseignement et de recherche universitaire au monde, ***avec ses activités récréatives, éducatives et économiques qui côtoient la recherche appliquée, un territoire qui fait la fierté de l'Université Laval***, a écrit Mathieu Dessureault dans son très intéressant article du magazine Contact, automne 2014, la Forêt Montmorency est devenue un réel joyau forestier à découvrir.

Source : Forêt Montmorency

MERCI À NOS MEMBRES VAN BRUYSSEL

ANTICOSTI

Brève histoire de l'exploitation forestière de 1895 à 1974

Par **Pierre Mathieu**, ing.f., MGP,
vice-président de la Société d'histoire forestière du Québec

Le 16 décembre 1895, le riche chocolatier français Henri Menier s'est acheté pour 125 000 $ un pays 17 fois plus grand que l'île de Montréal, soit l'île d'Antiscosti[1].

Henri et son frère Gaston y ont régné en seigneurs en quelque sorte jusqu'en 1926. Henri Menier tenait à faire de son entreprise d'Anticosti une entreprise « française » y faisant construire une villa que les anticostiens appelaient le Château Menier[2].

Photo : Fonds G. Martin-Zédé, 1906.
Centre d'archives du Québec (BANQ).

Cette acquisition bouleversa à tout jamais l'histoire naturelle de ce riche territoire - datant de 400 millions d'années - situé à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, soit à plus de 900 km à l'est de l'île de Montréal. Henri Menier rêvait d'en faire un paradis de chasse et pêche. Pour y arriver, il fit venir seize espèces d'animaux, une arche de Noé version des Menier, un royaume ! Toutes ces espèces ne connurent pas un succès d'implantation. Sa plus grande réussite fut sans contredit l'introduction du cerf de Virginie, dont la population moyenne est estimée de nos jours à plus de 140 000 individus, toute une adaptation à partir d'un cheptel d'environ 200 chevreuils à l'origine.

Dès les premières explorations de l'île d'Anticosti, Henri Menier confie tous les pouvoirs administratifs à son meilleur ami Georges Martin-Zédé, licencié en droit provenant d'une riche famille d'inventeurs français[3]. Soulignons que Lucien Comettant, commissaire à la Cie Générale Transatlantique, a été gouverneur de l'île d'Anticosti de 1896 à 1904. « ***Les huit années les plus dures de toute ma vie*** » a écrit celui-ci[4].

Autre personnage important pour l'histoire, M. Joseph Schmitt, médecin et vétérinaire qui a résidé à l'île les premières années de l'époque des Menier. Il publie en 1904 une intéressante monographie de l'île d'Anticosti qui contient de nombreuses informations sur ses richesses naturelles[5].

Si la trappe, le commerce des fourrures et la pêche apportent les premiers revenus provenant de l'île d'Anticosti au début des années 1900, la récolte des bois et leur écorçage constitueront une large partie de l'activité économique jusqu'en 1974.

---

1 Carte de l'île d'Anticosti sur le site de la SEPAQ : 3002632.pdf (sepaq.com)
2 Le Château Menier fut conçu par le célèbre architecte Français : Stephen Sauvestre, ayant travaillé sur le projet de la tour Eiffel avec Gustave Eiffel. Le résultat est unique, inspiré des constructions norvégiennes notamment.
3 Sous le titre 'L'Île ignorée' le journal détaillé de Georges Martin-Zédé, édité par l'Université Laval, peut être consulté en cliquant sur le lien suivant Table des matières et index des noms et des illustrations (Vol. 1) - Anticosti : île d'Anticosti : histoire d'Anticosti (comettant.com)
4 Ibid.
5 Monographie de l'île d'Anticosti, par Joseph Schmitt.

Source : Carte topographique, 1960, BANQ.

Le présent texte, alimenté de diverses références, résume les deux époques de l'exploitation forestière à Anticosti : l'époque des Menier de 1895 à 1926 et l'époque de la Consol[6] de 1927 à 1974[7].

Époque des Menier (1895-1926)

Dès l'acquisition de l'île par Henri Menier, des investissements importants sont nécessaires pour loger et desservir les nombreux nouveaux arrivants. Rapidement, une première scierie est érigée afin de fournir du bois pour la construction des maisons, de bâtiments de ferme, d'un magasin général, d'entrepôts, d'une école et d'un hôtel de 30 chambres. Un premier quai rudimentaire construit en 1896 permet le déchargement des marchandises transportées par ***Le Savoy,*** ainsi que l'accostage au large du trois-mâts de Menier ***Le Velléda***, davantage habitué à fréquenter avec son maître de douces eaux de lieux balnéaires. Celui-ci fut remplacé dès 1898 par ***La Bacchante***, une magnifique goélette de trois mâts, fabriquée pour les expéditions nordiques.

Dans le quotidien de Québec Le Soleil du 18 août 1899 on peut lire : « ***Le Steamer Savoy arrivé dans notre port (Québec) a été retardé huit heures par la tempête dans le bas du fleuve. Il est parti dimanche de l'île d'Anticosti avec une cargaison générale. Il est actuellement à prendre sa cargaison à son quai. On y embarque toutes les machineries d'un moulin à scie portatif, qui sera transporté sur l'île pour scier du bois. C'est le deuxième de ce genre qui est transporté à l'île depuis le printemps. Il est sorti de la manufacture de Brantford, Ontario. En outre, on y embarque un char de fer en lames qui servira à la construction du quai de la Baie de Gamache***[8]. »

En 1898, un quai de 4 700 pieds et un brise-lames sont construits. Cet allongement permettra un peu plus tard le chargement du bois de pulpe sur les bateaux.

Source : Collection Magella Bureau, BANQ (non datée).

6 Appellation commune de la compagnie 'Consolidated Bathurst Ltd'.

7 Fait à souligner : Les successions de Georges Martin-Zédé et Lucien Commettant ont gracieusement fait don des journaux personnels et autres documents d'époque à la Bibliothèque des archives nationales du Québec, dont beaucoup ont été numérisés.

8 *Le Soleil, le 18 août 1899, extrait par Lucien Laurin, petit-fils de Lucien Commettant.*

En 1900, trois scieries fonctionnent soit une à Baie-Sainte-Claire et deux portatives à la Baie de Gamache (lac Saint-Georges) et à la rivière McCarthy[9] [10].

Vers 1906, Georges Martin-Zédé gère le début de la coupe de bois et la vente de bois de pulpe à petite échelle afin d'intéresser des acheteurs, dont les Price Brothers, l'International Paper et les frères Clarke. Ces derniers fabriquent de la pâte mécanique sur la Côte-Nord depuis le début des années 1900. En 1908, des représentants de la compagnie Lumber Sales Corporation de New York, dont M. W. H. Eshbaugh, visitent la plupart des boisés de l'île et reconnaissent l'excellente qualité du bois à pâte. L'année suivante, l'américain Eshbaugh est nommé chef forestier. Celui-ci joue alors un rôle important dans la première exploitation forestière commerciale qui s'étendit de 1909 à 1918.

En 1910, la production de bois d'œuvre pour des utilisations locales a plus que doublé. Mais c'est celle du bois à pâte qui bouleversera principalement la vie à la baie Ellis[11]. D'importants investissements sont nécessaires : construction d'un camp de logement pour les quelque 300 travailleurs forestiers, d'un hôtel de cinquante chambres, de nouvelles maisons, etc. La scierie a trois écorceurs et un four pour brûler les écorces. On procède à l'écorçage mécanique à une usine de pulpe[12], afin de réduire le poids lors du transport.

Les longs billots de douze pieds provenant des chantiers étaient sciés en billes de deux pieds qui étaient par la suite écorcées et convoyées jusqu'au quai de chargement par une voie ferrée. Le quai est allongé, ce qui permit à des wagons plats tirés par une locomotive de transporter les billots coupés en forêt vers la cale d'un bateau en utilisant une dalle humide que l'on dénomme alors 'tressel'[13]. « ***C'était alors une des installations les plus modernes au Canada***[14]. » Elle sera démolie en 1978[15]. Notons que l'exploitation du bois à pâte ajoute une plus grande stabilité à la main-d'œuvre surtout saisonnière jusqu'à présent.

De 1911 à 1918, d'importantes quantités de bois à pâte provenant de l'île d'Anticosti alimentent l'usine de pâte mécanique des frères Clarke à Clarke City sur la Côte-Nord, deuxième usine à pulpe du Québec après celle de Chicoutimi[16]. L'approvisionnement en bois en provenance de l'île étant très coûteux aux dires de l'ingénieur Eshbaugh, un projet d'association des Clarke avec les Menier visant à installer deux petites usines de pâte chimique à l'embouchure des rivières Becsie et la Loutre est évoqué. Ce projet fut rejeté par Menier en 1911. Ce sera le dernier voyage d'Henri Menier à Anticosti. Il meurt subitement le 13 septembre 1913. Au printemps 1914, l'agrandissement de la scierie du lac Saint-Georges est terminé et le parc à bois à la baie Ellis est presque plein. Des chevaux tirent les wagons sur l'étroite voie ferrée, jusqu'au lac Saint-Georges où les billots sont déversés en attendant d'alimenter la scierie.

La fin de la Première Guerre mondiale marque l'arrêt de la coupe de bois et de la production alors que plus de 500 000 cordes de bois[17] avaient été livrées depuis le début des opérations.

9 L'Ile Ignorée, tome 1, Georges Martin-Zédé, manuscrit de Georges Martin-Zédé achevé en 1938, (archives de l'Université Laval), édité ici pour la première fois avec un index de 114 noms et 24 illustrations, 33 pages.

10 L'Ile Ignorée, tome 2, manuscrit de Georges Martin-Zédé achevé en 1938, (archives de l'Université Laval), édité ici pour la première fois avec un index de 303 noms, 42 pages.

11 Débaptisé Port-Menier en 1920.

12 Selon Jean-Paul Gilbert, le terme usine de pulpe peut avoir deux sens : une usine qui écorce et tronçonne des billes pour en faire du bois à pâte (pulpwood) ou bien une usine qui fabrique de la pâte de bois (woodpulp). Sur l'île, il n'y a pas eu d'usine de production de pâte mécanique (''groundwood pulp mill''). M. Gilbert est auteur de nombreux documents historiques publiés par la Société d'histoire du Québec, dont Survol de l'industrie des pâtes et papier au Québec, 1805 à 2015.

13 Aussi appelé 'arboriduc'.

14 Charlie McCormick. Anticosti - Nouvelle édition 1996. Éditions JLC., p. 41

15 Anonyme. Anticosti d'un siècle à l'autre. Au fil des marées et des gens. 1995. Publié à l'occasion du 100e anniversaire de l'achat de l'Île d'Anticosti par Henri Menier. p. 42.

16 Père Louis Garnier, eudiste. Les Eudistes sur la Côte-Nord (1903-1946), p. 150.

17 128 pieds cubes ou 3,62 mètres cubes.

Extraits du journal de Georges Martin-Zédé

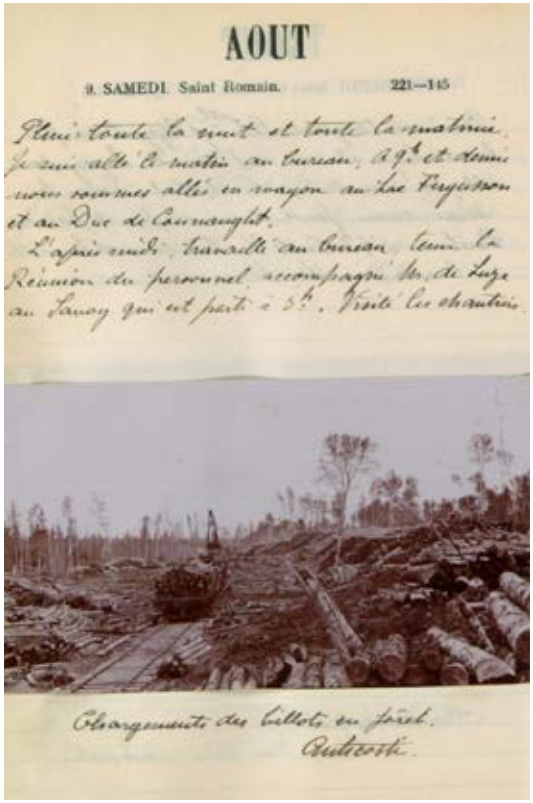
JUILLET

12 SAMEDI Saint Gualbert. 193—173

Temps froid, couvert. Le matin au travail avec Sebrone et le bateau. Visité le poste de police, la salle de réunion, le 5e Hangar. Travaillé au bureau. L'après midi, retourné au bureau. Eu la Réunion du personnel. Visité les chantiers. — Il neige la plus grande partie.

Chargement du bois sur wagons. Baie Ellis. Anticosti.

12 juillet 1913



AOUT

9. SAMEDI Saint Romain. 221—145

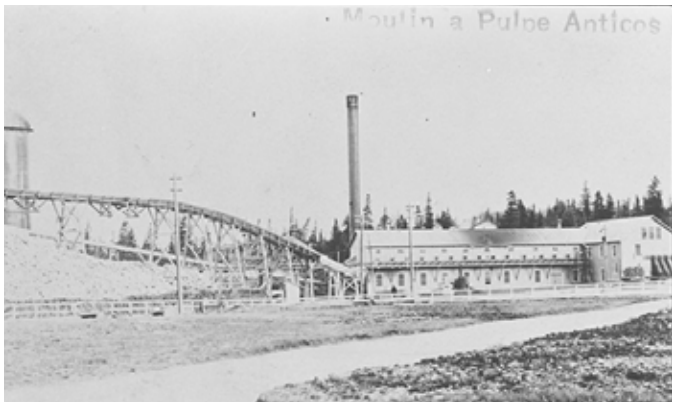
Pluie toute la nuit et toute la matinée. Je suis allé le matin au bureau, à 9h et donné nos nouvelles aux en wagon au Lac Ferguson et au Duc de Connaught.

L'après midi, travaillé au bureau, eu la Réunion du personnel, accompagné Mr. de Luze au Lavoy qui est parti à 5h. Visité les chantiers.

Chargements des billots en forêt. Anticosti.

9 août 1913

Flottage du bois à l'entrée du moulin à pulpe vers 1913.
Source : Société historique de Havre.
Référence : Banque d'archives nationales du Québec.



'Moulin à pulpe' vers 1920.
Source : Société historique du Golfe.

Gaston Menier revient à Anticosti en 1914. Il ne renouvelle aucun contrat de bois au terme de ceux en cours pour permettre le fonctionnement de l'usine à pulpe au cours des deux années suivantes[18]. Pendant ce temps, la coupe de bois continue. Mais en 1916, les navires loués pour le transport du bois sont remis à leurs propriétaires dès la dernière livraison effectuée. La Fabrique des écorceurs de baie Ellis est fermée. Le personnel des services forestiers quitte l'île, entraînant la fermeture de l'hôtel et du camp.

18 Lionel Lejeune. Anticosti - Époque des Menier (1895-1926). Éditions JML inc., 1987, p. 172

Georges Martin-Zédé, blessé au cours d'opérations militaires en Orient, est en permission et il revient à l'île en 1917. Une surprise désagréable l'attend. L'ingénieur William Eshbaugh, ne croyant pas le voir revenir de sitôt après la fermeture de la fabrique à pulpe, avait transporté sur des wagons, prêts à être chargés, les écorceurs, les scies, les harnais pour chevaux et tout ce qui pouvait lui être utile. Furieux, Martin-Zédé ordonne aux employés de tout remettre en place. « ***Ce fut la fin de la carrière de William Eshbaugh à Anticosti, mais une fin qui aurait pu être plus honorable***[19]. » Ce dernier construisit à Franquelin sur la Côte-Nord un petit village semblable à Port-Menier. « ***En 1920 la Franquelin Lumber & Pulpwood Co. (pour laquelle il travaillait en qualité de gérant) fut vendue à l'Ontario Paper Co. qui construisait au même moment une usine d'écorçage à Shelter Bay***[20] ».

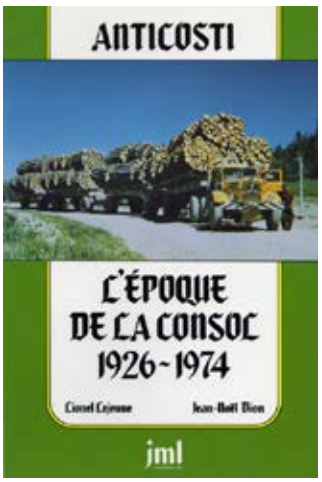
Au cours des années suivantes, Gaston Menier mit l'accent sur le développement du tourisme, convaincu qu'il serait difficile de rentabiliser les opérations sur l'île. Des camps forestiers sont convertis en pavillons pour les pêcheurs et chasseurs. Martin-Zédé rencontre principalement en Europe de riches acheteurs potentiels.

> « ***Le sénateur Gaston Menier qui pris affaire en main après le décès de son frère Henri en 1913 avait toujours été opposé aux aventures anticostiennes. Étant donné tous les aspects de la situation, il vendit son domaine à la compagnie Wayagamack du Cap-de-la-Madeleine au Québec en mars 1926. On dit que le marché indemnisait largement l'argent investi, le prix de vente était 50 fois plus élevé que le prix d'achat en 1896***[21]. »

Époque de la Consol (1927-1974)

La seconde époque d'exploitation forestière commence en 1927, à la suite de l'achat de l'Île d'Anticosti pour la somme de 6 millions de dollars par la Wayagamack Pulp & Paper, pour se terminer abruptement en 1930 en raison de la crise économique provoquée par le krach boursier de 1929. La compagnie Wayagamack possède alors une usine destinée à la production de papier kraft sur la rivière Saint-Maurice, la plus importante au monde à l'époque. Mais dans le milieu, les critiques ne tardent pas : « ***Anticosti, c'est cher en maudit***[22] » raillent certains actionnaires. Le président de la compagnie, Charles Ross Whitehead, a dû accepter une réorganisation de l'actionnariat à quelques semaines du krach boursier de 1929 qui a vu la compagnie Wayagamack être absorbée par la compagnie Canada Power and Paper.

> « ***À partir de cette époque et jusqu'au début des années 1970, l'économie de l'île sera axée presque exclusivement sur l'exploitation forestière. Pendant cette période, la protection de l'environnement et du patrimoine ainsi que la conservation de la faune ne feront pas partie des préoccupations des compagnies forestières. Tous les villages, sauf Port-Menier, seront abandonnés. Et même la villa Menier, après avoir été vidée de son contenu, sera incendiée en 1953 sous les ordres de la Consolidated Bathurst Ltd, faisant disparaître ainsi le principal joyau du patrimoine historique de l'île***[23] ».



Page couverture du livre de Lionel Lejeune et Jean-Noël Dion 'Anticosti – L'époque de la Consol (1926-1974)'

Dix ans après la dernière année de coupe de bois, « l'Anticosti Corporation » créée pour diriger les opérations sur l'île entreprend des travaux importants : des barrages sont construits sur les rivières pour faciliter la drave, deux remorqueurs transportent le bois dans le golfe sur de grandes distances à partir des rivières Becsie et aux Canards, le quai est élargi, une autre jetée est construite, deux tours de chargement permettent chacune de charger environ 40 cordes de bois à pulpe à l'heure. Environ deux cents hommes travaillaient sur le quai et les bateaux pour charger le bois à la main. La population de l'île atteignait près de 3 000 personnes lorsque la crise économique mit fin à l'automne de 1930 à trois années d'intenses activités d'exploitation forestière. Trop intenses aux

19 Ibid. p. 177
20 Appelée aujourd'hui Port-Cartier.
21 Louis-Edmond Hamelin. L'ère française Menier de 1895 à 1926 à l'île d'Anticosti (Canada), p. 173.
22 Forêt-Conservation. Supplément à l'occasion du 50e anniversaire de la Consolidated Bathurst, mai 1982. p. 19
23 Source : https://municipalite-anticosti.org/notre-histoire

dires de certains alors que près de 360 000 cordes de bois avaient été abattues en peu d'années. L'île se vide rapidement de ses travailleurs[24].

Les opérations sur l'île d'Anticosti sont jugées peu rentables par ses premiers actionnaires qui cèdent leurs actifs à la Consolidated Paper Corporation Limited en 1932[25] (la Consol), dans un contexte où les usines de la compagnie fonctionnent à moins de 30 %. "***When LaMonte Belnap took the helm of Consolidated during the depression, he looked at the annual deficit of 65 000 $ from the island, and he put the island for sale***[26]."

L'industrie des pâtes et papiers subissait alors une grave crise économique sans horizon de reprise. La compagnie veut vendre l'île et cherche des acheteurs. En 1937, survint deux événements marquants : la Consol démolit et évacue toutes les installations et équipements de l'époque des Menier, dont cinq locomotives ; à l'automne, des scientifiques et ingénieurs allemands, accompagnés de l'ingénieur forestier Ellwood Wilson (à l'emploi de la Laurentide Company Limited[27] jusqu'en 1929 et qui agissait possiblement à ce moment-là à titre de consultant[28]), débarquent à Anticosti avec pour objectif d'analyser la possibilité de transporter le bois dans leur pays. Le 2 décembre 1937, un article publié dans la ***Montreal Gazette*** annonce que les Allemands négocient l'achat d'Anticosti[29].

Le Premier ministre du Québec Maurice Duplessis demande à la compagnie de cesser toute discussion avec les Allemands y voyant un danger à la sécurité nationale au moment où la crainte d'une guerre avec l'Allemagne s'intensifie en Angleterre[30]. Au printemps suivant, un bateau de guerre canadien vient à l'île. La porte d'entrée du Saint-Laurent sera consolidée. La controverse prend plusieurs mois à s'estomper tant auprès des politiciens que dans l'opinion publique.

Les opérations forestières reprirent en 1946 et prendront fin au début des années 1972[31]. Le nouveau gérant de l'époque, Frank Wilcox, réorganise complètement la coupe de bois. Bientôt, 1 500 hommes, des camions, des tracteurs, des bulldozers et quatre nouvelles barges sont déployés. « ***Les entrepreneurs sont maintenant plus nombreux, chacun ayant moins d'hommes sous ses ordres***[32] ». Les camps forestiers sont remplacés par des maisonnettes amovibles. Tous les bois sont coupés en longueur de 4 pieds (1,21 m), destinés à la pâte.

La scie à chaîne remplace graduellement le sciotte et la hache. Au début des années soixante apparaissent les premières abatteuses et tronçonneuses. Toutefois, le coût du transport à partir du centre de l'île (chantier de la rivière à l'Huile) demeure élevé. 'On préférait celui de la Couronne, moins coûteux'[33]. Les jours des opérations forestières sur l'île d'Anticosti s'annoncent de plus en plus incertains.

Abatteuse Beloit, Anticosti 1967, photo de Ronald V. Dixon[34].

24 Charlie McCormick. Anticosti – Nouvelle édition 1996. Éditions JLC., p. 55
25 À la suite de l'unification de plusieurs entreprises de pâtes et papiers, l'île devint la propriété de la Consolidated Bathurst en 1945. Cette dernière assura l'exploitation forestière jusqu'à son acquisition par le gouvernement du Québec en 1974.
26 Martin Fairbank. Resolute Roots. A History of Resolute Forest Products and its Predecessors, May 2017, 2nd Edition. p. 73. (LaMonte Belnap : président de la Consol de 1931 à 1962)
27 Entreprise fusionnée à la Consolidated Paper Corporation Limited en 1932.
28 Alvarez, E. 2020a. Ellwood Wilson – pionnier de l'aménagement forestier. Histoires forestières du Québec 12(1) : 6–11.
29 Robert. H. Thomas. La tentative allemande d'acheter l'île d'Anticosti en 1937. Revue militaire canadienne, printemps 2001. pp. 47-52
30 McCormick, p. 133 ; Lionel Lejeune, Jean-Noël Dion. Anticosti - Époque de la Consol (1926-1974). Éditions JML inc., 1989, p. 89
31 Lionel Lejeune, Jean-Noël Dion. 1989. p. 122.
32 Ibid. p. 111
33 Ibid. p. 124
34 En 1966, Ronald V. Dixon succéda à Louis-Marie Létourneau et sera le dernier ingénieur forestier et sera présent jusqu'à la vente de l'Île en 1974.

En 1972, tout bascule. La Consol cesse ses opérations forestières, mettant alors fin à quelques années d'arrosage contre la chenille arpenteuse et la tordeuse des bourgeons d'épinette, deux insectes très destructeurs d'essences recherchées. L'exploitation forestière est jugée non rentable et comme au temps des Menier, la compagnie se résout à vendre l'île. Le 23 avril 1974, le Gouvernement du Québec en fit l'acquisition pour une somme de 24 millions de dollars, à la suite d'une lutte féroce entre Ottawa et Québec (L'Actualité, 30 octobre 2019).

« Les chevreuils, de plus en plus nombreux, ont empêché la repousse des arbres et privé les ours de nourriture, si bien qu'ils ont disparu. » L'épinette blanche remplace le sapin, qui va peut-être disparaître, tout comme le cormier, le sorbier, le frêne et le bouleau blanc. C'est énorme la tension qui a déjà été subie par toute l'île. »

Extrait d'une entrevue parue dans Le Devoir le 31 mars 2014 de Luc Jobin, entomologiste ayant consacré une large partie de sa vie à essayer de mieux comprendre l'île d'Anticosti.

Références

Époque des Menier à Anticosti (1895-1926). Lionel Lejeune. Éditions JML. 1987. 243 p.

Époque de la Consol à Anticosti (1927-1974. Lionel Lejeune, Jean-Noël Dion. Éditions JML. 1989. p. 195 p.

Anticosti - Nouvelle édition 1996. Charlie McCormick. Éditions JLC. 283 p.

Répertoire du fonds Consolidated Bathurst Incorporated. (BAnQ)

Monographie de l'île d'Anticosti (golfe du Saint-Laurent). Joseph Schmitt. Librairie scientifique A. Hermann. Paris. 1904. p. 370

La Wayagamack. Supplément de la revue Forêt-Conservation. Mai 1982. pp. 17-19.

Fonds Georges Martin-Zédé (1896-1954) BAnQ, cote 18

L'ère française Menier de 1895 à 1926 à l'île d'Anticosti (Canada). Louis-Edmond Hamelin, Annales de géographie, 1980. pp. 157-177.

Père Louis Garnier, eudiste. Les Eudistes sur la Côte-Nord (1903-1946), 297 p. (BANQ)

Anticosti et le devoir de mémoire. Le Devoir. Jean-François Nadeau 31 mars 2014.

L'Actualité. La nuit où Québec a empêché Ottawa d'acheter l'Ile d'Anticosti. Alec Castonguay. 30 octobre 2019.

Fonds Menier Québec. Archives nationales du Québec. Martin-Zédé Journal de l'île Anticosti Manuscrit quotidien de 1902 1928, ind Illustré de photographies.

Lettres sur l'Île d'Anticosti à l'honorable Marc-Aurèle Plamondon (1902). Monseigneur Charles Guay. Éditions Léméac. 1983. 315 p.

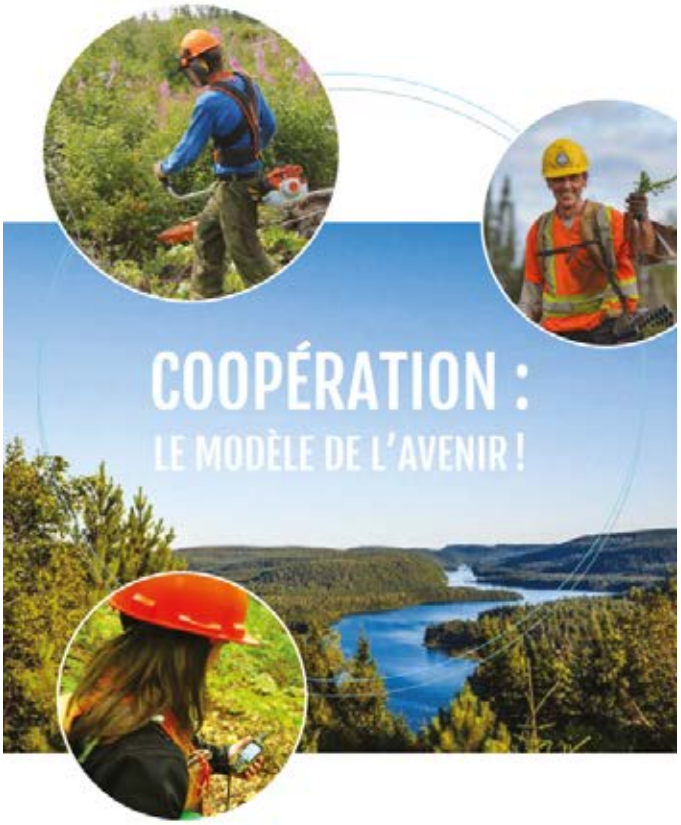
Lumière sur Anticosti. Yoanis Menge et Alexandre L. Gaudreau. Éditions Sylvain Harvey. 2005. 114 p.

Anticosti d'un siècle à l'autre. Au fil des marées et des gens. 1995. 80 p. Publié à l'occasion du 100e anniversaire de l'achat de l'Ile d'Anticosti par Henri Menier.

Resolute Roots. A History of Resolute Forest Products and its Precessors. Martin Fairbank, May 2017, 2nd Edition. 241 p.

La Wayagamack. Supplément de la revue Forêt-Conservation, mai 1982. pp. 19-22.

MERCI À NOTRE MEMBRE VAN BRUYSSEL



Fière de la riche histoire des coopératives forestières au Québec, la FQCF travaille chaque jour avec ses membres à en écrire de nouvelles pages.

C'est en Gaspésie à la fin des années 1930 que les premières coopératives forestières ont vu le jour. Devant composer avec des conditions très difficiles, les travailleurs de l'époque voyaient dans le modèle coopératif une opportunité d'améliorer leur sort en prenant en main leur avenir.

Or, la coopération apparaît encore toute aussi pertinente en cette ère post-pandémie. Plus que jamais, nous avons besoin du modèle coopératif pour nous regrouper et travailler ensemble à mettre en valeur nos ressources pour le bénéfice de l'ensemble de la communauté et ce, dans le respect de l'environnement !

Fédération québécoise
des coopératives forestières

Suivez nos activités sur le site Web **FQCF.coop**,
la page **facebook.com/laFQCF**,
et dans le journal **Le monde forestier**
dont la FQCF est copropriétaire.

AVENTURE À LA BAIE-JAMES

Par **André Duschesne**, ing.f.

En 1968, André Duchesne a obtenu son diplôme en foresterie puis il a entrepris une scolarité de maîtrise en économie forestière à la State University of New York (SUNY) qu'il termine en 1972. Notamment connu comme ayant été président et directeur général de l'*Association des industries forestières du Québec* de mars 1983 à décembre 2002, il avait auparavant fait sa marque chez Kruger inc., l'Association canadienne des producteurs de pâtes et papiers, la Reed inc., le CÉGEP de Sainte-Foy à titre de professeur de foresterie et à ses débuts comme consultant chez Gauthier, Poulin Thériault &associés. Quelques-uns des honneurs qui lui ont été décernés au cours de sa vie professionnelle : Médaille d'or de l'Ordre des ingénieurs forestiers du Québec en 2002, Prix « Idée entrepreneuriale George Petty » de l'Institut économique de Montréal en 2007, Prix d'excellence pâtes et papiers du Conseil de l'industrie forestière du Québec en 2008. Monsieur Duchesne a bien voulu partager certaines « Aventures à la Baie-James » avec *Histoires forestières du Québec.*

En cette année du centenaire de l'OIFQ, il est évident que la foresterie et le travail de l'ingénieur forestier ont évolué radicalement depuis 100 ans. J'ai vécu près de la moitié de ce siècle en tant qu'ingénieur forestier et constaté de visu grand nombre de ces changements. Peut-être quelques personnes, à l'intérieur ou proches de la profession, seront-elles curieuses de lire le récit suivant, qui illustre l'un de ces changements, à savoir comment les inventaires forestiers étaient encore réalisés il y a 50 ans. Il s'agit d'une histoire vécue.

Après ma graduation de la Faculté d'arpentage et de génie forestier, en mai 1968, j'ai décroché un emploi au sein de la firme de consultants forestiers Gauthier, Poulin, Thériault (GPT), qui était alors un joueur majeur en expertise forestière au Québec. Cette firme obtenait régulièrement des contrats du gouvernement pour la réalisation d'inventaires forestiers et de plans d'aménagement. À cette époque, les virées continues de 16 pieds et demi de largeur commençaient à céder la place à des parcelles-échantillon placées systématiquement le long de lignes tirées à la boussole. Je me suis alors retrouvé responsable de plusieurs projets d'inventaire, comme plusieurs jeunes ingénieurs en pratique privée.

C'est ainsi qu'au printemps 1970, le directeur des opérations de GPT, Marc V. Mercier, m'a confié le contrat d'inventaire de la Baie-James, qui s'inscrivait dans les travaux préliminaires de la construction du réseau de barrages qui allait éventuellement alimenter en énergie une bonne partie du Québec. Il s'agissait de vérifier si on pouvait récolter le bois nécessaire à la construction des bâtiments résidentiels et opérationnels afférents au projet, d'une part, et de déterminer les quantités de bois qui seraient inondées lors de la mise en eau des barrages, d'autre part.

À la fin mai, j'ai donc nolisé un Cessna[1] à Matagami pour aller reconnaître le terrain et embaucher des guides Cris à Fort Georges. Le gérant de la base d'hydravions m'ayant demandé si je voulais bien livrer une pompe à eau au prêtre qui s'occupait de la paroisse d'Eastmain, nous y fîmes escale. Les prévisions météo prévoyaient l'arrivée d'un important front nuageux avant notre destination finale, mais nous avons dû accepter le café que nous offrait le curé pour nous remercier et faire un peu de conversation avant de repartir. Dès le décollage, il fut évident que le front avait avancé vers le sud beaucoup plus vite que prévu et le plafond nuageux baissa rapidement. Le pilote parlait de faire demi-tour pour le laisser passer quand

1 Cessna : Petit hydravion monomoteur.

un autre Cessna sortit des nuages devant nous. Par radio, l'autre pilote nous dit que le front était plus sévère que prévu, mais de courte durée et qu'il faisait très beau plus au nord. Nous avons donc continué vers le nord, mais les nuages baissaient à tel point que nous nous sommes retrouvés à la hauteur des cimes des arbres à suivre le cours d'une rivière pendant plusieurs minutes avant de déboucher soudainement dans un beau ciel bleu. J'avoue avoir eu peur, mais pas autant que le pilote, qui m'a juré qu'il ne prendrait plus jamais un tel risque. Cet épisode aurait dû me prévenir que ce contrat me réservait de bonnes surprises, mais la jeunesse est audacieuse...

À Fort Georges, j'ai rencontré le chef de la bande et convenu de l'embauche de quatre hommes pour opérer deux freigthers[2] de 24 pieds, chacun muni d'un moteur de 10 HP, le tout conditionnel à l'embauche pour l'été d'un adolescent qui était, je crois, le petit-fils du chef, pensionnaire en Ontario pendant l'année scolaire.

Tôt en juin, me voilà de retour en train à Matagami accompagné de huit hommes, dont plusieurs étudiants, pour réaliser les travaux d'inventaire, d'un cuisinier pour nourrir toute l'équipe, et de tout l'équipement nécessaire. On transporte le tout à Fort Georges en Otter[3] et le lendemain, on se met au boulot. Comme il est impossible de charger tout ce beau monde et l'équipement dans les deux canots, la stratégie retenue est d'envoyer les équipes d'inventaire réaliser les lignes intérieures en Cessna et Beaver[4] pendant que les Cris et moi allons établir le premier campement. Juché sur le dessus du monceau d'équipements, pendant que les canots affrontent des vagues de 6 pieds que les puissants (!) moteurs ont peine à surmonter, je me dis que ma ceinture de flottaison sera certainement un avantage pour retrouver mon corps gelé si on fait naufrage dans cette eau à 3 degrés.

Source : Jean-Pierre Harper.

La hiérarchie entre mes guides apparaît rapidement. Le plus vieux, qui ne parle que le cri, est le chef. Le second parle anglais et me sert d'interprète. Les deux jeunes opèrent les moteurs. L'ado obéit à tout le monde. En arrivant au premier site de campement, je reçois mon premier cours de relations autochtones. En un tournemain, la tente-cuisine, la tente à provisions et ma tente sont montées. Le second Cri me montre le trou d'eau potable et le trou d'eau de lavage. Il faut compter sur la pluie pour obtenir de l'eau douce le long de la baie et il faut éviter de polluer l'eau potable, d'où l'importance de bien déterminer l'utilisation de chaque trou d'eau. Puis, c'est la pause. Café, cigarette, sieste... La pause se prolonge tellement que je finis par m'enquérir auprès du second de la cause du délai. Il me répond, comme on explique à un enfant, qu'il n'est pas nécessaire de monter les tentes pour le moment puisque les équipes ne seront de retour que dans quelques heures. Effectivement, au premier ronronnement de Cessna, la ruche s'active et les tentes-dortoir sont montées en un temps deux mouvements.

Ma seconde leçon survient quelques jours plus tard, alors que la routine de travail est établie. Tôt le matin, je montre au vieux guide sur la carte les points de départ des lignes d'inventaire pour chacune des équipes. Il me répond d'un signe de tête. Les canots vont conduire les équipes puis reviennent au camp : menus travaux, lunch, sieste. En après-midi, les canots retournent chercher les équipes et les ramènent au camp. Ce jour-là, le vent se lève vers midi et quand vient l'heure d'aller chercher les hommes, la vague sur la baie atteint au moins 6 pieds. Personne ne bouge.

2 Freigther : Embarcation servant au transport de personnel et de matériel.
3 Otter : Hydravion monomoteur polyvalent de la compagnie de Havilland deux fois plus gros que le Beaver.
4 Beaver : Hydravion monomoteur de la compagnie de Havilland longtemps considéré l'avion de brousse tout usage du Nord canadien.

Je demande au second si on ira bientôt chercher les équipes et j'obtiens une réponse évasive. Une heure plus tard, j'en ai assez. Je les somme de faire leur travail et de ramener les hommes pour souper. Ils partent en maugréant. Au moment où ils reviennent tous un peu mouillés, le vent tombe brusquement et la baie se change en miroir. Au souper, je demande au second s'ils retardaient leur départ pour attendre l'accalmie. Il me répond oui. Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Je suis le patron, j'aurais dû le savoir ! Je comprends que les Cris n'ont pas apprécié eux non plus notre première journée de déplacement dans la vague avec des canots lourdement chargés. Avant de déménager au second campement, je m'informe des conditions météo auprès des guides et obtiens leur feu vert.

Communiquer avec Fort Georges ou Matagami est toute une procédure. Je dispose d'un émetteur-récepteur HF alimenté par une batterie d'auto. Il faut étendre une antenne de 60 pieds entre deux arbres ou deux piquets, perpendiculairement à la direction de la station à contacter. Un fil part du milieu de l'antenne jusqu'à la radio. Les communications sont ponctuées de ***grriiissshhh*** et de : « ***Matagami, je vous reçois 2 sur 5*** ». Un jour que je tente en vain de communiquer avec Matagami pour la commande d'épicerie, j'entends soudainement un opérateur me dire très clairement : « ***XRP31, ici Port-Cartier. Je vous reçois 5 sur 5. Je peux téléphoner pour vous à Matagami***. » J'ai donc passé ma commande d'épicerie aller-retour à travers tout le Québec. On était loin de l'internet par satellite et des drones!

Le second campement donne sur une petite anse calme, où les tentes sont un peu à l'abri du vent et les moustiques un peu plus présents. Un jour, le Beaver emmène deux équipes travailler à l'intérieur des terres. Au retour, en fin de journée, un des assistants trébuche sur le ponton de l'avion, tombe dans 3 pieds d'eau et continue d'avancer comme un zombie vers le camp. Le chef d'équipe m'informe que lui et son assistant ont oublié leur huile à mouches au camp, et qu'ils n'ont pas pu travailler à cause d'une réaction allergique de son assistant, qui a passé la journée la tête dans son sac à dos dans une vaine tentative d'éviter les mouches noires que même un feu de boucane ne parvenait pas à chasser. Il est comateux. Je le remets dans l'avion, destination l'hôpital de Fort Georges. Il revient trois jours plus tard avec l'avion de ravitaillement. Il me remet une lettre du médecin qui l'a soigné, qui me recommande très fortement de le renvoyer en ville « ASAP ». Comme il insiste pour rester, disant avoir absolument besoin de revenus, je finis par le garder et exiger de vérifier personnellement chaque matin avant son départ du camp, le flacon d'huile à mouches dans sa poche, celui de son chef d'équipe et celui de secours dans son sac à dos.

Au retour d'une journée de travail, un chef d'équipe me rapporte être resté indécis quant à l'espèce de l'arbre-échantillon d'une parcelle. J'en profite pour aller le lendemain vérifier son travail. M'aidant des Arbres indigènes et de la Flore laurentienne, je dresse une liste des caractéristiques de l'épinette en question ; une dizaine disent qu'elle est noire, tout autant disent qu'elle est blanche. J'ai facilement tranché : elle était noire ! Il était aussi très difficile de déterminer l'âge des arbres-échantillon, qui atteignaient bien plus de 100 ans avec un diamètre de 4 po au DHP. Même avec une loupe en plein soleil, les anneaux de croissance étaient si serrés que la lecture demeurait approximative.

Source : Paul Jones.

Un matin, la brume est tellement dense que l'on distingue à peine les hors-bord des canots accostés sur la plage. Le second Cri me dit que cela n'empêche pas de conduire les équipes à leur point de départ. À peine décollés du bord, les canots disparaissent dans la brume ; on entend les moteurs négocier au ralenti la passe pour sortir de l'anse, puis monter à

pleine puissance. Mes hommes m'ont rapporté le soir avoir vogué côte à côte, à plein régime, pendant plus d'une heure. Debout à l'avant, le vieux guide faisait de temps à autre un signe de la main et les canots viraient. Tout à coup, il étendit le bras et leva la main : les canots accostèrent doucement. Le chef d'équipe m'avoua n'avoir aucune idée de la précision de son point de départ, mais comme le point d'arrivée était clairement défini, il a opté de faire comme si le point de départ était correct. C'était bien le cas, comme pour les autres équipes. Personne n'a jamais compris comment le vieux guide avait réussi cet exploit.

L'avion de ravitaillement qui devait venir ce jour-là se contenta de tourner en rond au-dessus du camp qu'il ne voyait pas. Le même scénario se répéta deux autres jours. Le jour suivant, un grand vent se leva. Les guides refusèrent de sortir dans la baie, qui montrait des vagues de 10 pieds, dans lesquelles le pilote refusa d'amerrir. Même chose les deux jours suivants. Il ne reste pas grand-chose à manger autre que des conserves. Dans l'après-midi, faute de travailler, tout le monde fait la sieste. Soudain, j'entends : « Au feu ! » De ma tente, je vois que la porte arrière de la tente-cuisine, mal attachée, s'est enroulée sur le tuyau du poêle où mijote le souper. Je retourne chercher ma hache pour couper les tendeurs et déjà la moitié du toit est partie en fumée. Une fois les tendeurs coupés, nous ne sauvons que la porte avant. Heureusement, rien n'a brûlé à l'intérieur, nous en sommes quittes pour manger dehors pour le reste du contrat. Comme le vent fort persiste, je demande aux Cris d'aller à la pêche pour améliorer l'ordinaire des conserves. Ils reviennent avec des corégones et des truites de mer. Heureusement, les Cris préfèrent le corégone, et les Blancs la truite !

Un soir, pendant que je travaille dans ma tente à enregistrer et vérifier les données recueillies dans la journée, j'entends toute une série de coups de feu, avec des exclamations et des rires. Mon travail terminé, je constate que l'on a installé un champ de tir improvisé : des conserves vides sont alignées sur un tronc d'arbre et chacun tente à son tour de les atteindre. Fait remarquable, les Cris font mouche presque à chaque tir, les Blancs ratent presque toujours. Les deux camps insistent pour que je participe au concours. J'ai la présence d'esprit de demander à qui appartient la .22, puis de m'enquérir auprès du propriétaire si elle tire juste. Avec un demi-sourire, il me répond qu'à cette distance, elle tire 6 pouces trop à droite ! Ma première balle fait reculer la plus petite conserve ! Je viens de gagner une coche dans le respect des Cris.

Le troisième campement aura aussi son histoire. Un après-midi, le Beaver nous apporte le ravitaillement, qui comprend cette fois-ci un baril de 45 gallons d'essence. Pas un buisson sur la plage. Le pilote glisse un câble d'amarrage sous le baril, le temps de venir à ma tente prendre un café et noter le programme de la semaine et la commande d'épicerie. Sans y porter attention, nous entendons les canots partir chercher les équipes. Au sortir de la tente, l'avion est à 500 pieds du bord et dérive doucement vers le large. Le pilote est dans tous ses états. Il a peur de perdre son emploi. Les canots ne seront pas de retour avant au moins 1h30. Pas question de nager dans cette eau à 3 degrés. Nous attachons ensemble deux barils vides et le pilote part là-dessus avec un aviron à la poursuite de son avion. Quand les canots reviennent, je les envoie immédiatement secourir le pilote, mais ils n'ont pas le temps d'aller bien loin avant que le Beaver ne vole vers le camp à basse altitude et nous salue d'un battement d'ailes. Je n'ai jamais pu déterminer si les guides Cris, au moment de rouler le baril d'essence pour remplir les réservoirs des canots, ont sciemment prévu que l'avion dériverait au large ou ont pensé en toute innocence qu'il était suffisamment avancé sur la plage pour y rester malgré la petite brise qui prévalait.

Pendant la dernière journée de travail en avion, les canots nous emmènent à Eastmain, où un Otter vient nous chercher en fin de journée pour nous conduire à Matagami, d'où nous prendrons le lendemain matin le train pour Québec. En guise de remerciement pour leurs bons services, je laisse aux Cris la totalité de notre équipement de camping, dont la valeur excédait à peine le coût de leur transport à Québec. Leurs sourires démontrent que pour eux, cet équipement vaut beaucoup plus que leur coût pour mon employeur. Ils se disent disponibles pour un autre contrat.

Nous avons trouvé du bois à la Baie-James. Certaines parcelles-échantillon ont cubé à plus de 20 cunits à l'acre, en épinette et en tremble. Bien souvent cependant, de tels peuplements n'étaient guère plus grands que la parcelle. Impossible d'en faire une utilisation économique, compte tenu de leur dispersion.

À Matagami, mon assistant allergique aux mouches me réclame une avance sur sa paie. Le lendemain matin, il arbore un beau coupe-vent marqué Matagami au dos et on m'apprend qu'il a acheté à l'hôtel un « *40 onces* » au prix des verres individuels et passé la nuit avec une femme. Dans le train, il joue aux cartes avec des habitués et emprunte de l'argent à des compagnons de travail pour payer ses dettes. Arrivé à Québec, une bonne partie de ses gains de l'été sont déjà disparus. J'aurais dû le renvoyer à son retour de l'hôpital. Je ne prendrai plus un tel risque.

De telles péripéties étaient courantes jusqu'aux années 70, comme j'ai pu le constater en discutant avec des confrères plus âgés, mais je crois bien être l'un des derniers à avoir vécu ce genre d'expédition. Je suis fier que mon nom soit inscrit sur un des tableaux du mémorial consacré aux pionniers du développement de la Baie-James, au parc Robert A-Boyd, sur la Grande Rivière, près de Radisson.

MERCI À NOTRE MEMBRE VAN BRUYSSEL

imaginemj
AGENCE DE COMMUNICATION

MARIE-JOSÉE HOUDE
Directrice

418 931-1166
mjhoude@imaginemj.com

www.imaginemj.com
3000, rue Alexandra, suite 302, Québec QC G1E 7C8

Rigueur, engagement et bonne humeur !

MERCI À NOS MEMBRES VAN BRUYSSEL

Dès ses débuts, la Société d'histoire forestière du Québec a nommé une catégorie distinctive de membres, les « membres Van Bruyssel ». Ces membres individuels, corporatifs et associatifs perpétuent la tradition d'encouragement et de développement de la connaissance du milieu forestier en soutenant activement les activités de la SHFQ. La SHFQ tient à remercier ses membres Van Bruyssel pour leur soutien :

- Bureau de promotion des produits du bois du Québec (QWEB)
- Centre d'enseignement et de recherche en foresterie de Sainte-Foy (CERFO)
- Conseil de l'industrie forestière du Québec (CIFQ)
- Faculté de foresterie, de géographie et de géomatique de l'Université Laval
- Fédération québécoise des coopératives forestières du Québec (FQCF)
- Fondation Héritage Faune
- Forest History Society
- Groupements forestiers du Québec
- Imagine MJ.com
- Jean-Claude Mercier
- Louis Campeau
- Ordre des ingénieurs forestiers du Québec (OIFQ)
- Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs
- Pierre J.H. Richard
- Société de protection des forêts contre le feu (SOPFEU)

Van Bruyssel - pionnier de notre foresterie scientifique

Ferdinand Van Bruyssel, ingénieur civil et forestier, docteur en sciences politiques et administratives, Belge d'origine mais Canadien d'adoption, a laissé des traces importantes dans le paysage forestier du Québec. Reconnu au début de XXe siècle comme un « fort expert en économie forestière », il apporta une contribution de premier plan dans le développement et la promotion de la foresterie scientifique y consacrant ses énergies et même sa fortune personnelle.

HISTOIRE FORESTIÈRE DE LA CÔTE-NORD

L'ÈRE DES PAPETIÈRES (2e partie de 3)

Par **Cyrille Gélinas,** historien et collaborateur de longue date de la SHFQ
et **Gérard Lacasse,** directeur général de la SHFQ

Formabois et Services Québec ont requis les services de la Société d'histoire forestière du Québec pour prononcer une conférence lors d'une rencontre de la Table forêt de la Côte-Nord le 11 avril 2019 à Baie-Comeau. La revue Histoires forestières du Québec vous présente le 2e volet de la recherche réalisée afin de préparer cette conférence. À l'aube du XXe siècle, la Côte-Nord s'apprêtait à entrer dans l'ère des papetières.

PRÉAMBULE

Le commerce du bois avant le XIXe siècle

Le commerce du bois de la Nouvelle-France vers la France n'a jamais été rentable et il est demeuré une activité économique marginale. Le commerce du bois n'évolua pas davantage dans les premières décennies du régime britannique, mais les guerres napoléoniennes au début des années 1800 modifièrent le commerce international. Se privant volontairement des bois scandinaves, les Britanniques se tournèrent alors vers leurs colonies nord-américaines pour obtenir le bois nécessaire à la construction de leur flotte.

Les tarifs préférentiels mis en place par Londres afin de stimuler le commerce persistèrent après les guerres pour finalement être abolis dans les années 1840. Cette décision aurait pu être catastrophique pour l'exploitation forestière canadienne. Toutefois, les États-Unis connaissaient alors une forte croissance démographique. Pour satisfaire leur demande, ceux-ci firent appel aux bois provenant du Canada.

C'est dans ce contexte que débuta l'exploitation forestière sur la Côte-Nord. Toutefois, un obstacle devait être aplani : la Compagnie de la Baie d'Hudson régnait en maître sur ces territoires depuis la conquête britannique en 1759. Elle les réservait au commerce des fourrures. Londres révoqua le privilège de la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1863.

XIXe siècle : Les premières scieries sur la Côte-Nord

L'exploitation forestière nord-côtière au début du XIXe siècle commença par des scieries qui s'établirent à l'embouchure des affluents du fleuve. Ceci facilita le chargement du bois sur les navires, les goélettes et les barges qui prenaient la direction soit de l'Atlantique, de Québec, de Montréal ou des États-Unis par le canal Chambly et le lac Champlain, ou les canaux menant vers les Grands Lacs.

La multiplication des scieries vivifia la démographie régionale. Chaque scierie donnait pratiquement naissance à un petit village côtier.

Mais après 1920, il ne resta plus sur la Côte-Nord que des scieries de petite et parfois de moyenne capacité. La fermeture d'une scierie dans un village mono-industries entraînait des ponctions sévères dans la démographie d'une localité, causant le plus souvent une désertion totale. Comme nous le verrons plus loin, des usines de sciage de bonne capacité s'implanteront plus tard au cours du XXe siècle, dans un effort de diversification et de réorganisation de l'allocation de la matière ligneuse des forêts publiques, mais à l'aube du XXe siècle, la Côte-Nord s'apprêtait à entrer dans l'ère des papetières.

Source : Fonds d'archives des Eudistes.

L'ÈRE DES PAPETIÈRES

L'arrivée des pâtes et papiers au début du XXe siècle

Le nombre de rivières à haut potentiel énergétique sur la Côte-Nord laissait entrevoir un avenir industriel florissant. Mais dans un premier temps, les événements ne se déroulèrent pas ainsi. Si les scieries transformaient sur place la matière ligneuse locale, cela ne fut pas le cas au début pour le bois destiné aux pâtes et papiers. En fait, le bois à pâte quitta davantage la Côte-Nord sous forme de bûches qu'en rouleaux de papier.

Au début du XXe siècle, les frères Clarke fondèrent Clarke City en y implantant une usine de pâte. En 1901, ils acquirent plus de 2 000 km^2 en concessions forestières[1] dans le bassin de la rivière Sainte-Marguerite, ainsi que les droits de l'endiguer pour y produire l'électricité nécessaire à l'usine et au village attenant. Le départ parut prometteur pour la région.

Fait important, en 1910 le gouvernement du Québec imposait un embargo sur l'exportation hors Canada à l'état brut du bois coupé sur les terres de la Couronne. Les industriels américains se virent obligés, à la suite de cette loi, de construire leurs usines au Canada pour fabriquer le papier.

De nombreux facteurs peuvent expliquer le choix d'une localité dans l'établissement d'une usine de pâtes et papiers, dont un approvisionnement en bois à proximité et l'accès à un réseau électrique suffisant ! C'est ainsi que les Cantons-de-l'Est, la Mauricie, Portneuf, l'Outaouais et la région de Québec virent se multiplier les premières usines, mais pas la Côte-Nord. Les installations de Clarke City ne créèrent pas un effet d'entraînement. Il fallut attendre quelques décennies avant que se construise une nouvelle usine de papier.

Si le bois non ouvré ne pouvait plus prendre le chemin des États-Unis, il pouvait néanmoins circuler librement sur le territoire canadien et, à plus forte raison, québécois[2]. Les producteurs de pâtes et papiers d'ailleurs au Québec ne se privèrent pas pour puiser dans les réserves nord-côtières ou pour les immobiliser volontairement en attendant d'épuiser les forêts localisées plus près de leurs usines.

Presque toutes les grandes papetières furent présentes sur la Côte-Nord. Et pour cause, le fleuve Saint-Laurent facilitait le transport fluvial des bois vers les autres régions papetières.

Source : Fonds d'archives des Eudistes

La St Lawrence Paper Mill, qui exploitait une usine à Cap-de-la-Madeleine, était présente dans les bassins des rivières Magpie, Saint-Jean et Betsiamites. En 1927, elle acheta, dans le secteur de Baie-Trinité, quelque 2100 km^2 supplémentaires de territoire forestier. Elle y construisit une usine d'écorçage afin de réduire les coûts de transport vers Trois-Rivières. Dans les années 1920, la St Regis Paper s'installa dans le bassin de la rivière Godbout, récoltant des milliers de cordes de bois. Elle fit, un temps, de l'écorçage sur

1 Pour en savoir plus sur le régime des concessions forestières, voir le rapport de Michel Duchesneau produit pour la Commission Coulombe en 2004 : https://www.bibliotheque.assnat.qc.ca/DepotNumerique_v2/AffichageFichier.aspx?idf=25626

2 Depuis 1947, les bois des forêts publiques du Québec doivent être transformés au Québec avant leur exportation. Source : Histoire forestière du Canada. 2012. G. Paillé, p. 79

place. La CIP acquit par enchères des concessions dans le bassin de la rivière Pentecôte. D'autres concessionnaires présents sur la Côte-Nord, comme la Donnacona Paper, la Consolidated Paper, l'Anglo Canadian Pulp and Paper, la Brown Corporation, la Brompton Pulp and Paper et quelques autres exportaient d'énormes quantités de bois hors de la région.

Mince consolation, diront certains observateurs, les compagnies qui approvisionnaient leurs usines du centre du Québec avec du bois de la région devaient construire des infrastructures : camps, barrages, écluses, glissoirs, quai pour le chargement du bois, chemins, etc. Ces travaux étaient source d'emplois pour les populations locales, mais assurément moins qu'une usine de pâtes et papiers. De plus, les salaires payés par les usines de pâtes et papiers étaient beaucoup plus élevés.

En 1922, le gouvernement obligea les concessionnaires forestiers à réaliser l'inventaire forestier de leurs concessions. À partir des données recueillies, ceux-ci devaient préparer un plan d'aménagement décennal. C'est à partir des données d'inventaire que l'on pouvait fixer les volumes annuels de coupe et, en conséquence, la possibilité de la forêt[3]. Les compagnies mirent plus d'une dizaine d'années et certaines compagnies davantage, pour se conformer à cette nouvelle règle et même à respecter leur propre plan d'aménagement.

Le début cahoteux de l'octroi des concessions forestières

Au cours des années 1920, le gouvernement de Louis-Alexandre Taschereau accordait d'une manière plutôt anarchique les concessions forestières et les permis de construction d'usines de pâtes et papiers. Pendant ce temps, les papetières ont fait preuve d'incapacité à s'entendre sur le prix du papier et les quotas de production.

Il s'ensuivit une surproduction qui engendra une importante crise. La surcapitalisation des papetières contribua à fragiliser nombre d'entre elles qui ne résistèrent pas au krach boursier de 1929. Plusieurs papetières fermèrent alors leurs portes ou furent entraînées dans le maelstrom des fusions.

Le premier ministre Taschereau en tira les conclusions suivantes : si les papetières n'arrivaient pas à se discipliner, le gouvernement verrait à y suppléer. Il imposa des prix planchers sur la pâte et le papier, mais en vain. La CIP, la plus puissante de toutes les compagnies, brisait les ententes dès que cela lui convenait.

Le premier ministre bloqua alors tout projet d'expansion de l'industrie des pâtes et papiers afin d'éviter de nouveau la surproduction dès que les affaires reprendraient après la crise. Il décida de ne plus accorder de nouvelles concessions forestières ni de permis de construction d'usine. Toutefois, les ingénieurs des papetières concevaient des machines toujours plus performantes. Sans agrandir l'usine, on modifiait les machines ou on les remplaçait et, dès lors, la production augmentait.

La rationalisation des territoires concédés et le regroupement des concessions forestières

Au milieu des années 1920, les nombreuses décisions du gouvernement sans réelle planification firent apparaître certaines ratées du régime des concessions forestières tel qu'appliqué à l'époque. La distribution des concessions s'était faite d'une manière anarchique depuis le 19e siècle, souvent au gré des pressions politiques. On voyait des territoires forestiers aux contours variables et curieusement localisés. De plus, la présence de plusieurs exploitants dans un même bassin versant créait souvent des difficultés de bon voisinage.

Certaines compagnies, galvanisées par une vente aux enchères qui leur semblait stratégique, acquéraient des territoires de coupe qu'elles savaient ne pouvoir exploiter sur une base rentable à court terme. L'important alors était d'assurer l'approvisionnement futur de la compagnie, advenant une croissance de la production. Bref, il s'ensuivit une profonde insatisfaction chez les papetières et un casse-tête administratif pour l'État.

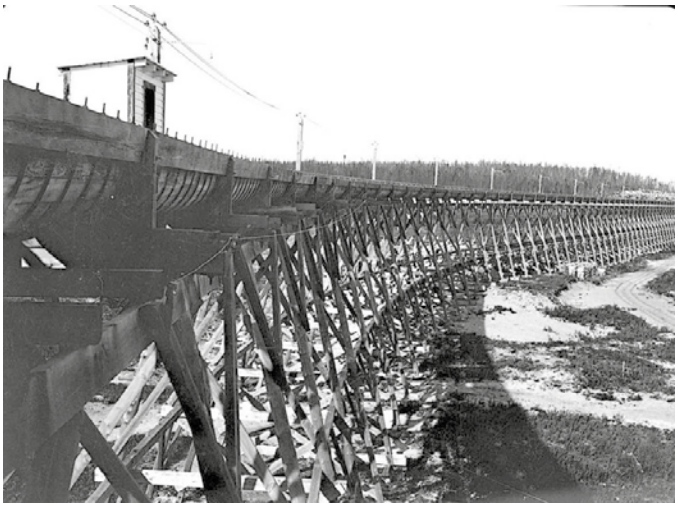
3 À cette époque on évaluait les possibilités de coupe pour en soutirer la capacité maximum établie d'après le taux de boisement y prévalant, et non pas en fonction de la possibilité future basée sur la capacité du sol et les effets de l'aménagement.

Les compagnies souhaitaient regrouper en une seule unité leurs divers territoires d'approvisionnement, dans un effort de rationalisation, d'efficacité d'aménagement et de rentabilité. À première vue, ces regroupements semblaient souhaitables, mais ils pouvaient cacher une stratégie allant à l'encontre d'un sain aménagement de la forêt publique.

En 1926, avant la construction de son usine à l'embouchure de la rivière Manicouagan, l'Ontario Paper demanda au gouvernement de regrouper dans un seul bloc toutes ses concessions de ce bassin versant.

Comme le volume de bois à couper chaque année était calculé sur l'ensemble d'une concession forestière, la compagnie pouvait ainsi accroître la possibilité de son territoire d'approvisionnement et exploiter davantage les zones faciles d'accès au détriment des secteurs plus éloignés.

La stratégie de l'Ontario Paper était partagée par toutes les compagnies papetières. De cette façon, une entreprise pouvait « légalement » surexploiter une section de sa concession et ignorer le reste pour un temps. Cela lui évitait d'investir dans de coûteuses infrastructures : chemins, arboriducs, glissoirs, écluses, camps, etc.



Arboriduc Baie-Trinité 1932. Source : BAnQ.

Les chefs de district du Service forestier[4] sur la Côte-Nord s'en plaignaient régulièrement. Ils trouvaient inacceptable que tant de bois se perde dans des concessions inexploitées, alors que de petites entreprises en cherchaient vainement.

Autre stratagème, les papetières faisaient suivre leur demande d'expansion territoriale de diverses considérations économiques et sociales. Elles faisaient miroiter l'augmentation des emplois contre la fermeture probable de l'usine en cas de refus.

Toujours en 1926, l'Ontario Paper informait le premier ministre qu'elle ne pouvait pas garantir de construire l'usine envisagée si les volumes alloués n'étaient pas augmentés :

> ***« You will readily understand that we cannot garantee to construct a mill which might be too large for the amount of wood available each year and our requirements in this respect would be 260 000 cords per annum as mentioned in placing before you the question of combining our properties into one unit. »***

Si le Ministère permettait la coupe de 300 000 cordes annuellement, la compagnie prétendait être en mesure de construire une usine pouvant produire 200 tonnes de papier par jour, au lieu des 100 tonnes prévues. Elle ajouterait une annexe à ses installations pour fabriquer 20 000 tonnes de pâte au sulfite annuellement. Le gouvernement consentit à la demande de l'Ontario Paper, mais limita la coupe à 260 000 cordes par année.

Source : BAnQ.

4 Le Service forestier était sous le Département des Terres et Forêts de 1905 à 1961. C'est en 1961 qu'a été créé le Ministère des Terres et Forêts.

Quelques impacts du krach de 1929

Au début des années 1930, de nombreux ingénieurs forestiers du Service forestier étaient en chômage en raison de la crise. Le Département des Terres et Forêts profita de cette conjoncture pour faire l'inventaire de terres publiques vacantes pouvant intéresser l'industrie. C'était un travail difficile et très mal rémunéré. La Côte-Nord bénéficia particulièrement de ce programme spécial d'emplois qui visait les bassins des principales rivières de la région, comme la Manicouagan, Betsiamites, aux Outardes, Trinité, Pentecôte, Mingan, Moisie, Bersimis, etc.

Au cours de cette période, les grandes entreprises forestières voulaient profiter de la crise économique pour réduire leurs obligations financières envers le gouvernement. Coincé entre l'écorce et l'aubier, l'État désireux de soutenir le développement économique régional voyait parfois sa marge de manœuvre subitement réduite quand les populations locales, leurs curés en tête, appuyaient les demandes des compagnies.

Nouvelles tentatives de consolidation des concessions forestières

En 1938, un rapport émanant du Service forestier proposait de consolider les concessions forestières afin de rationaliser les opérations sur le terrain. Le cas du bassin de la rivière Manicouagan que se partageaient la Quebec North Shore (Ontario Paper) sur la rive est et l'Anglo Canadian Pulp and Paper (Anglo) sur l'autre rive, fit école.

L'Anglo, qui régnait sur 6 500 km^2 à cet endroit, alléguait que le découpage des deux concessions ne satisfaisait aucune des deux parties. Elle proposait de céder près de 4 000 km^2 à la Quebec North Shore et recevoir en contrepartie l'équivalent dans le bassin de la rivière Sault-au-Cochon, dont elle avait acquis les concessions détenues antérieurement par la compagnie Price l'année précédente.

Si la Quebec North Shore et l'Anglo exploitaient en même temps leurs concessions de la Manicouagan, la rivière ne pourrait suffire au flottage de tous les billots. L'Anglo, qui n'avait jamais exploité sa concession de la Manicouagan, prétendait que le bois dans ce bassin devait revenir à la population et l'usine de Baie-Comeau. Le Département des Terres et Forêts ne donna pas suite à cette demande.

En 1944, l'Anglo faisait part de son inquiétude quant aux intentions du gouvernement de concéder un autre territoire à la Quebec North Shore dans la partie inférieure du bassin de la Manicouagan. Les deux entreprises avaient acquis conjointement un territoire dans la partie inférieure du bassin afin d'y rationaliser le flottage. Si maintenant le gouvernement vendait à la Quebec North Shore un autre territoire dans ce secteur, cela romprait l'équilibre de force entre les deux compagnies en faveur de la Quebec North Shore. L'Anglo s'inquiétait aussi des rumeurs voulant que le gouvernement cède à des tiers les pouvoirs d'eau des premières chutes de la rivière. Elle redoutait que ces nouveaux joueurs, désireux de produire de l'électricité, changent le rapport de force au détriment des exploitants forestiers.

En 1940, la St Lawrence Paper Mills manifestait à son tour le désir de modifier son territoire d'approvisionnement. Elle se disait prête à céder divers territoires sur la Côte-Nord contre une nouvelle concession d'un seul bloc dans le bassin de la rivière Trinité. Elle revint à la charge en 1948, soit huit ans plus tard. Elle trouvait sa concession de la rivière Magpie, en face de l'île d'Anticosti, trop éloignée pour être exploitée sur une base rentable. Elle n'avait jamais exploité ce territoire. Elle voulait la rétrocéder au gouvernement ainsi qu'une autre au Lac-Saint-Jean pour un territoire voisin des concessions que détenait déjà la Lake St John Power and Paper Co. Un tel arrangement permettrait une plus grande synergie, la St Lawrence et la Lake St John ayant la même administration. La compagnie pressait le gouvernement d'en arriver rapidement à une entente, car sa source d'approvisionnement habituelle en Beauce, dans les concessions de la John Breakey, était quasiment épuisée.

En 1944, la Consolidated Paper acceptait de se départir de sa concession en Gaspésie afin d'alimenter l'usine de pâte au sulfite de la Gaspesia Sulphite. En retour, le gouvernement lui céda un territoire dans le haut de la rivière Portneuf sur la Côte-Nord. Mais voilà qu'en 1947 la Donnacona Paper, dont l'usine à Donnacona, située à l'ouest de Québec, était le principal soutien économique, craignait de manquer

de bois. Selon elle, ses concessions de la rivière Jacques-Cartier ne suffisaient plus, elle désirait obtenir un territoire de 1 000 km^2 dans le bassin de la rivière Portneuf, dans le voisinage des exploitations de la Consolidated Paper.

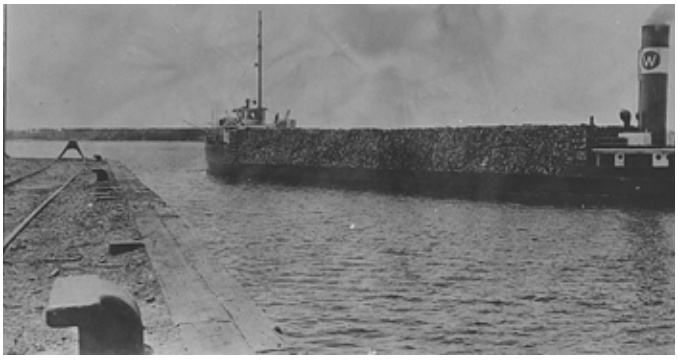
Cette dernière en fut offusquée, car cela risquait de perturber ses opérations. Celle-ci avait déjà dépensé plus de 1 200 000 $ en infrastructures dans la région, et voilà que tout serait compromis par l'arrivée d'un voisin gênant qui pourrait bloquer les entrées et les sorties de ses chemins d'accès.

On voit, par ces quelques exemples, que la gestion du territoire forestier commençait à se compliquer sérieusement.

Autres tentatives de corrections de plusieurs enclaves

En 1947, la Gulf Pulp and Paper s'y mettait à son tour, estimant que ses sources d'approvisionnement étaient mal situées dans le bassin de la rivière aux Bouleaux. Elle voulait céder divers terrains éparpillés, contre un bloc consolidé dans le bassin de la rivière Sainte-Marguerite.

Quand on traça les contours de certaines concessions, comme celle de la Quebec North Shore dans le bassin de la rivière Franquelin, on opta pour quelques raccourcis afin de réduire les frais d'arpentage, évitant ainsi de suivre une ligne naturelle qui aurait abouti à former des blocs cohérents. Il s'ensuivit un périmètre capricieux qui laissait des secteurs vacants, enclavés entre deux concessions et même à l'intérieur d'une même concession.



Chargement de pulpe Shelter Bay. Source: BAnQ

La Quebec North Shore demanda de corriger ces anomalies en réunissant des terrains épars dans un seul bloc afin de lui permettre de récolter les bois isolés auxquels aucune autre entreprise n'avait accès.

Le Ministère cherchait à corriger les anomalies du passé, mais certaines étaient plus difficiles à corriger que d'autres. Plus à l'est, sur la Côte-Nord, la Seigneurie de Mingan bloquait tout développement industriel dans ce secteur. L'obstacle était de taille, soit une bande riveraine de 240 km de longueur sur 10 km de profondeur, une superficie de 2 400 km^2. Le gouvernement ne pouvait concéder aucun territoire au nord de la seigneurie, parce qu'elle bloquait tout accès au fleuve par les rivières s'y déversant.

Le propriétaire de la seigneurie voulait bien céder le territoire à l'État, mais il demandait en échange une superficie une demi-fois plus étendue que ce qu'il abandonnait à Mingan. Il convoitait les territoires des rivières Natashquan et Goynish, considérés comme des secteurs avec de grandes étendues très boisées. Il exigeait une exploitation libre de droits pendant les vingt premières années. Le gouvernement pourrait par la suite, mais progressivement, prélever des droits de coupe. Les discussions aboutirent finalement en 1950 par une loi qui sanctionna l'échange.

Autre fait qui compliquait le travail du Ministère : les grandes compagnies s'adonnaient régulièrement à outrepasser les limites de leurs concessions, soit par l'inadvertance d'un sous-traitant, soit par insouciance, soit délibérément, étant certaines de pouvoir s'entendre avec le Ministère en payant les droits d'usage habituels. C'était la politique du fait accompli.

Le bois de la Côte-Nord aux Nord-Côtiers !

La mise en réserve d'une partie des concessions forestières pour des besoins futurs des compagnies indisposait les populations qui voisinaient ces zones non exploitées.

Mgr Napoléon Labrie. Source: Fonds d'archives des Eudistes.

En 1948, l'évêque apostolique de la Côte-Nord, Mgr Napoléon Labrie, un fils de la région, lançait un débat qui couvait depuis longtemps, portant sur la régionalisation ou, si l'on veut, sur l'utilisation par les Nord-Côtiers de leurs ressources naturelles, dont la forêt. Il déclarait d'emblée : « ***Il y a assez longtemps qu'on vient dépouiller le Saguenay pour enrichir les autres. Nous voyons partir notre bois pour enrichir les Trois-Rivières et Québec, et même l'Ontario, on nous a jeté quelques sous des millions qu'ils ont rapportés à d'autres***[5]. »

Un ingénieur forestier consultant, Thomas Maher, parlait de la Côte-Nord comme de la dernière réserve à bois du Québec où la hache s'activait dangereusement. L'industrie, cependant, tenait un tout autre discours.

En 1961, le chef forestier de la Quebec North Shore estimait que la région pourrait accueillir dix papetières comme celle de Baie-Comeau. D'ailleurs, à cette époque, l'équipe libérale de Jean Lesage, nouvellement arrivée au pouvoir, versait dans l'optimisme et parlait d'implanter cinq nouvelles papetières dans cette région. La chose était imminente, clamait le ministre des Terres et Forêts Bona Arsenault.

Les inventaires forestiers du Ministère ne permettaient pas un regard aussi sombre que celui de Thomas Maher, bien que des gens puissent voir avec inquiétude le passage de tant de goélettes, de barges, de navires, de wagons, de camions chargés de bois quittant la région. Sans compter le bois transformé sur place.

Selon le Ministère, la possibilité forestière de l'ensemble de la Côte-Nord était loin d'être atteinte au début des années 1960. Pourtant les territoires de proximité étaient déjà bien exploités en plus de subir les assauts des insectes ravageurs, des feux et des pathologies diverses.

L'arrivée de REXFOR : Une nouvelle ère prometteuse ?

Le 27 avril 1961, le gouvernement vota la ***Loi pour la récupération du bois dans les terrains requis pour l'aménagement des rivières Manicouagan et aux Outardes.*** La construction des grands barrages justifiait la création d'un organisme de récupération du bois sur les territoires qui allaient être inondés.

En 1969, cet organisme obtenait un mandat élargi et, le 12 février 1970, l'entité prenait le nom de REXFOR (Société de récupération et d'exploitation forestières). Son mandat était de récupérer et d'exploiter les bois en perdition sur les terres de la Couronne, pas seulement dans les zones inondées, et de valoriser des terrains à vocation forestière par des mesures sylvicoles. Cela impliquait les peuplements affectés par des ravageurs, des feux, des agents pathogènes et même la coupe dans les forêts jugées décadentes ou simplement à maturité.

5 Lettre ouverte parue dans le journal Le soleil du 3 décembre 1948 page 13. https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3297373

Dans le cadre des 100 000 emplois promis par le gouvernement Bourassa, REXFOR s'associait à Quebec North Shore en 1976 dans un projet d'usine de sciage d'une capacité de 100 millions de pmp/an, avec une perspective de 700 emplois. Le propriétaire actuel Produits forestiers Resolu a fermé récemment cette usine de façon temporaire.

REXFOR a investi dans plusieurs projets, certains s'avérant rentables, d'autres pas. En 1974, cet organisme s'est associé avec la multinationale ITT et sa filiale Rayonnier dans un projet d'usine de pâtes au sulfite à Port-Cartier. En 1979, ITT fermait les portes, dans un contexte d'un marché mature, et ce malgré les 19 millions de dollars investis par REXFOR. Cette dernière tenta de récupérer sa mise, mais en vain. Plusieurs tentatives de remise en production de cette usine au cours des années suivantes par divers acquéreurs ont échoué. L'usine ferma définitivement en 2006.

Dans le prochain numéro de la revue ***Histoires forestières du Québec***, la troisième partie de l'article sur l'Histoire forestière de la Côte-Nord traitera spécifiquement de l'Ontario Paper et de son usine nord-côtière la Quebec North Shore établie à Baie-Comeau et qui commença ses opérations en 1937.

MERCI À NOTRE PARTENAIRE

L'ARBRE NE VIT PAS SEUL. L'ARBRE, SEUL, NE VIT PAS[i]

Par **Pierre J.H. Richard**, forestier et géographe

J'ai toujours aimé m'allonger sous un arbre, isolé en plein champ ou au coeur d'une forêt. Selon l'espèce, le feuillage, touffu ou épars, se découpe en textures changeantes au gré des vents, sur fond de ciel bleu ou de nuages gris. Par beau temps, quel spectacle est plus propice au repos, à la rêverie ? Par temps maussade, quelles images nourrissent mieux la pensée, la réflexion ?

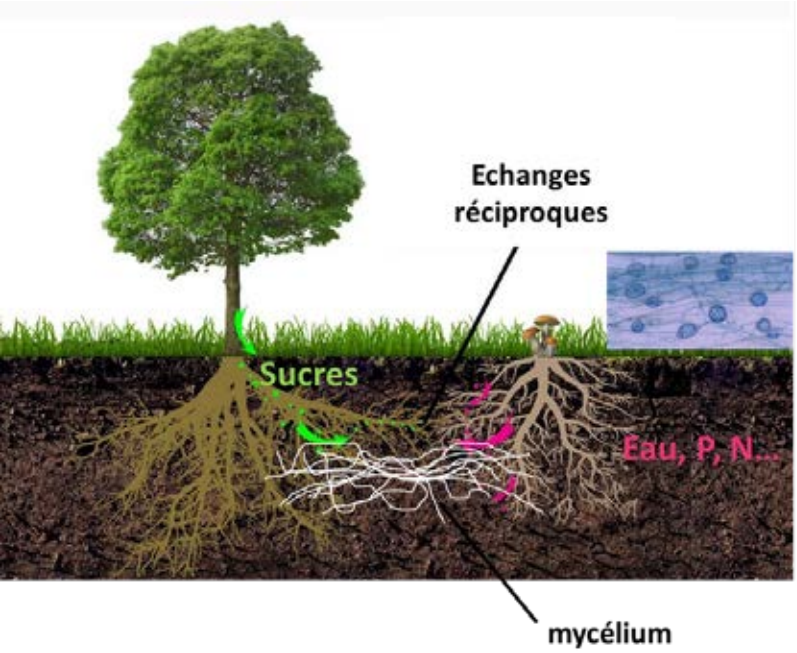
J'aime à sentir l'odeur de la terre, de l'humus. Je passe alors en revue le grand cycle de la nature où l'arbre, puisant dans l'eau du sol sa nourriture minérale et dans l'air tout autour sa substance carbonique et les marie dans ses feuilles grâce à la photosynthèse, mue par la lumière du soleil. L'arbre se bâtit ainsi peu à peu, de la délicate plantule à l'adulte au tronc solide qui m'abrite, retournant toujours à la terre une espèce d'intérêt sur le capital, un écot sous forme de litière. Joue contre terre, j'imagine le fourmillement des mille bestioles qui se nourrissent de ces feuilles mortes, un monde complexe où chacun prépare la nourriture de chacun, jusqu'à ce que les minuscules bactéries libèrent enfin dans un humus gras les éléments minéraux empruntés jadis par l'arbre pour sa conquête de l'espace aérien. L'odeur de l'humus cache véritablement un univers d'échanges.

Mes rêveries naturalistes à l'ombre des arbres se sont vues bouleversées en 1966, quand André Fortin[1] me fit découvrir le rôle des mycorhizes. Mycorhize : association d'un champignon avec les racines d'une plante. Je connaissais déjà les champignons : bolets et lactaires, amanites et pleurotes... Je savais bien que ces formes magnifiques, chères aux gastronomes comme aux schtroumpfs, avec leur pied trapu ou gracile, leur chapeau lourd ou léger abritant mille pores ou mille lamelles, je savais que ces merveilles d'architecture ne représentaient qu'une infime partie, visible, de l'organisme. Je savais que le champignon est en réalité constitué d'une myriade de filaments minuscules courant dans le sol, se nourrissant de l'humus en décomposition, exploitant la matière organique sur des dizaines et des centaines de mètres d'un réseau inextricable et fragile.

Les champignons sont partie intégrante du microcosme de l'humus et ne sont pas étrangers à son odeur. À l'occasion, les filaments s'accolent, se tressent, se dressent à la surface du sol, exposant alors leur sporocarpe, cette espèce de fruit porteur des spores qui iront ensemencer les alentours, portées par les vents. À moins qu'un amateur ou un badaud ne cueille ces organes charnus, séduit par leur forme ou par leur goût.

1 Ancien directeur de l'Institut de recherche en biologie végétale, Université de Montréal. Le dernier article du présent numéro d'*Histoires forestières du Québec* propose la lecture de l'autobiographie de J. André Fortin : **Le chemin d'un biologiste.**

Ce que je ne savais pas, c'est que les champignons, par leurs filaments minuscules, microscopiques s'infiltraient dans les tissus les plus tendres des radicelles, prolongeant ainsi formidablement le réseau racinaire de chaque arbre. Loin de constituer une agression, une invasion, une carie comme celles qu'on voit souvent sur les arbres malades ou sur les troncs morts, il s'agit là d'une étonnante association, d'une véritable symbiose. Le champignon mycorhizateur se nourrit des sucres produits par les feuilles de l'arbre puis transportés jusqu'aux racines et aux radicelles par la sève. L'arbre profite des hormones de croissance et de diverses substances mystérieuses produites par le champignon dont les filaments baignent partout dans l'humus. L'arbre donne au champignon les fruits du soleil ; le champignon livre à l'arbre ceux de la nuit tellurienne.



Source : UniLaSalle.

Pour l'arbre, il s'agit d'une question de vie ou de mort. Quand dans les années cinquante, à Porto Rico, on a voulu planter de jeunes pins méticuleusement élevés en serres, en milieu totalement aseptisé, riche en engrais mais dépourvu de champignons, l'entreprise a échoué lamentablement. C'est qu'en milieu naturel, la présence du champignon était nécessaire à la croissance de l'arbre face aux aléas des sols. Depuis, la recherche sur le rôle des mycorhizes a grandement progressé, montrant toujours leur caractère indispensable à la survie ou la santé de l'arbre.

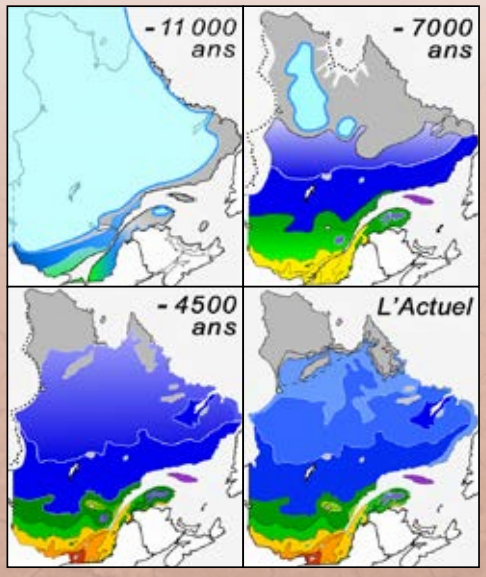
Allongé au pied d'un arbre, je croyais autrefois avoir affaire simplement à un arbre ; à un INDIVIDU grand ou petit, fort ou faible, tordu ou de belle venue, mais toujours à un « individuarbre » appartenant à tel ou tel genre: un hêtre, un érable, un pin, un sapin. Et pourtant, qu'est-ce qu'un individu-arbre qui ne peut même pas survivre seul en milieu naturel, en forêt ou dans un pré, à moins que ses racines ne soient en étroite communion avec les filaments d'un champignon ? Qu'est-ce que cet arbre puissant, qui déploie sa majestueuse ramure fièrement étalée au soleil, dont l'ombrage abrite tant d'animaux et d'autres plantes, qui protège le sol de l'érosion, qui règle l'économie de l'eau ? Qu'est-ce que cette plante immense qui ne peut pas ÊTRE sans un des plus modestes et des moins évolués de tous les organismes du règne végétal ? L'individu-arbre ne devrait-il pas être ce qui, divisé, n'est plus ? Un tronc, une ramure, des racines : trois grandes parties d'un TOUT identifiable comme tel ? Non. Puisque, seul, l'arbre ne vit pas, c'est que la notion d'individu ne suffit pas à définir l'arbre vivant. Elle permet de circonscrire commodément les êtres, de les comparer, de les classer, mais pour véritablement toucher au vivant, il faut aussi toucher aux conditions de la vie. L'arbre vit en symbiose ; les forêts sont d'immenses communautés d'arbres, certes, mais en intime communion avec des champignons et avec une pléiade d'autres plantes et animaux, du plus grand au plus petit. L'arbre, seul, ne vit pas.

---

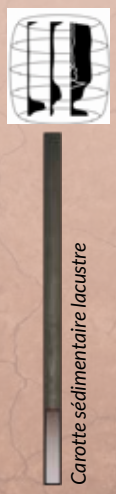
[i] *Texte lu par l'auteur le mercredi 20 janvier 1993 dans le cadre de l'émission radiophonique "Lieu commun" (réalisation François Ismert, Société Radio-Canada FM).*

MERCI À NOTRE MEMBRE VAN BRUYSSEL

Histoire et préhistoire de nos forêts



Les glaces sont illustrées en bleu clair à bordure foncée. La toundra est figurée en gris. Les bleus plus ou moins soutenus représentent les pessières, les verts traduisent les sapinières et les orangés, les érablières. Les gradients de couleur reflètent la densité du couvert végétal.



NOS FORÊTS RÉSULTENT D'UNE LONGUE ÉVOLUTION SOUS DES CLIMATS TRÈS VARIÉS.

Cette évolution nous est connue surtout depuis la dernière déglaciation du territoire. La prise en compte du temps long, cher au forestier, enrichit notre amour des forêts.

pierrejhrichard@sympatico.ca

POUR EN SAVOIR PLUS

Sur l'histoire postglaciaire de la végétation de la forêt boréale
Sur l'histoire postglaciaire des pessières et sapinières de l'Ouest du Québec
Sur l'histoire postglaciaire des pessières et sapinières de l'Est du Québec
Sur la méthode utilisée pour connaître la préhistoire de la végétation
Un conte fantastique mais véritable sur l'histoire du milieu en Montérégie

MERCI À NOTRE PARTENAIRE

DEVOIR DE MÉMOIRE

L'esprit français et la langue des bûcherons

Par **Louis-Zéphirin Rousseau**

Histoires forestières du Québec vous présente un Devoir de mémoire envers cet ingénieur forestier et arpenteur géomètre qui fut coauteur du « Vocabulaire forestier » en 1946. Sous son impulsion, la version française de la « Terminologie forestière multilingue » s'amorça et elle fut publiée en 1975. « L'esprit français et la langue des bûcherons » est une allocution que Louis-Zéphirin Rousseau a prononcée lors du Deuxième congrès de la langue française au Canada en 1938.

L'Ordre national du Québec résume la carrière de Louis-Zéphirin Rousseau en ces mots : *« Bachelier en arpentage de l'Université Laval en 1924, il obtient l'année suivante, un baccalauréat en génie forestier. En 1936, le gouvernement du Québec le nomme inspecteur général puis chef de service de la classification des terres au ministère de la Colonisation. Professeur à temps partiel depuis 1931 à l'Université Laval, il quitte le gouvernement en 1940 et devient premier professeur de carrière de l'École d'arpentage et de génie forestier en même temps qu'il est nommé secrétaire de la Faculté des sciences de l'Université Laval. Il fut par la suite vice-doyen de l'École d'arpentage et de génie forestier de Laval (1952) puis doyen en 1954, année où il crée le Fonds de recherches forestières. Il siégera au Conseil de l'Université de 1954 à 1962 et continuera d'y enseigner jusqu'en 1975. Il fut également sous-ministre du premier ministère fédéral des Forêts, de 1962 à 1966.*

Sur plus de cinquante ans de carrière, il contribue aux travaux de nombreuses sociétés dont il est membre. Il siège, en outre, comme président de l'Association des ingénieurs forestiers en 1939 et 1940, et vice-président de l'Ordre des arpenteurs géomètres en 1960 et 1961.

En 1980, le gouvernement du Québec lui attribue le titre et la décoration de « Grand Officier de l'Ordre du mérite forestier ». En 1984, lors du congrès forestier mondial de Québec, il reçut la médaille de l'Ordre des ingénieurs forestiers. En 1985, il reçoit l'insigne de « Chevalier de l'Ordre national du Québec ». Enfin, en hommage à ses travaux de botanique forestière et à ceux de son homonyme Jacques Rousseau, comme lui, ancien disciple de Marie-Victorin, une espèce de la flore québécoise a été nommée « Rosa rousseauiorum » ».

L'esprit français et la langue des bûcherons

Je dois sans doute à mon titre d'ingénieur forestier l'honneur de vous entretenir du langage des bûcherons.

Vous en avez entendu médire depuis toujours, je le sais. Je vous en dirai quelque bien, parce qu'il m'est familier, ce qui m'incline à l'indulgence. Non que je veuille vous proposer de l'accueillir d'emblée, sans discrétion ni réserves.

Je voudrais plutôt vous montrer qu'avec toutes ses impropriétés, tous ses défauts et tous ses emprunts à l'anglais, cette langue des bûcherons possède quand même quelque vertu, et surtout qu'elle a été l'agent le plus efficace de l'unification du parler français chez notre peuple.

Chez nous, au début, l'exploitation des forêts s›est localisée le long des grandes vallées du Saint-Maurice et de l'Outaouais ; mais dès ce moment, elle puisait sa main-d'œuvre aux sources les plus diverses. C'est ainsi que Gaspésiens et Acadiens ont remonté depuis longtemps la Gatineau, par exemple, et la Coulonge, en compagnie des recrues de la Beauce, de la région des Trois-Rivières, de la Côte de Beaupré, du lac St-Jean et d'ailleurs. Ce phénomène s'est

répété toutes les fois qu'a été ouverte à l'industrie forestière, une région nouvelle, centre magnétique successivement déplacé, mais agissant toujours avec la même puissance d'attraction.

Ainsi, chaque année, plus de cinquante mille de nos hommes et de nos jeunes gens prennent la route de la forêt. C'est une coutume plus que centenaire qui les arrache dès l'automne à leur foyer, poussés par les nécessités du pain quotidien et, dans une bonne mesure, par un instinct de nomadisme persistant hérité d'ancêtres coureurs des bois, trafiquants de fourrures, explorateurs infatigables. Cette coutume a créé un type social : le bûcheron ; et de communes habitudes d'occupation et de vie ont bientôt engendré l'unité d'expression, de langage.

Quel est donc ce langage ?

Accompagnons, si vous le voulez bien, l'un de ces jeunes paysans de chez nous qui, son léger baluchon sur l'épaule, s'engage allègrement sous la double colonnade des pins géants qui bordent le chemin du chantier où il doit hiverner.

Nous apprendrons, en cours de route, les mots essentiels avec lesquels il lui faudra, pendant plus de six mois, exprimer sa pensée, peiner, suer, sentir et vouloir, avec lesquels il lui faudra vivre. Ce sont, pour lui, des mots nouveaux pour la plupart qui expriment des faits et des états avec lesquels il n'est pas familier.

Voici d'abord une équipe de jeunes, affectés aux travaux d'amélioration de la route. C'est la « gang » des « improvements » qui serpe les mort-bois et redresse, en effectuant de judicieux abattages, une courbe trop prononcée de la route forestière.

L'éloquence imprécatoire des « skiddeurs » qui débardent les arbres tombés sous la hache des « bûcheux » nous fait sourire : elle est dans la tradition. Elle n'a rien de comparable d'ailleurs, à celle que ne manqueraient pas de déployer plus tard, les malheureux charretiers dont les « bunks » de « sleigh », en s'accrochant dans un virage, eussent précipité la charge sur le côté du chemin.

Nous entendons maintenant retentir les coups drus de la hache et striduler les scies… Nous sommes dans une « job ». Les bûcherons halètent. Les uns abattent à la scie, les autres à la hache. Notons que pour l'abattage à la scie, il leur faut quand même une hache, car ils doivent d'abord « notcher » le pied de l'arbre, c'est-à-dire enlever un large copeau du côté où tombera l'arbre, et scier ensuite du côté opposé. Il s'agit, après, de « topper » l'arbre et de disposer ainsi du houppier dont on ne peut obtenir du bois d'œuvre.

Les arbres sont alors tronçonnés et « skiddés » en billots sur le « roll-way » ou « roule », pour y être rangés sur des « skids » où le « culler » viendra cuber les empilements.

Les mesurages s'effectueront sur la découpe, à la « top » et non sur la « butt », mais toujours en tenant compte des défauts qui rendent un billot « cull ». Nous arrivons bientôt au camp où le « cook », le maître-coq, nous accueille avec bonne humeur. Il ordonne au « choreboy » de nous indiquer la « bunk-house » et d'y apporter pour nos ablutions l'eau rafraîchissante du « creek ».

A table, le traditionnel menu : les « beans » et les « oreilles », plats fameux que ne reléguerons jamais au second plan, les plus appétissantes tentatives des Vatels sylvestres.

Des bûcherons au travail, 1948, BAnQ Québec, Fonds Ministère de la Culture et des Communications, (03Q,E6,S7,SS1,P65116), André Linteau.

Ne nous attardons pas à des considérations rabelaisiennes : le temps passe. Le temps a passé. Nous voici rendus au printemps ; la « drave » bat son plein. Les billots suivent le fil de l'eau. Aux détours de la rivière, les « draveurs » armés de « poles » guettent et préviennent les embâcles. Malheureusement leur

surveillance se lasse, et le bois « jamme ». Les bûches s'amoncellent, l'eau monte, déborde et entraîne avec elle, sur les platières de la rivière, d'énormes quantités de billots qu'il sera très dispendieux de récupérer. Il fut faire sauter l'embâcle. Les « pointeurs » s'avancent vers la clef de la « jam » à coups d'avirons précautionneux. Une charge de dynamite aura raison de l'obstacle. Descendons avec les joyeux « draveurs », l'hivernement s'achève, et le bois arrive aux « booms », à l'usine.

Toute cette vie que je viens de vous ébaucher, avec le vocabulaire qui lui est propre, est faite d'actes répétés chaque jour dans une atmosphère alourdie d'efforts, d'énergie et de lutte. C'est la vie de gens simples et courageux, frustes peut-être, mais qui sont nos compatriotes. J'ai réuni, pour votre édification ou votre scandale — à votre choix— les quelque vingt ou vingt-cinq principaux anglicismes dont le retour, dans les quotidiens échanges de paroles, est si fréquent que l'oreille en est surprise et dont on s'imaginerait aisément qu'ils sont légion.

Je vous fais grâce par ailleurs de la longue et pédante énumération de barbarismes et d'anglicismes accessoires qu'il m'eût été possible de vous présenter dans une étude philologique. J'estime qu'il y a, à pourchasser les incorrections, à les épingler comme des papillons, je ne sais trop quel plaisir sadique et inutile, dont je veux me passer.

Constatons néanmoins, combien nos gens sont liés par l'indigence du vocabulaire, dès qu'ils sortent du milieu paysan dont ils proviennent.

L'industrie du bois, telle que la connaissaient nos aïeux, n'avait pas l'envergure qu'elle atteint aujourd'hui. Ses outils étaient simples : la hache, la cognée, la scie. Les méthodes d'extraction modernes ont été introduites par les exploitants anglo-saxons, et avec elles, un vocabulaire étranger.

Les termes de métier n'ont pu être traduits avec exactitude par une population privée du contact de la mère-patrie. Elle les a adoptés tels quels, s'efforçant de les franciser.

Pour Montaigne, c'était aux paroles à servir et à suivre : « ***Et que le gascon y arrive, si le français n'y peut aller.*** » Le français moderne ne s'autorise-t-il pas largement du vœu de Montaigne en s'accommodant d'une foule de mots étrangers, tant il acclimate volontiers le vocabulaire anglais des jeux, de la bonne chère, de la finance et du commerce, du machinisme et de l'industrie.

D'autre part, et sans récuser l'utilité d'une campagne d'épuration, me serait-il permis de tenir qu'une telle œuvre est essentiellement négative, et qu'elle tend à limiter, sans profit le plus souvent, l'expansion normale du vocabulaire.

Mais si j'admets qu'il y ait lieu de pourchasser l'anglicisme, j'hésite devant l'archaïsme et même, et surtout, devant le canadianisme, s'il est de bon aloi.

Price - Bûcheron, [Après 1900], BAnQ Saguenay, Fonds de la Compagnie Price Brothers, (02C,P666,S12,SS11,D64,P3273), Photographe non identifié

S'il est vrai que la conquête ne nous ait laissé que les mille mots dont se servait Racine, admirons que certains de nos puristes ne nous les aient pas tous enlevés ! Fénelon se plaignant de Malherbe, et comme tous les écoliers après lui, de Boileau, exprimait ainsi ses regrets de la disparition d'une foule de mots anciens, de sève toute française et bien informés : « Il me semble qu'on l'a gênée (notre langue) et appauvrie depuis environ cent ans, en voulant la purifier... On a retranché, si je ne me trompe, plus de mots qu'en n'en a introduits. »

N'avez-vous pas, vous aussi, semblable impression, depuis qu'animés d'un louable souci, nos philologues se sont mis à discuter des moindres paroles de notre bouche.

L'ampleur du vocabulaire, par le choix et les nuances qu'il propose à l'esprit, modifie en retour la pensée et l'affine. Il forge cette clef qui nous introduit au cœur de la connaissance de la vérité.

Chantier Price - Bûcheron, 1947, BAnQ Saguenay, Fonds de la Compagnie Price Brothers, (02C,P666,S12,SS11,D64,P1706), Photographe: Myron Ehrenberg.

Aussi, avant de condamner sans rémission, tous les emprunts à l'anglais qu'a faits la langue de nos bûcherons, ne croyez-vous pas qu'il conviendrait de distinguer entre les mots qui ont leur équivalent exact dans le vocabulaire français, et ceux qui désignent pour nous, des faits, des complexes bien canadiens.

Pour n'invoquer qu'un exemple, jamais en France les opérations du flottage du bois qui suscitent chez nous toute une catégorie d'artisans spécialisés, les « draveurs », n'auront l'envergure, ne présenteront les problèmes qui dérivent, au Canada, de conditions géographiques et de besoins particuliers à notre industrie.

Ce qui nous fait estimer que pour les langues, comme en biologie, l'évolution est en rapport étroit avec le milieu. Joseph Bédier, dans ses recherches sur les légendes épiques, a expliqué la formation et l'évolution des chansons de gestes en les rattachant à des itinéraires. Au Canada français, la formation et l'évolution du parler des bûcherons, repose sur un processus analogue. Le vocabulaire particulier des contingents des diverses régions est venu se fondre dans le creuset du chantier, achevant le lent travail d'unification du langage, sans aucun doute commencé depuis le début de la colonisation française. En présence des termes de métier que lui apportait en plus le contact anglo-saxon, le bûcheron canadien s'est emparé d'éléments neufs qu'il a assimilés avec une fortune inégale, il est vrai, mais de façon générale, aussi convenablement que ne le fait, sur son propre territoire, l'ouvrier français.

Il s'est, par surcroit, inconsciemment employé à diffuser d'un bout à l'autre de sa province, les locutions qu'il empruntait à ses congénères d'autres régions, à populariser, dans son foyer, les expressions et les termes qui y étaient auparavant inconnus.

C'est là, je crois, qu'il faut chercher la raison de cette étonnante uniformité de la langue des canadiens français.

L'isolement géographique jouerait fatalement en faveur des particularismes de langage, n'était l'annuelle montée au chantier des hommes de presque toutes nos paroisses éloignées. Nous n'en voulons d'autre preuve que celle-ci : là où les voies de communication restent les plus précaires, au Labrador québécois, par exemple, les formes du langage restent figées.

Malgré tout l'intérêt que comporte l'étude des influences que subit la langue des bûcherons, il est facile de constater que nombre d'anglicismes, dont elle est entachée, ne sauraient être indéfiniment tolérés. Si, comme j'ai essayé de le démontrer, le bûcheron se sert du vocable anglais, c'est qu'il n'a pas à sa portée, d'équivalents français ; c'est que les techniciens avec lesquels il vient en contact ne sont pas de sa nationalité, ne parlent pas sa langue et qu'ils ignorent eux-mêmes la traduction française des termes qu'ils lui proposent.

Drave - Rivières-aux-Écorces, Printemps 1947, BAnQ Saguenay, Fonds de la Compagnie Price Brothers, (02C,P666,S12,SS11,D64,P1689), Photographe: Myron Ehrenberg.

Depuis que les nôtres ont envahi à leur tour, les carrières économiques, nos techniciens, ingénieurs forestiers ou ingénieurs civils, l'ont peu à peu familiarisé avec le terme français. Il n'y a pas si longtemps que le pin gris, par exemple, était universellement désigné, par nos bûcherons, soit improprement par le terme cyprès, soit en anglais par le mot Jack Pine. Les ordonnances et prescriptions du Service Forestier ont également accentué la diffusion des équivalents français des termes techniques anglais, exclusivement usités jusqu'à l'époque la plus récente.

Il semble que, mieux que toute autre forme de propagande, le contact de techniciens de sa nationalité, ait chance d'influer sur le vocabulaire de l'ouvrier forestier, de l'enrichir, de le rectifier et de l'assouplir. Il aura de la sorte, à sa disposition, un outil plus puissant qui l'aidera, lui aussi, comme toutes les classes de notre société canadienne-française, « à conquérir son âme », selon la belle expression de Georges Duhamel.

GLOSSAIRE

1- Gang — Équipe.
2- Improvements — Travaux d'amélioration.
3- Bûcheux — (Canadianisme) Sens de bûcheron, mais désigne un ouvrier qui n'est pas expert dans le maniement de la hache.
4- Bunk — Sommier ou pièce de fond d'un traîneau.
5- Sleigh — Traîneau.
6- Job — Entreprise, aire de coupe.
7- Notcher — Entailler.
8- Topper — Couper un billot au petit bout; écimer.
9- Skidder — Empiler sur des longerons; débarder.
10- Roll way — Empilement de billots.
11- Roule — Empilement de billots.
12- Skid — Longerons.
13- Culler — Mesureur.
14- Top — Houppier; petit bout d'un billot.
15- Butt — Gros bout d'un billot.
16- Cull — Rebut, billot rejeté pour défauts.
17- Cook — Cuisinier.
18- Choreboy — Marmitton, aide.
19- Bunk-house — Dortoir.
20- Beans —Fèves.
21- Drave — Flottage du bois.
22- Draveur — Ouvrier forestier préposé au flottage
23- Pôles — Gaffe utilisée pour les opérations du flottage.
24- Jammer — S'amonceler en embâcle.
25- Pointeur — Embarcation spéciale utilisée pour le flottage.
26- Jam — Embâcle.
27- Boom —Estacade.

Source : Deuxième congrès de la langue française au Canada [...], Québec, Imprimerie de l'Action catholique, 1938, 529 p. ; 28 cm., Collections de BAnQ.

MERCI À NOTRE MEMBRE VAN BRUYSSEL

Les groupements forestiers ont vu le jour en 1971 avec la création du Groupement coopératif agro-forestier de la Ristigouche. Né de la volonté de la population de sauver des villages de la fermeture dans la foulée des Opérations Dignité, le modèle des groupements forestiers s'est depuis propagé et implanté de façon durable dans le paysage québécois.

Aujourd'hui, Groupements forestiers Québec compte 38 groupements membres totalisant plus de 26 000 propriétaires et un chiffre d'affaires annuel de 200 M$. S'appuyant sur un modèle d'affaires audité et reconnu par le gouvernement du Québec, les groupements forestiers mettent de l'avant les principes de gestion commune, de l'aménagement intensif et efficace, de même que le développement durable de manière à favoriser la création de richesse au bénéfice de l'ensemble des régions.

Considérant leur grande productivité, leur proximité des usines et leur fort potentiel de développement, les forêts privées sont appelées à jouer un rôle toujours accru dans le développement économique des régions. L'histoire forestière du Québec continue de s'écrire et les groupements forestiers continueront d'y faire leur place!

GROUPEMENTS FORESTIERS QUÉBEC

Suivez nos activités sur notre site **Groupementsforestiers.quebec**, la page **Facebook.com/Groupementsforestiers** et dans le journal **Le monde forestier**.

CHRONIQUE TERMINOLOGIE FORESTIÈRE

LE *BOIS* OU LA *FORÊT* ?

Par **Pierre Auger,** administrateur de la SHFQ, titulaire d'un doctorat en linguistique de l'Université des sciences humaines de Strasbourg et professeur retraité de terminologie de l'Université Laval.

Dans cette chronique de terminologie forestière que nous inaugurons dans ce numéro de la Revue Histoires forestières du Québec, nous consacrerons nos articles aux termes forestiers québécois qui nous sont apparus les plus pertinents à la construction du MYTHE FORESTIER QUÉBÉCOIS toujours bien apparent encore aujourd'hui, dans toute notre littérature, tant orale qu'écrite : récits, poèmes, romans, journaux et magazines, et même jusque dans les écrits de nos spécialistes forestiers. Des termes donc qui touchent la forêt, l'arbre, les lieux d'exploitation forestière, la vie des bûcherons en forêt; comme le chantier, le campe, la cambuse, la vie dans les chantiers, les travaux forestiers comme l'abattage des arbres, leur transport sur les chemins forestiers en sleigh ou sur les rivières, la drave, les cages et les cageux, la drave du bois en billots ou en pitounes, le transport du bois carré en cages par la voie fluviale, puis maritime. C'est ainsi que la seule évocation de ces termes éveille notre imaginaire collectif depuis des lustres.

LE *BOIS* OU LA *FORÊT* ?

Dans le parler franco-québécois, on emploie fréquemment le mot ***bois*** pour désigner la ***forêt***. Vous êtes-vous déjà demandé d'où vient cette habitude ? Nos dictionnaires donnent au moins deux définitions pour ce mot puissamment évocateur dans l'imaginaire des gens de chez nous. C'est ce que remarquait le linguiste français Pierre Gardette après un passage chez nous à Québec en 1971, lors du XIIIe Congrès International de linguistique et de philologie romanes :

> *« D'autres mots, obligés de s'adapter à la peinture d'une nature plus grande et plus sauvage, semblent avoir pris des dimensions différentes et souvent une coloration sentimentale inconnue en France. C'est le cas du mot bois. Il servait aux Français du XVIIe siècle, comme il nous sert encore à désigner une très petite forêt (le bois de Boulogne, le bois de Vincennes), dans laquelle le Petit Poucet aurait de la peine à se perdre. Il doit maintenant désigner l'immense forêt canadienne. Mais ce n'est pas seulement ses dimensions qui ont changé, ce sont les résonances qu'il éveille… » (Mgr Pierre Gardette, Pour un dictionnaire de la langue canadienne, RLR, 16 (1954) 97).*

(le) bois (n.m.), (les) bois (n.m.pl.)

Dans les chantiers, on désignait la plupart du temps la forêt par le mot ***bois***, usage certainement venu du parler des campagnes et qui s'est largement répandu à compter du milieu du XIXe siècle. Ce sont, en effet les villages québécois qui ont fourni le plus gros de la main-d'œuvre pour travailler dans les chantiers, leurs habitants étaient familiers avec le mot ***bois*** pour désigner tant l'espace de terrain boisé sur leurs terres où ils ***bûchaient*** leur bois de chauffage que la grande forêt. Par ailleurs, les documents d'archives de l'époque attestent l'emploi généralisé du mot *bois* pour remplacer celui de ***forêt*** même si l'espace forestier désigné réfère à des espaces boisés immenses. D'ailleurs, à cette époque on parlait de ***coureurs de bois*** pour désigner ces aventuriers qui écumaient les grandes forêts pour trapper les animaux à fourrure ou commercer avec les tribus autochtones.

Voici quelques exemples de ce que révèlent les archives sur cet emploi qui semble s'être largement répandu à compter du milieu du XIXe siècle :

« Je vous ai écrit avant mon départ pour le bois. » *(a)*

« …Je vous dirai que tous les E.B. [i.e. les employés de la E.B.J. Eddy Match Company] doivent descendre du bois... » *(b)*

« Le mauvais temps a empêché les EB de monter au bois... » *(c)*

« …une piastre et demi par corde mesure française mesuré(e) dans le bois et… » *(d)*

« Tout va bien dans le bois, le charroyage des billots avance rapidement… » *(e)*

« Je dois monter dans le bois demain. » *(f)*

« ...Le père Charland qui est descendu du bois aujourd'hui. » *(g)*

Plus tôt, en se référant aux écrits de Cartier (1536-1538) et Champlain (1603), force est de constater que les auteurs utilisaient les termes ***bois*** et ***forêt*** comme en français général d'aujourd'hui en privilégiant le mot ***bois*** pour les espaces boisés peu étendus et le mot ***forêt*** pour les grands espaces boisés plutôt retirés, même si ce dernier sens ne supporte aucune comparaison avec l'immensité des forêts canadiennes quant à son étendue. Chez ces découvreurs, leurs écrits évoquent les ***bois***, pour parler des espaces irrégulièrement boisés bordant le rivage et visibles de leurs bateaux en remontant le fleuve[1].

L'ancienne langue connaissait cet emploi de bois comme synonyme de forêt (sens moderne) puisque le mot *forêt* n'était jadis utilisé que pour désigner la 'forêt royale'. Si l'on en croit le FEW et le BW[2] cet emploi de ***bois*** 'forêt' remonte au XIe siècle en vieux français (cf. Chanson de Roland). Peu à peu, ***bois*** alias 'forêt' a été remplacé par le mot ***forêt*** popularisé par les textes juridiques français. On a alors conservé le mot ***bois*** pour désigner toute étendue de terre couverte d'arbres à cette réserve près que le contenu signifié par le mot bois n'avait ni l'ampleur ni l'étendue de la notion exprimée par le mot ***forêt***[3]. Cet emploi de ***bois*** 'forêt' n'est pas disparu avec le Moyen-Âge et on peut affirmer qu'il fut amené chez nous par les colons français au XVIIe siècle.

En résumé, le terme ***bois*** est utilisé en français québécois comme synonyme du mot ***forêt*** qu'il remplace le plus souvent dans la langue quotidienne y compris dans le contexte de l'industrie forestière d'autrefois, mais encore dans notre parler d'aujourd'hui, dans des contextes moins formels et avec une fréquence moindre que le terme ***forêt*** qui correspond aujourd'hui à la norme en ce sens. Cet emploi québécois a d'ailleurs donné lieu chez nous à plusieurs expressions comportant le mot ***bois*** et se rapportant directement à la vie en forêt, toutes expressions qui témoignent du commerce intime des gens de chez nous avec la forêt[4]. L'usage français quant à lui a utilisé, utilisait et utilise toujours le terme ***forêt*** pour désigner les grands et très grands espaces boisés, réservant le terme bois aux espaces boisés plus restreints et moins retirés.

les bois, s.m. pl.

Synonyme de bois 'forêt', le pluriel ***les bois*** ajoute encore à l'idée d'éloignement et d'immensité une profonde valeur affective semble y être rattachée. C'est encore l'idée de la vie, de la richesse que renferment ces paroles de Menaud : « je lui avais appris à aimer le sol tout entier, les champs, la montagne, les bois, oui, à tout aimer et dans toute l'étendue et jusque dans les profondeurs du pays »[5]. Dans la littérature française des XVIIe et XVIIIe siècles, le pluriel ***les bois*** est fréquent, il ajoute alors une valeur

1 Jusqu'à une date récente, les glossaires et les études sur le frq. ont ignoré cet emploi faute d'avoir identifié cette différence d'usage entre le frq. et le français de France comme c'est souvent le cas entre des paires de mots quasi-synonymes.

2 Les abréviations FEW et BW réfèrent aux deux grands dictionnaires étymologiques du français : *Französisches Etymologisches Wörterbuch, eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzesde W.von Wartburg, 1922 et ss. et Dictionnaire étymologique de la langue française* de O. Bloch et W. von Wartburg, 1960.

3 Voici ce qu'a écrit Georges Plaisance à ce sujet: "Bois (XIIe s.). D'abord 'groupe d'arbres', puis 'petite forêt'; évoque l'idée d'un peuplement plus clair, plus agréable, moins étendu qu'une forêt; la notion est moins précise, elle englobe des formes plus variables, plus ou moins dégradées. " (Georges Plaisance. Les formations végétales et paysages ruraux, Lexique et guide bibliographique, 1959, 42a). Dans son Dictionnaire des forêts (1969), Plaisance donne comme 1 des 4 sens du terme celui de 'Forêt petite ou médiocre, quelquefois forêt de promenade' qui n'a plus rien à voir avec le terme *forêt* d'aujourd'hui.

4 Battre le bois/ chemin de bois/ chemin des bois/ concession de bois/ courir le bois/ descendre du bois/ descente des bois/ descente du bois/ gars de bois/ homme de bois/ homme des bois/ le grand bois/ le grand bois/ les grands bois/ marcher le bois/ monter au bois/ monter dans le bois/ prendre le bois/ prendre les bois/ remonter dans le bois/ s'en aller dans le bois/ sortir du bois/ travailler dans le bois.

5 Savard, F.-A., Menaud maître-draveur, 1937.

augmentative à la notion de *bois* 'petite forêt'[6]. C'est le même procédé d'intensification qu'on retrouve en français québécois. Beaucoup plus fréquent dans les textes littéraires, et avec une certaine imprécision du concept.

Ici, la forme plurielle atteste d'une valeur sémantique augmentée, comme dans ces attestations tirées de archives :

> « Les billots cou(p)pés et sciés, dans les bois, seront étampés... » *(h)*

> « ... et le droit entier de la Rivière et les bois adjacents. » *(i)*

> « Plusieurs jeunes gens des chantiers qui n'avaient pas voulu passer les fêtes dans les bois… » *(j)*

> « ... et douze milles de mauvais chemins dans les bois. » *(k)*

> « ... derrière les champs nus la lisière des bois… » *(l)*

> « Je connais pourtant une certaine personne à qui ça ne sourira guère d'aller passer sa vie dans les bois. » *(m)*

> « ... qui rôdaillaient dans le ciel, ni de bêtes farouches dans les bois. » *(n)*

le grand bois, l. s.m

Nous n'avons retrouvé cette expression que dans le parler de Saguenay-Lac-Saint-Jean (étude de Th. Lavoie) pour désigner 'la grande forêt' ***(o)***, il s'agit ici d'une formule purement intensive qui ne semble d'ailleurs pas très répandue ailleurs en français québécois que dans la langue littéraire.

les grands bois, l.s.m. pl.

On trouve la forme plurielle ***les grands bois*** dans Maria Chapdelaine (1916) pour la première fois avec le sens général de 'la grande forêt'. Il faut signaler que les anciens textes signalent souvent l'expression ***les grands bois*** pour désigner des 'arbres à long fût' comme les pins par exemple. L'utilisation combinée du pluriel et de l'augmentatif ***grand*** donne à l'expression une valeur nettement intensive.

6 Elle s'est quelque temps égarée dans ces bois qui du camp cachent l'entrée (Racine, Iphigénie 1, 4). - Nos seuls gémissements font retentir les bois (Racine, Phèdre, II, 2) - Elevé loin des cours et nourri dans les bois. Il ne sait pas encore ce qu'on doit dire à des rois (Voltaire, Mér. , IV, 2). - Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois (La Fontaine, Fable 1, 2) (Littré, 1, 1086).

> « …si typiquement françaises parmi les grands bois désolés et la neige… » *(p)*

> « ... comme s'il voulait emporter un message avec lui dans les 'grands bois verts' où il montait. » *(q)*

> « ... un scélérat des grands bois ». *(r)*

L'exemple de ***bois/forêt*** développé dans cette première chronique sur le lexique forestier québécois illustre ici un trait différentiel d'usage fréquent entre le français d'ici et le français de France. L'un comme l'autre utilise des mots français synonymes. L'un utilise un mot du français pour un concept donné alors que l'autre utilise un synonyme aussi bien français. Il en va de même tant pour la langue générale que pour celle des forestiers, les linguistes nomment ce phénomène comme un 'particularisme'.

Enfin, le choix de traiter la paire de termes ***bois/forêt*** pour cette première chronique est justifié par la première place qu'elle joue au sommet d'un arbre virtuel des termes constituant le mythe forestier québécois.

Références textuelles

a APQ, p. G. Joly et C. Chartier de Lotbinière, 3016, rivière du Chêne, 1er février 1862.[7]

b ibid., 3007-3020, rivière du Chêne, 19 février 1862

c ibid., 3030-3031, rivière du Chêne, 7 mars 1862

d APQ, p. Ross-Beaurivage, liasse Methot's Mills, St-Gilles, 19 septembre, 1907

e APQ, p. Joly de Lotbinière, microfilm 6, comptes 1914-1918, Leclercville, 5 mars 1915

f ibid.,11 mars 1915

g ibid., 3 avril 1915

h ASC, A.J. Malbaie, Greffe Gauvreau, La Malbaie, 16 janvier 1938[8]

i APQ, archives des Terres de la Couronne, QBC 13-3, rivière Blanche, 8 sept. 1847) etc… pour les citations en jaune dans le texte

j Taché, F et V 1863, 21

k Hémon M , 1916, 17

l ibid., p. 25

m Gérin-Lajoie, Jean Rivard, 1924, 30

n Guèvremont, Marie-Didace, 1947 73

o Lavoie, Th. (1985). Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord, Chicoutimi.

p Hémon, Maria Chapdelaine, 1916, 16

q ibid., p. 49

r Guévremont, G. Le Survenant, 1945, 49

7 APQ devenu aujourd'hui BAnQ, fonds d'archives manuscrites.
8 ASC, fonds d'archives du Séminaire de Chicoutimi.

L'École des garde-forestiers de Duchesnay (1934) ou La Station forestière de Duchesnay

Par **Pierre Auger**, administrateur à la SHFQ

Québec et sa région a bien mérité son titre de ***Ville de bois***[1], sa situation géographique idéale comme port fluvial dès le XVIIe siècle a infléchi son histoire sociale, puis économique grâce au commerce du bois à une échelle internationale, la France dans un premier temps, puis la Grande-Bretagne au milieu du siècle suivant. On peut aussi constater que les siècles qui ont suivi n'ont pas démenti ce vaste et ambitieux destin qui a su survivre à tous les méandres de l'histoire et s'adapter à des situations de plus en plus difficiles dictées par une économie aujourd'hui tout à fait délocalisée.

À Québec, on retrouve, selon les époques, en tout ou en partie, tous les aspects et secteurs de la foresterie et du secteur du bois qui en sont les composantes, physiques, matérielles (port fluvial spécialisé, dépôt et démantèlement des cages et cageux, chantier d'équarrissage des billes de pin) ; institutionnelles, gouvernementales, industrielles (papeterie), commerciales, éducatives et universitaire (enseignement, recherche et développement). Ainsi, un port de bois et de cageux aux 18e et 19e siècles, des scieries et des cours à bois, des commerçants et des marchands de bois, locaux et internationaux, boutiques de portes et châssis, ateliers de rabotage, fabriques de meubles, etc. S'ajoutent à cela, des associations professionnelles et tout un réseau d'enseignement universitaire, collégial et secondaire de la foresterie, de la recherche universitaire scientifique avec des antennes sur le terrain à proximité de Québec, comme **L'École forestière de Duchesnay** issue de **L'École des gardes forestiers de Berthierville** (créée en 1923, puis transférée à Duchesnay en 1934) dont nous exposerons l'historique dans les pages qui suivent.

Le contexte forestier en tout point favorable à ce transfert dans la grande région de Québec couvre tous les domaines de l'industrie du bois, engendrant au fil des ans des activités de plus en plus diversifiées et complexes par les besoins qu'il a suscités, dont celui au premier chef de formation d'une main-d'œuvre spécialisée compétente. Très tôt, la ville de Québec se dotera des infrastructures éducatives nécessaires pour soutenir sa mission forestière tant à l'université Laval avec son programme de formation d'ingénieurs forestiers dès 1910 qu'à l'enseignement professionnel en technologie forestière au secondaire et au collégial par la suite.

1 La citation suivante tirée d'un document publié en 2008 par le CERFO et la SHFQ résume parfaitement ce vaste destin « À travers ses activités et la vie des individus et communautés qui l'ont habitée, vous êtes invités à découvrir six époques de la ville de Québec : d'abord celle marquant les débuts de l'économie du bois sous le régime français (XVIIe siècle - 1763), puis la période florissante du bois équarri à l'époque coloniale anglaise (1763 - milieu du XIXe siècle), suivie d'une période de transition vers le bois de sciage et le marché américain (milieu du XIXe siècle - 1870), de la première crise majeure de l'industrie forestière et de l'amorce du mouvement de conservation de la forêt (fin du XIXe siècle), de la naissance de l'industrie des pâtes et papiers et de la foresterie scientifique (début du XXe siècle) et finalement l'époque actuelle avec le développement de l'appareil gouvernemental, des centres d'enseignement, de recherche et de l'industrie de la transformation secondaire en général. Bon voyage dans le temps et dans notre histoire collective! » (Lessard, G., E. Boulfroy, P. Blanchet et D. Poulin, 2008. Québec, ville de bois. Centre collégial de transfert de technologie en foresterie de Sainte-Foy (CERFO) et Société d'histoire forestière du Québec (SHFQ), Québec, 77 p.).

La Station forestière de Duchesnay

Source : École des gardes-forestiers à Duchesnay, plan, 1942, BAnQ Québec, Fonds Ministère de la Culture et des Communications, (03Q,E6,S7,SS1,P7804), Neuville Bazin.

L'avènement au 20e siècle de la foresterie scientifique et des travaux de recherche sur le terrain vient s'ajouter à ce cheminement exemplaire[2].

Pour soutenir la formation sur le terrain en foresterie, le ministère des Terres et Forêts du Québec met sur pied un projet d'École forestière qui aboutira en 1932 à la fondation de l'École provinciale de gardes forestiers de Berthierville[3]. La consolidation d'un vaste domaine forestier à Duchesnay (Fossambault-sur-le-lac) l'amènera en 1934 à relocaliser l'École dans le domaine de Duchesnay[4] .

Damase Potvin, journaliste et écrivain, qui connaît bien la région de Fossambault pour en avoir retracé l'histoire et décrit sa géographie (dont les lieux représentés sous les noms *Lac St-Joseph*, *Valcartier*, *Ste-Catherine*, *Lac Sergent*, *Lac des Sept-Iles* dans son livre Fossembault[5], publié en 1946 à l'occasion du 10e anniversaire de la Ville du Lac St-Joseph, précise dans son introduction la place qu'il a accordée à l'histoire de la famille Juchereau de Duchesnay en rapport avec la Seigneurie de Fossambault et le nom de l'École des gardes forestiers.

Voici un extrait de **Fossembault**[6] qui relate à grands traits l'histoire de l'établissement de **l'École des gardes forestiers** :

> **page 61** C'est en souvenir de cette grande et belle famille canadienne des Duchesnay, que l'on donna son nom à **l'École des gardes forestiers**, que fonda le Gouvernement en 1935, à l'endroit qui s'appelle également Duchesnay, où se trouve la station des chemins de fer du Gouvernement qui dessert le lac Saint-Joseph.

---

2 Ibid. « Depuis la création de Québec en 1608, l'essor économique et le développement de la ville de Québec ont été à maintes reprises liés au bois et à la foresterie. Tour à tour, la construction navale, le commerce du bois équarri, le commerce du bois scié puis la production de pâtes et papiers jouent un rôle essentiel au niveau du développement économique, social et environnemental de la ville de Québec. Au XXIe siècle 6.6, ce sont surtout les activités de services gouvernementaux, d'enseignement, de recherche et de groupes d'intérêt qui font rayonner la ville de Québec en matière de foresterie. Et si les activités d'exploitation et de transformation ne constituent plus l'un des principaux moteurs économiques de la ville, elles restent néanmoins fortement présentes et importantes à l'échelle de la région administrative 03 de la Capitale-Nationale (couvrant le territoire de Portneuf à Charlevoix). » (Québec, ville de bois, CERFO – SHFQ, 2008, QUÉBEC, 77 p.).

3 La première pépinière forestière du Québec a été fondée en 1908 à Sainte-Geneviève-de-Berthier par M. Gustave Clodomir Piché, premier ingénieur forestier canadien français. Après ses études, il a eu comme mission d'établir un programme scientifique lié aux forêts. L'ouverture de la pépinière de Berthier en 1908 a été son point de départ. En 1923, il a mis sur pied, sur les terrains de la pépinière, la première école technique pour les gardes forestiers. Au début, la pépinière avait comme mandat de produire des plants pour reboiser les terrains sablonneux de la région de Berthier. La pépinière de Berthier est la seule pépinière publique productrice de feuillus nobles destinés au reboisement du Québec. La pépinière de Berthier | Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs (gouv.qc.ca)

4 « Au plan historique, l'exploitation de la forêt de Duchesnay commence vers la fin du XIXe siècle (1888), lorsque Édouard Lemesurier Sewell, un marchand de bois, acquiert la Seigneurie de Fossambault d'un descendant d'Antoine Juchereau Duchesnay qui l'avait hérité par testament. Quelques années plus tard, Harold Kennedy, un des membres de la célèbre famille américaine, s'en porte acquéreur pour y établir une scierie mécanique mue de façon hydraulique. Vers 1929, la Menjobague Lumber Compagny Limited obtient l'exploitation de la forêt de Duchesnay. En 1932, cette dernière en cède les titres de propriété à la couronne représentée par le ministère des Terres et Forêts. Au début, la forêt publique de Duchesnay couvre une superficie de 17,5 km² et la vocation consacrée à l'enseignement fait alors son apparition. Deux années plus tard, soit en 1934, la forêt de Duchesnay accueille l'école provinciale de gardes forestiers de Berthierville qui y est transférée et pour laquelle le ministère alloue 13 km² de terrains et quelques bâtiments pour l'enseignement et la pratique des sciences forestières. C'est également vers 1935 qu'apparaissent les premières forêts de recherche et d'expérimentation. » (tiré du **PLAN D'AMÉNAGEMENT FORESTIER INTÉGRÉ TACTIQUE 2021-2028**, Station forestière Duchesnay (031-090) .

5 Le journaliste et écrivain Damase Potvin (1882-1964), qui reçoit en 1938 le Prix David pour son roman historique Peter McLeod relatant la vie du riche exploitant forestier bien connu au Saguenay et à Québec au milieu du 19e siècle publie à l'occasion du 10e anniversaire de la Ville du Lac St-Joseph un livre-souvenir intitulé Fossembault (sic) avec en sous-titre les noms Lac St-Joseph, Valcartier, Ste-Catherine, Lac Sergent, Lac des Sept-Iles.

6 Le graphie de *Fossembault* dans le titre du livre comportant la lettre **e** au lieu du **a** attendu est très rare et ancienne, aussi nous y avons substitué dans notre texte la graphie *Fossambault* seule connue et utilisée aujourd'hui.

La Station forestière de Duchesnay

C'est dans un paysage magnifique, sur le versant d'une imposante colline, à quelques verges de la voie du Canadien National, que s'élèvent cette école et ses différentes dépendances. Duchesnay est à vingt-cinq milles au nord de Québec, sur la route Québec-Valcartier-Saint-Raymond, et le petit village que forment l'école et les autres constructions présente aux visiteurs, dès leur arrivée, le plus merveilleux paysage dont on puisse rêver. En descendant du train qui l'amène de Québec, le voyageur aperçoit, sur les hauteurs, plusieurs camps de trois étages, entourés d'une agglomération de maisons de dimension plus réduite. A ses pieds, il voit se dérouler une petite rivière qui, le printemps venu, augmentera le volume de ses eaux. A quelques verges de là, le lac Saint-Joseph déroule ses lacets dans une nature resplendissante.

Source : Le « Forum » à l›école des gardes-forestiers à Duchesnay, 1943, BAnQ Québec, Fonds Ministère de la Culture et des Communications, (03Q,E6,S7,SS1,P14579), W. Michaud.

Le terrain sur lequel se trouvent l'École et la forêt avoisinante fait partie du fief Fossembault concédé, avons-nous déjà rappelé, par le comte de Frontenac à Alexandre Peuvret de Mesnu, sieur de Gaudarville, le 20 février 1693. Cette propriété resta à la famille Peuvret jusqu'en 1838, alors qu'elle passa aux mains de l'hon. Antoine-Charles Juchereau-Duchesnay. En 1888, elle fut acquise, aurions-nous encore à rappeler, par M. A. W. Sewell, marchand de bois de Québec. C'est à cette époque qu'on en commença l'exploitation sur une assez vaste échelle. En 1900, M. Sewell vendit la forêt à M. Harold Kennedy, qui établit là une scierie mécanique. M. Kennedy fut le véritable fondateur de Duchesnay. De 1923 à 1933, alors qu'elle retourne au Gouvernement, la forêt de Duchesnay fut exploitée par la Menjobagoes Lumber Co. Le territoire acheté par le Département des Terres et Forêts, pour l'établissement de (**page 62**) son école de gardes, ne comprend qu'une partie de la seigneurie de Fossembault, soit 4,270 acres.

On ne connaît pas grand'chose de l'histoire de l'exploitation de cette forêt. Cette forêt de Duchesnay, ou du Lac Saint-Joseph, comme on l'appelait alors qu'elle appartenait à M. Kennedy, était, reconnue par la grosseur et la valeur de son bois. Lorsqu'elle passa entre les mains des Menjobagoes, elle avait été passablement dépouillée de ses meilleures essences de bois mou et de bois dur, du moins à proximité du moulin. Mais on n'avait pratiquement pas touché au bois de pulpe et aux bois durs, de valeur inférieure.

Cette forêt, d'une étendue de 4,270 acres, n'a pas d'autres cours d'eau que la décharge du lac Saint-Joseph. D'ailleurs, elle n'en a pas un grand besoin, la plus grande distance la séparant des lacs Saint-Joseph et Sergent, comme du chemin de fer et de la route, dépasse à peine deux milles.

Source : Pavillon « le geuleton » et « la régie » à l›école des gardes-forestiers de Duchesnay, 1944, BAnQ Québec, Fonds Ministère de la Culture et des Communications, (03Q,E6,S7,SS1,P19881), J.W. Michaud.

La forêt et l'École sont facilement accessibles, en tout temps de l'année, par la route et par le chemin de fer; elle n'est qu'à 25 milles de Québec, par la route, et à 22 par la voie ferrée. Tout le bois coupé sur cette propriété peut être réuni en deux endroits: à Duchesnay et au Lac Sergent, ces deux endroits situés en bordure de la route et du chemin de fer.

Le bois pousse bien dans cette forêt et on y trouve un grand nombre d'essences: le bouleau, le hêtre, le merisier, le peuplier, le tremble, le frêne, l'orme, l'érable, le chêne rouge, le saule et le cerisier représentent le bois dur. Pour le bois mou, on y trouve l'épinette, le beaumier (sic), le pin, le cèdre, le mélèze.

La Station forestière de Duchesnay

L'École des gardes forestiers a été fondée en 1923, à Berthierville d'abord, sur la Pépinière du Gouvernement de la Province. En 1935, le Gouvernement l'a transportée à Duchesnay, en vue d'assurer son prompt développement[7]. Dans la suite, l'école n'a cessé de prospérer et de se perfectionner. Sous la direction d'abord de M. Henri Roy, technicien de haute valeur, patriote convaincu, dont on déplore la mort depuis 1941 et qui fut la tête de l'école depuis son origine, cette dernière est entrée dans une ère de construction, qui a radicalement transformé ce petit coin enchanteur du district de Québec.

En outre d'une école de gardes, cette institution est aussi devenue, pour notre Province, la principale station de recherches (**page 63**) scientifiques en forêt. Aussi, se réunissent là tous les congrès forestiers. Les principaux départements de recherches sont les suivants : sylviculture, météorologie, entomologie et pathologie forestière. A l'École des Gardes, on enseigne toutes les branches de l'industrie forestière.

Il faut dire que cette école, la seule du genre au Canada, se trouve dans un milieu bien approprié à l'enseignement qu'on y donne. On y dispose d'un territoire de six milles carrés, plein de reliefs et riche, comme nous venons de le dire, des plus riches essences forestières canadiennes. Les constructions en bois que l'on y a érigées, presqu'exclusivement avec des matériaux pris sur place, s'harmonisent parfaitement avec le décor que la Nature s'est plue à rendre, dans ce coin de forêt la plus majestueuse possible.

On s'intéresse vivement à la vue et à la visite des beaux grands chalets que l'on y a construits, et qui comprennent le réfectoire, le chalet des professeurs, le chalet des classes, le dortoir des élèves, l'insectarium, le laboratorium de pathologie, la scierie, la boutique de menuiserie et l'habitation des employés. Puis, il y a la sucrerie, l'érablière, les fours à charbon de bois, etc. Rien ne manque.

(...).

Source : Nouvelle scierie à Duchesnay, 1948, BAnQ Québec, Fonds Ministère de la Culture et des Communications, (03Q,E6,S7,SS1,P64656), A. Linteau.

Depuis sa fondation, les cours de l'école ont été suivis par plus de 400 élèves, dont plus de la moitié ont acquis un certificat d'études complètes.

Le succès de cette École Duchesnay est dû, en grande partie, au dévouement et à la haute compétence de son premier directeur, feu Henri Roy, que la mort, malheureusement pour la Province, a frappé en 1941. Il emportait avec lui des regrets unanimes et d'impérissables amitiés. Sa succession à la direction de l'École était difficile, mais le Gouvernement a eu la main heureuse en nommant, pour le remplacer, M. Éric Hudon[8], directeur actuel, qui agissait déjà comme directeur-adjoint, puis comme directeur intérimaire de cette institution. Sa nomination à ce poste, à la mort de M. Roy, fut (**page 64**) accueillie avec joie par tous ses amis; elle était un palliatif à la douleur causée par la mort de son prédécesseur.

M. Hudon a non seulement la direction de l'École des gardes, mais il doit voir aussi à l'administration de la Station Forestière. Ses activités à l'École des gardes remontent à sa fondation. Il y était professeur dès les débuts. Disons, pour terminer, que l'École des gardes forestiers a pour mission de préparer le personnel subalterne dont l'administration et l'industrie forestières ont besoin pour seconder les ingénieurs forestiers dans leur tâche. Les élèves y reçoivent une instruction pratique, en même temps que technique.

7 C'est en **1935** que l'École des gardes forestiers, jusque-là située à la pépinière de Berthierville, accueillit ses premiers étudiants. Seule école du genre au Québec , on y érigea graduellement un véritable village permettant le séjour sur place des étudiants, des professeurs et du personnel de soutien / Profitant des caractéristiques propres au site et de sa proximité de la ville de Québec, là où l'on retrouve une grande concentration de spécialistes en foresterie, l'École offrait une grande variété de cours pratiques qui touchaient plusieurs domaines : de la production de plants à la transformation en passant par le mesurage et l'arpentage. Ce qui fit dire à M. Christian Verdon, dans la Patrie du 19 février 1939 : « Duchesnay est l'œuvre d'hommes de génie. C'est l'École des gardes forestiers la mieux outillée du genre au Canada ». (cf. site Web École de foresterie de Duchesnay - Centre de services scolaire de la Capitale (cscapitale.qc.ca).

8 On se doit de rappeler ici que M. Hudon a dirigé la rédaction du Vocabulaire forestier compilé par un comité mis sur pied en 1935 à cet effet et publié d'abord par tranches de 1939 à 1943 dans la revue La *Forêt Québécoise*, puis corrigé et mis à jour sous sa forme définitive et publié en entier en 1946. Le dictionnaire bilingue comporte de nombreux termes propres à la foresterie québécoise.

On y enseigne, en outre, les mathématiques et le français, les notions de botanique forestière, la sylviculture, le reboisement, le mesurage, l'arpentage, l'exploitation générale, etc.

Bref l'École Forestière et la Station de Recherches Forestières de Duchesnay, constituent les plus beaux ornements de cette région pittoresque du Lac Saint-Joseph[9]. »

Pour la suite, le **PLAN D'AMÉNAGEMENT FORESTIER INTÉGRÉ TACTIQUE** 2021-2028, Station forestière Duchesnay (031-090) nous fournit des informations très fouillées pour les 5 décennies qui ont suivi jusqu'aux abords des années 1990 :

« Au cours des années quarante, le gouvernement procède à quelques échanges de terrains et établit au sud-est du lac Sept-Îles la réserve forestière de Fossambault qui sera abolie en 1946 et remplacée par la ***forêt expérimentale de Duchesnay***[10]. Soulignons que jusqu'au début des années 1970, le gouvernement procédera à plusieurs échanges, achats et ventes de terrains. En 1945, l'École des gardes forestiers est inaugurée à Duchesnay. Des formations de garde forestier ainsi que d'affûteur, de classificateur, de mesureur et de scieur y sont données. Durant les années quarante, plusieurs bâtiments faisant partie d'un parc immobilier d'une quarantaine de constructions sont implantés sur le territoire, dont une cabane à sucre, des fours à charbon de bois, un centre de greffage de plants, etc. Ces bâtiments connaîtront par la suite diverses mutations de vocation selon l'évolution de la Station, mais conserveront leur patrimoine architectural et leur qualité de construction.

La principale acquisition en termes de territoire se fait en 1968, alors que le gouvernement échange 60 km^2 de lots forestiers contigus à la forêt expérimentale de Duchesnay et appartenant à la ***Murdock Lumber Company*** en retour d'un permis de coupe renouvelable de valeur équivalente en faveur de cette compagnie dans le district d'Abitibi-Est. Cet échange permettra un agrandissement marqué de la forêt de Duchesnay et une extension sur les territoires adjacents de la vocation polyvalente déjà recherchée pour ce territoire. ***Dès lors, la Station de Duchesnay occupe approximativement la superficie qu'elle possède aujourd'hui.***

Au cours des années 60 et 70, divers partenaires établiront à la Station de Duchesnay une base d'activités dont :

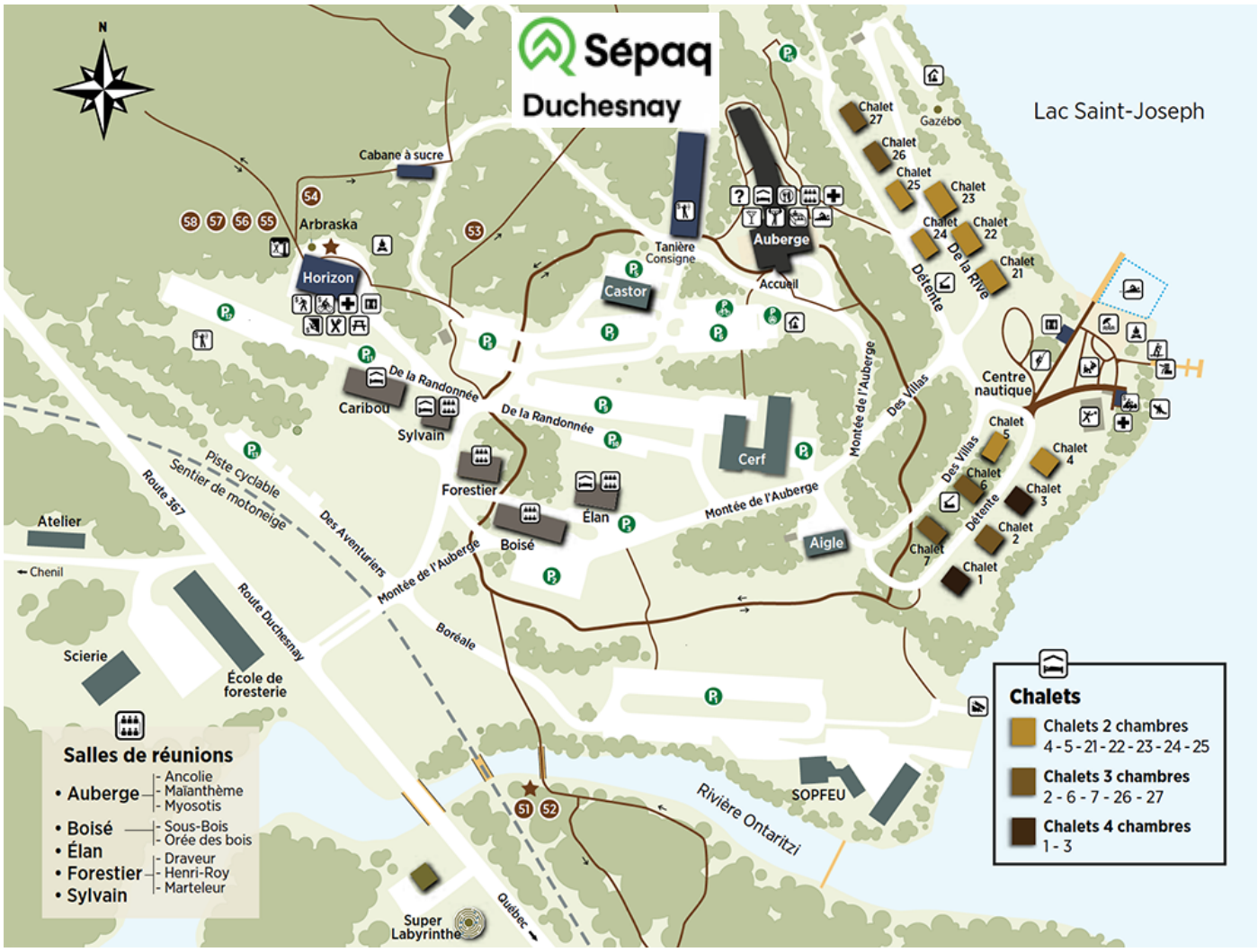
- Un centre de production de plants, en 1962 ;
- La Commission scolaire régionale Chauveau, nommée responsable du dossier de l'enseignement de l'école de foresterie, en 1970 ;
- Un centre régional de protection des forêts contre le feu de la Société de conservation Québec-Mauricie, en 1972 ;
- Un centre de formation, de perfectionnement et de prévention en conservation de la faune de la FAPAQ (ancien ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, en 1979).

En 1972, la forêt expérimentale Duchesnay reçoit officiellement l'appellation de « ***Station forestière*** ». Le Centre éducatif forestier (CEF) de Duchesnay, initialement appelé « ***centre écologique*** », « ***centre d'interprétation*** » et puis, à partir de 1980, « ***centre éducatif forestier*** », ouvre ses portes la même année. Durant les décennies 70 et 80, divers équipements et infrastructures sont mis en place pour s'acquitter des tâches éducatives et récréatives du centre, dont des sentiers de ski de fond, de randonnée pédestre, des pavillons d'hébergement, d'interprétation, de restauration, des refuges, un camping scout, des ponts, des passerelles, etc. Des programmes éducatifs et d'interprétation sont également instaurés. En outre, c'est au cours de ces mêmes années que les premiers arrêtés ministériels, conférant une existence légale aux forêts de recherche et d'expérimentation à la Station Duchesnay, sont produits.

9 On a oublié avec les années que l'exploitation forestière autour du lac Saint-Joseph avait amené à Duchesnay la construction d'un premier barrage en 1907 à la décharge du lac vers la rivière Ontaritzi (affluent de la Jacques-Cartier), pour faciliter le flottage du bois de pin. Malgré sa reconstruction en 1934, l'activité cesse subitement en 1938. Les seuls artéfacts qui ont subsisté de la *drave* jusque dans les années 1950 ont été les deux épaves de remorqueurs en bois pour tracter des *booms* échouées au lieu dit *Blueberry Beach* (aujourd'hui *Pointe aux bleuets*). ().

10 Trois forêts expérimentales se retrouvent aujourd'hui autour de la grande région de Québec, celle de la forêt de Duchesnay (ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs du Québec), celle de la forêt de Montmorency (Université Laval, Québec) et celle de Valcartier (Ressources naturelles Canada, Centre de foresterie des Laurentides). Toutes les trois sont très actives en recherches forestières de pointe aujourd'hui en 2021.

La Station forestière de Duchesnay



Source : SÉPAQ.

> En 1988, la SÉPAQ devient responsable de la gestion et de l'entretien du réseau de pistes de ski de fond, responsabilité qu'elle délaissera au début des années 1990 pour des raisons de rentabilité. L'année 1990 voit la constitution légale de la Station forestière de Duchesnay par le gouvernement québécois à l'aide de l'arrêté ministériel nº 1353-90. En 1999, la SÉPAQ est nommée responsable de la Station écotouristique Duchesnay. Enfin en 2000, le MRN, représenté par le secteur des Terres, a vendu par contrat notarié un terrain d'une superficie de 7,8 ha à la Commission scolaire de la Capitale afin d'y établir deux nouveaux bâtiments destinés à l'enseignement[11]. »

Faut-il rappeler le rôle important que joue et qu'a joué l'***Association forestière Québec - Portneuf*** (1958-1974) dans le développement du secteur forestier de la grande région de Québec, et, en particulier, l'accroissement de la mission éducative de l'École forestière de Duchesnay orientée sur les besoins de l'industrie en matière de main-d'œuvre adaptée aux réalités nouvelles de la foresterie. En 1975, l'association devient l'***Association forestière Québec métropolitain*** jusqu'en 2009 et, depuis 2010, l'***Association forestière des deux rives***. Plusieurs événements organisés par l'Association le furent sur le site de Duchesnay, signe d'un lien certain.

Nous avons trouvé dans un article de J. Maheux intitulé **Petite histoire de l'école de foresterie et de technologie du bois** paru dans le magazine virtuel MCI en 2015 un récit qui fait la suite des informations amenées dans « PLAN D'AMÉNAGEMENT FORESTIER INTÉGRÉ TACTIQUE 2021-2028, Station forestière Duchesnay » :

11 **PLAN D'AMÉNAGEMENT FORESTIER INTÉGRÉ TACTIQUE 2021-2028, Station forestière Duchesnay (031-090)** https://www.sepaq.com/resources/docs/org/acces_info/org-pafit-duc-2021.pdf

« Seule école du genre au Québec à cette époque, on y érigea graduellement un véritable village permettant le séjour sur place des étudiants, des professeurs et du personnel de soutien[12]. (…)

… Au fil des ans, s'est donc développée une triple vocation qui fut officialisée dans la ***Loi sur les forêts*** de 1986 et par le décret de 1990 qui constituait la ***Station forestière de Duchesnay*** et consacrait son territoire aux fins d'éducation, d'enseignement, de recherche et d'expérimentation en matière forestière.

L'industrie forestière connaît depuis quelques années des mutations profondes. Ces modifications ont eu un impact important sur les besoins en main-d'œuvre et sur les nouvelles qualifications liées aux développements technologiques. La scierie-école de Duchesnay, n'ayant pas évolué au même rythme que l'industrie, a été dans l'obligation de se réajuster au marché qui, lui, avait réalisé d'immenses progrès technologiques.

Cette lacune était connue depuis le début des années 1990. Une demande de construction d'une nouvelle scierie-école était justifiée par l'état vétuste des bâtiments et par le manque d'équipements modernes qui ne permettaient plus d'évoluer harmonieusement avec les besoins futurs de l'industrie, de répondre à la forte augmentation de la demande d'inscription et d'œuvrer en partenariat avec d'autres organismes d'enseignement.

Source : École de foresterie de Duchesnay, Centre de services scolaires de la Capitale, site Web.

Les problématiques reliées aux pénuries de main-d'œuvre pouvaient être résolues par l'apport d'une nouvelle scierie-école dotée d'un parc d'équipements modernisés, permettant d'accroître la clientèle et ainsi corriger les pénuries de main-d'œuvre.

Aujourd'hui, l'École offre des programmes menant à un diplôme d'études professionnelles :

- Aménagement de la forêt ;
- Protection et exploitation de territoires fauniques ;
- Sciage ;
- Classement ;
- Affûtage ;
- Abattage manuel et débardage forestier ;
- Travail sylvicole; »

En résumé et pour terminer notre propos, il faut mentionner que l'ÉCOLE DE FORESTERIE ET DE TECHNOLOGIE DU BOIS DE DUCHESNAY, son nom officiel aujourd'hui, a été la première école forestière au Québec. L'école est maintenant une véritable institution respectée par tous les intervenants de l'industrie. Son expertise forestière est sollicitée dans l'ensemble du Québec et même à l'étranger. L'école, qui accueille environ 150 élèves par année, est située dans un site enchanteur, celui de Fossambault et du lac Saint-Joseph, et on peut affirmer que les apprentissages se réalisent en harmonie avec la nature et l'environnement, ce qui est une qualité essentielle pour remplir sa mission.

Références bibliographiques

AF2R Les passionnés de la forêt - Recueil de 60 portraits Une publication souvenir du 60e anniversaire de l'AF2R, ISBN 978-2-9811227-9-7 (version PDF) Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2019 Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2019 © Association forestière des deux rives (2019) – Tous droits réservés

AF2R Association forestière des deux rives – Relevé historique de 1939 à 2018 p. 1

L'Association forestière des deux rives (AF2R), enracinée dans son milieu depuis 60 ans (1958-2018), Éclairage chronologique pour la période 1939-2018.

Recherche et texte par la Société d'histoire forestière du Québec (www.shfq.ca)

BAnQ (https://numerique.banq.qc.ca/résultats) question « École des gardes forestiers de Duchesnay » 2339 résultats.

Boilard-Garneau, Dorothée, Les charmes de Fossambault-sur-le-lac, éd. L'Ardoise, Québec, 1995. 149 pages ill.

École de foresterie de Duchesnay - Centre de services scolaire de la Capitale (cscapitale.qc.ca). (site Web)

Lessard, G., E. Boulfroy, P. Blanchet et D. Poulin, 2008. Québec, ville de bois. Centre collégial de transfert de technologie en foresterie de Sainte-Foy (CERFO) et Société d'histoire forestière du Québec (SHFQ), Québec, 77 p.

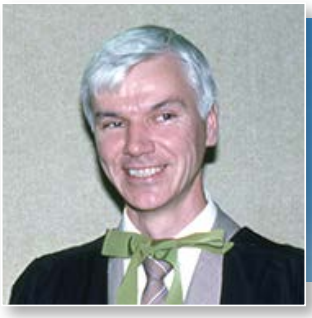
Maheux, J., Petite histoire de l'école de foresterie et de technologie du bois - FOCUS sur le bois, dans Magazine virtuel MCI, avril-mai 2015, article paru initialement dans Le Soleil.

La pépinière de Berthier | Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs (gouv.qc.ca)

PLAN D'AMÉNAGEMENT FORESTIER INTÉGRÉ TACTIQUE 2021-2028, Station forestière Duchesnay (031-090) https://www.sepaq.com/resources/docs/org/acces_info/org-pafit-duc-2021.pdf ,

Potvin, Damase, Fossembault Québec, 1946, 144p. + carte.

12 La Station de Duchesnay est bien connue par ses pavillons construits en bois rond naturel et dédiés chacun à des activités spécifiques « Le Forum », le « Gueuleton », « La Régie », « La Fourmillière ».



TESTAMENT D'UN VIEUX PIN BLANC

Par **Jean-Louis Brown**[1]

La Société d'histoire forestière du Québec tient à remercier l'Institut forestier du Canada et sa publication The Forestry Chronicle pour l'autorisation reçue de publier cet article dans la revue ***Histoires forestières du Québec****. Cet article a été publié dans The Forestry Chronicle en octobre 1984. Pour lire l'article sous sa forme originale.*

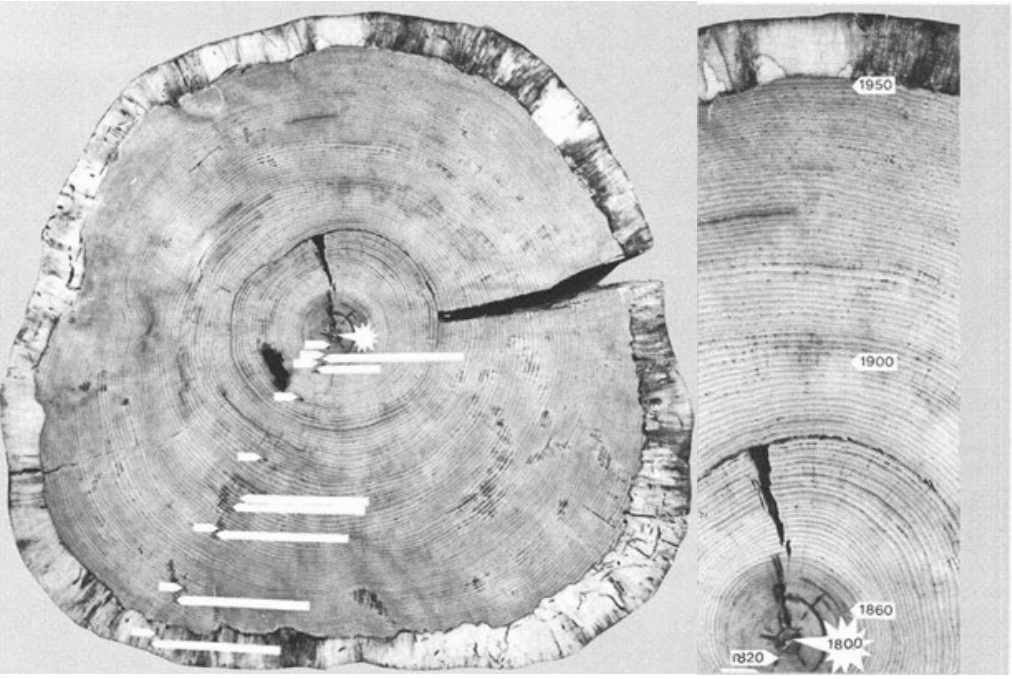


Figure 1. Cette rondelle de souche de pin blanc (Pinus strobus L.) provient du secteur expérimental Booth «C» (long.: 78° 43'23»; lat.: 46° 43'00») situé au Témiscamingue, Québec. Elle a été prélevée en1979, deux ans après la coupe, ce qui explique que le bois d'aubier soit noirci et parcouru de galeries d'insectes. On remarquera les cernes annuels très serrés pour les 60 premières années.

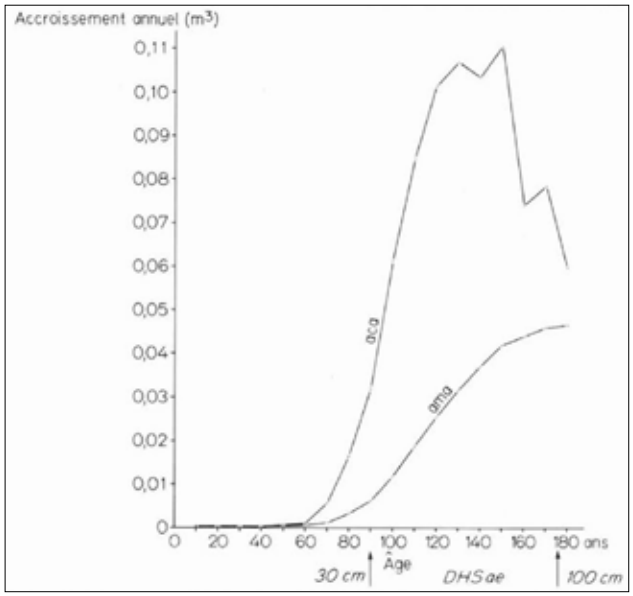


Figure 2. ACCROISSEMENT COURANT ANNUEL (aca) ET ACCROISSEMENT MOYEN ANNUEL (oma) DE CE PIN BLANC

1 En octobre 1984, lors de la publication de ce texte dans The Forestry Chronicle, Jean-Louis Brown était chercheur au Service de la recherche (Terres et Forêts) du ministère de l'Énergie et des Ressources du Québec, aujourd'hui la Direction de la recherche forestière du ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs.

Testament d'un vieux pin blanc

Ce vieux pin blanc, dans son testament écrit sur sa souche, nous livre plusieurs enseignements pleins de sagesse pour l'aménagement des forêts.

Laissons-le parler un peu !

« Les forestiers me considèrent, depuis longtemps et avec raison, comme une essence de lumière. Cependant, j'aimerais préciser davantage mon amplitude écologique et éclairer mes amis sylviculteurs et aménagistes sur ma tolérance à l'ombre, et surtout sur ma capacité de survivre à plusieurs décennies d'oppression (60 ans) pour ensuite m'accroître avec une grande vigueur lorsqu'on me dégage. En effet, mes débuts furent très difficiles, comme en témoignent mes cernes annuels de croissance. Relégué à l'ombre pendant les 60 premières années de ma vie, comme plusieurs de mes confrères qui se régénèrent actuellement sous couvert feuillu, j'attendis patiemment que se produise une trouée dans la voûte foliée pour accélérer ma croissance et me tailler une place au soleil. L'étalement de ma couronne en pleine lumière au-dessus du couvert arboré, m'a permis de m'accroître rapidement pour produire, pendant les 116 dernières années de ma vie, un volume marchand brut de 7,5 m^3 (265 pi^3) de bois de grande qualité, soit 200 fois le volume total brut accumulé pendant les 60 premières années. »

« J'ai eu la chance de pousser en forêt vierge et de ne rencontrer l'aménagiste qu'à l'âge de 176 ans, au moment de ma récolte. Mais je frémis à la pensée de ce qui aurait pu m'arriver vers 60 ans, si on avait traité ma forêt ; malgré cet âge. Je n'étais qu'une gaule ou un petit arbre de piètre allure, mesurant à peine 9 cm (3,5 po) de diamètre à la souche. Confiné au sous-étage et sans avenir apparent, on m'aurait sans doute supprimé à l'occasion d'une coupe d'amélioration, au profit d'une tige plus vigoureuse d'une essence mieux adaptée à l'ombre. Pire encore, ma cime étiolée et mon écorce maladive me donnant une allure moribonde, on aurait pu tout simplement m'ignorer et m'écraser sans remords à l'occasion d'un quelconque traitement sylvicole ou de toute autre opération forestière. »

« Avant de tomber dans l'oubli, j'aimerais me faire l'avocat de mon espèce. Comme vous le savez depuis longtemps, je produis un bois d'oeuvre très recherché et de grande valeur commerciale. Même si j'ai été opprimé pendant les 60 premières années de ma vie et que ma croissance a été à peu près nulle pendant cette période, j'ai réussi à accumuler, à l'âge de 176 ans, un volume marchand brut de 7,5 m^3. Si le forestier me donne un coup de pouce, je puis produire facilement ce même volume en 100 ans environ. Vous avez bien compris : seulement quelques tiges par hectare de ma précieuse espèce, réparties çà et là dans différents peuplements (érablière, bétulaie jaune…), pourraient, avec votre aide, augmenter substantiellement leur volume. Et cela est écologique, je l'ai vécu et j'ai ainsi déjoué maladies et parasites. »

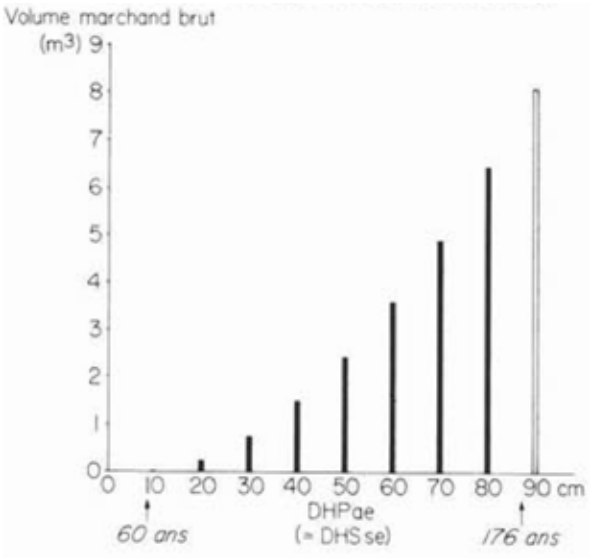


Figure 3. Volume marchand brut en fonction du diamètre avec écorce à hauteur de poitrine (DHP ae).

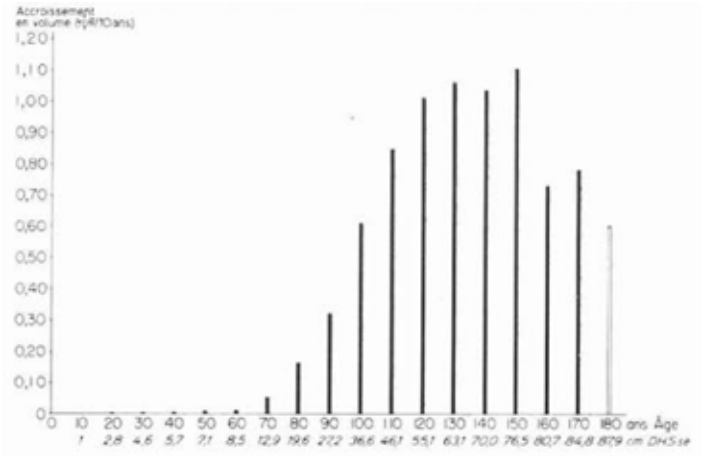


Figure 4. Volume ajouté par 10 ans, selon l'âge et le diamètre sans écorce à la souche (DHS se)[2].

En résumé

1. Le pin blanc, essence de lumière, peut survivre pendant plusieurs décennies sous couvert (dans ce cas-ci, pendant 60 ans).

2. Même après 60 années d'oppression, il peut, si on le dégage, croître avec une très bonne vigueur et produire un volume considérable de bois d'oeuvre.

3. Cet arbre a donné les plus forts accroissements en diamètre entre l'âge de 70 et 150 ans, soit des accroissements oscillant entre 6,5 et 9,5 cm par décennies, avec une moyenne de 8 cm. Son diamètre sans écorce est passé pendant cette période de 13 à 77 cm, tandis que son accroissement moyen annuel en volume n'a cessé d'augmenter avec les décennies jusqu'à la coupe à l'âge de 176 ans (Fig. 1, 2).

4. Si on l'avait récolté en 1890, lorsque son diamètre à la souche n'était que de 30 cm (12 po) et son âge d'environ 90 ans, on aurait obtenu un volume marchand brut de 0,59 m^3 (20 pi^3) au lieu des 7,56 m^3 (267 pi^3) obtenus 86 années plus tard en coupant ce même arbre alors qu'il mesurait 87 cm (34 po) (DHSae) (Fig. 3). En d'autres mots, il aurait fallu alors régénérer 13 pins afin que nous puissions récolter 86 ans plus tard un volume équivalent à celui produit par ce seul géant. Et encore, la qualité du bois, produit par plusieurs tiges de petits diamètres, aurait été beaucoup moindre que celle produite par cet unique grand pin, à cause de la forte proportion de bois noueux qu'elles auraient renfermé. La figure 4 illustre bien l'importance de ne pas récolter trop tôt les tiges de pin blanc. En effet, pendant chacune des 8 dernières décennies, ce pin s'est accru d'un volume oscillant entre 1 et 1,85 fois celui d'une tige de 30 cm de d.h.p.

5. En favorisant la croissance de quelques tiges seulement de pin blanc au travers de couverts feuillus ou mélangés (il se régénère d'ailleurs naturellement à la suite de coupes partielles dans plusieurs stations) l'aménagiste peut augmenter de façon appréciable la production en bois d'oeuvre de ces peuplements. Par exemple, seulement 5 pins blancs bien dégagés par hectare pourraient produire en 100 ans: 5 x 7,5 = 37,5 m^3 de bois d'oeuvre supplémentaire.

2 Les accroissements en volume de ce pin ont été estimés à partir de relations faites entre des mesures de diamètre sans écorce effectuées sur la souche (DHSse), la relation entre le DHSse et l'épaisseur de l'écorce à la souche, la relation entre le DHSae et le diamètre à la hauteur de poitrine avec écorce (DHPae), et enfin la relation entre le DHPae et la hauteur, en se servant de données que nous avions en filière, afin de pouvoir utiliser un tarif de cubage à deux entrées (DHPae , hauteur totale).

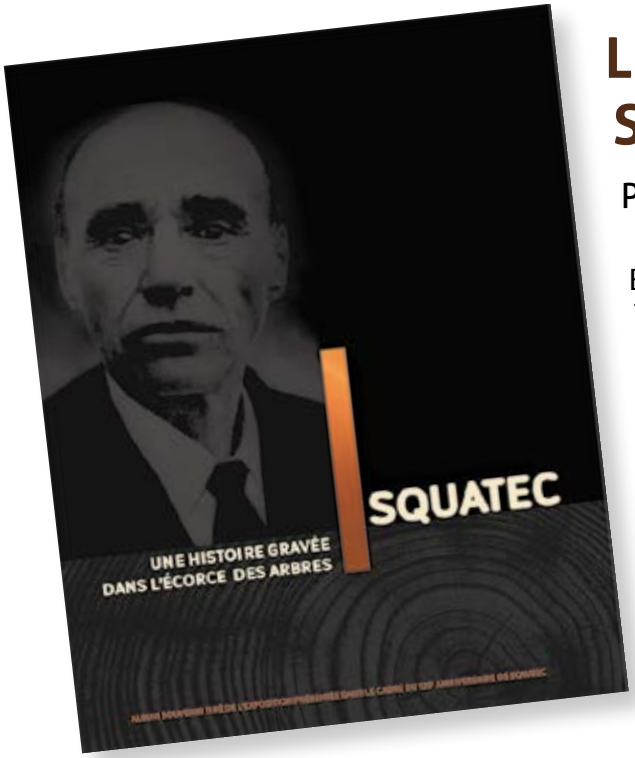
Remerciements

Lors de la publication de l'article en 1984, l'auteur, Jean-Louis Brown, remerciait messieurs Yvon Richard, Fabien Caron, Daniel Lebel et finalement Raymond Castonguay pour les illustrations. Malheureusement, nous avons dû changer la mise en page et certaines illustrations.

Source : Parc national de la Mauricie, R. Quenneville.

MERCI À NOTRE PARTENAIRE

Afin de rendre hommage aux citoyens qui ont contribué à présenter ce saisissant témoignage de l'héritage de la communauté de Saint-Michel-du-Squatec, la revue Histoires forestières du Québec est heureuse de reproduire dans sa forme originale, le chapitre « Exploitation forestière » du livre souvenir « Squatec, une histoire gravée dans l'écorce des arbres ». La revue Histoires forestières du Québec tient à remercier les responsables de cette publication et tout particulièrement Francis Ouellet qui l'ont gracieusement autorisée à vous partager le fruit de leurs recherches.



L'EXPLOITATION FORESTIÈRE À SQUATEC, 125 ANS D'HISTOIRE

Par le **Comité du 125e anniversaire**

Blottie au cœur des montagnes, dans la magnifique région du Témiscouata se trouve la petite communauté de Saint-Michel-du-Squatec. S'étendant sur 363 km², le territoire de Squatec prend place en bordure d'un important réseau de lacs et de rivières et il est recouvert de forêts majestueuses.

Fondé à la fin du XIXe siècle par Joseph Viel, le village a pris son essor grâce à l'industrie forestière. Aujourd'hui encore, la forêt fait vivre bon nombre de personnes, avec deux usines de sciage et de nombreuses érablières.

En 2019, la population a célébré le 125e anniversaire de l'arrivée de ses premiers habitants. À l'occasion des célébrations, l'exposition « Squatec, une histoire gravée dans l'écorce des arbres » mettait en lumière le patrimoine historique de la municipalité. Des travaux de recherche se poursuivirent par la suite jusqu'à la parution d'un album souvenir en mars 2021. Le livre ***Squatec, une histoire gravée dans l'écorce des arbres*** se veut un legs pour les générations futures afin que l'histoire de ceux et celles qui les ont précédés ne soit pas oubliée.

CRÉDITS :

Textes : Blandine Caron, Jacqueline Caron, Céline Morin, Francis Ouellet, Mélanie Ouellet, Frédéric Poirier

Conception graphique et mise en page : Blandine Caron, Francis Ouellet

Photos : Archives photographiques Bibliothèque Alma-Durand, Squatec

Le livre ***Squatec, une histoire gravée dans l'écorce des arbres*** est toujours en vente. Pour information : 418 855-2558.

L'EXPLOITATION FORESTIÈRE

L'EXPLOITATION FORESTIÈRE

GASTON GAGNON ET SON FILS LÉONCE VERS 1952

HOMMES AU CAMP DE M. ALEX DESCHÊNES

CAMP ET "TEAMS" DE CHEVAUX

DÈS LE DÉBUT DE LA COLONISATION ET DURANT LES DÉCENNIES QUI ONT SUIVI, L'INDUSTRIE FORESTIÈRE A OCCUPÉ UNE PLACE PRÉPONDÉRANTE DANS L'ÉCONOMIE TÉMISCOUATAINE ET SQUATEC NE FAIT PAS EXCEPTION. C'EST D'AILLEURS PAR LE BIAIS DE CETTE INDUSTRIE QUE L'ON ATTIRAIT LES COLONS À VENIR S'INSTALLER CHEZ NOUS. CAR MÊME DANS SES MEILLEURES ANNÉES, L'AGRICULTURE NE SERA LE GAGNE-PAIN UNIQUE QUE D'UNE MINORITÉ. EN TOUT TEMPS, C'EST PRINCIPALEMENT LA FORÊT QUI A FAVORISÉ LE DÉVELOPPEMENT DE SQUATEC.

AU TOURNANT DU 20E SIÈCLE, L'EXPLOITATION FORESTIÈRE EST PRINCIPALEMENT SOUS LE CONTRÔLE D'IMPORTANTES COMPAGNIES, DONT LA FRASER.

L'HISTOIRE DE LA FRASER COMPANIES LIMITED DÉBUTE EN AVRIL 1873 AVEC L'ARRIVÉE DE LA FAMILLE FRASER, QUI IMMIGRE D'ÉCOSSE VERS L'EST DU CANADA. DÈS LEUR ARRIVÉE, ILS SE LANCENT DANS LE DOMAINE FORESTIER ET INVESTISSENT DANS DES SCIERIES AU NOUVEAU-BRUNSWICK.

LA COMPAGNIE FRASER S'INTÉRESSE TRÈS TÔT AUX RÉSERVES DE BOIS DE LA RÉGION DE SQUATEC. EN 1898, ELLE INVESTIT 250 000 $ DANS PLUS DE 1000 KM^2 DE FORÊTS, SUR LES TERRES DE LA COURONNE DU QUÉBEC ET ACHÈTE UNE SCIERIE À NOTRE-DAME-DU-LAC. C'EST CETTE MÊME ANNÉE QU'ELLE OUVRE SON PREMIER CHANTIER À SQUATEC SOUS LA GOUVERNANCE DU PIONNIER JOSEPH VIEL. L'ANNÉE SUIVANTE, LE MOULIN À SCIE EST DÉMÉNAGÉ DE NOTRE-DAME-DU-LAC À CABANO AFIN DE SE RAPPROCHER DES LUXURIANTES FORÊTS DE SQUATEC ET DES CANTONS ENVIRONNANTS. AU DÉBUT DU 20E SIÈCLE, LA COMPAGNIE FRASER DÉTENAIT PLUS DE 75 % DES CONCESSIONS FORESTIÈRES DU TÉMISCOUATA. EN 1911, ELLE ACQUIERT LA PARTIE RESTANTE DE LA SEIGNEURIE DE MADAWASKA DANS LE SECTEUR DE LA VIEILLE ROUTE DE SQUATEC.

JUSQU'EN 1915, ON PRODUIT ESSENTIELLEMENT DU BOIS DE SCIAGE. LA CONSTRUCTION DE L'USINE DE PÂTES ET PAPIERS D'EDMUNDSTON PAR LA FRASER, VIENDRA CHANGER LA DONNE. LA PITOUNE S'AJOUTERA AUX BILLOTS DE SCIAGE SUR LES CHANTIERS. LORSQUE LA CHOSE EST POSSIBLE, TOUT CE BOIS EST ACHEMINÉ PAR FLOTTAGE AFIN D'ALIMENTER LES DEUX USINES.

EN 1921, LE MOULIN DE CABANO EST NON SEULEMENT LE PRINCIPAL EMPLOYEUR DE L'ENDROIT, MAIS ÉGALEMENT LA PLUS GROSSE SCIERIE DE L'EST DU CANADA. ELLE EMPLOIE ALORS PLUS DE 400 OUVRIERS ET PRODUIT UNE VINGTAINE DE MILLIONS DE PIEDS CUBES DE BOIS PAR ANNÉE.

HOMMES AU CAMP DE M. ALEX DESCHÊNES

LES CAMPS DE BÛCHERONS

DANS CETTE PARTIE, NOUS UTILISERONS LES EXPRESSIONS DE L'ÉPOQUE, AINSI QUE LEUR DÉFINITION LORSQUE C'EST POSSIBLE. LES PROPRIÉTAIRES ET UNE PARTIE DES EMPLOYÉS S'EXPRIMANT EN ANGLAIS, IL ÉTAIT NORMAL QUE LES EXPRESSIONS CONTIENNENT DES ANGLICISMES.

L'EXPLOITATION FORESTIÈRE NÉCESSITA L'ÉRECTION DE DIFFÉRENTS CAMPS DE BÛCHERONS POUR LOGER LES TRAVAILLEURS, LES CHEVAUX AINSI QUE L'ÉQUIPEMENT. DEUX PRINCIPAUX SECTEURS ONT ÉTÉ EXPLOITÉ À SQUATEC PAR LA COMPAGNIE FRASER, LA VIEILLE ROUTE, TERRITOIRE DEVENU EN PARTIE LE PARC NATIONAL DU LAC TÉMISCOUATA., ET LE SECTEUR DU PAIN DE SUCRE, TERRITOIRE OCCUPÉ AUJOURD'HUI PAR LA ZEC OWEN. DANS LA VIEILLE ROUTE, ON S'AFFAIRE PRINCIPALEMENT À LA PRODUCTION DE BOIS DE PÂTE. AU FIL DES ANS, DES CAMPS DE BÛCHERONS ONT ÉTÉ ÉTABLIS LE LONG DE LA ROUTE AU 2 MILLES, AU 6 MILLES, AU 12 MILLES AINSI QUE DANS LES SECTEURS DU LAC CROCHE ET DE LA RIVIÈRE ASHBERISH. LE NUMÉRO DU CAMP INDIQUAIT LA DISTANCE À PARTIR DU QUAI DU LAC TÉMISCOUATA. CHAQUE CAMP POUVAIT COMPTER UNE CENTAINE D'HOMMES. PLUSIEURS D'ENTRE EUX FAISAIENT AUSSI LA DRAVE AU PRINTEMPS.

RENCONTRE AU CAMP, FÉVRIER 1948

LES GENS DE LA COMPAGNIE MARCHAIENT LE TERRITOIRE DURANT L'ÉTÉ POUR DÉTERMINER L'ENDROIT OÙ LOGER UN CAMP. DANS LES PREMIERS TEMPS, LES BÂTIMENTS SONT EN BOIS ROND. ON CHOISISSAIT SOIGNEUSEMENT L'EMPLACEMENT AU MILIEU D'UNE BELLE "TALLE" DE BOIS, QUESTION D'ATTIRER LES HOMMES PLUS FACILEMENT. LES GARS SE DISAIENT "IL Y A DU BEAU BOIS ICI, ON VA FAIRE UNE BONNE "RUN". PLUSIEURS SE SONT FAIT JOUER DES TOURS AVEC ÇA, CAR HABITUELLEMENT, ON RESTE DANS LE MÊME SECTEUR DE TROIS À QUATRE ANS ET LE BÛCHAGE DÉBUTE AU LOIN POUR FINIR PRÈS DES BÂTIMENTS.

LA COMPAGNIE FRASER EMPLOYAIT, POUR FAIRE LA COUPE DU BOIS DANS SES CHANTIERS, DES "JOBBERS" QUE L'ON POURRAIT QUALIFIER D'ENTREPRENEURS. CEUX-CI OBTENAIENT UN CONTRAT POUR COUPER ENVIRON TROIS MILLIONS DE PIEDS CUBES DE BOIS. LA COUPE SE FAISAIT SURTOUT L'AUTOMNE ET L'HIVER. IL Y AVAIT AUSSI DES PERMISSIONNAIRES, QUI OBTENAIENT DES PERMIS DE COUPE SANS POUR AUTANT AVOIR À ADMINISTRER UN CAMP.

LES "JOBBERS" SE CHARGEAIENT D'ENGAGER LES BÛCHERONS, MAIS AUSSI DES AIDES DE CAMP. HUIT À NEUF PERSONNES DE DIFFÉRENTS CORPS DE MÉTIERS QUI VEILLAIENT AU BON FONCTIONNEMENT DU CAMP ET QUI S'ASSURAIENT QUE LES HOMMES NE MANQUAIENT DE RIEN. CHACUN SON POSTE, CHACUN SES TÂCHES.

À L'ENTREPÔT DU VILLAGE, IL Y A LE COMMIS À LA PAIE : AU "PAYROLL" OU "PAYMASTER". IL MONTAIT AU CAMP POUR COMPTABILISER LES HEURES DES GARS À TOUTES LES SEMAINES.

HOMMES AU CHANTIER DE M. ALBERT CARON

M. RENAUD BOURGOIN AVEC SON VOYAGE DE BILLOTS

M. ALBERT CARON, À GAUCHE, À SON CHANTIER

LE GRAND "BOSS" TRAVAILLAIT DIRECTEMENT POUR LA COMPAGNIE, ON L'APPELLE AUSSI "GRANDWALKER". SA FONCTION ÉTAIT DE FAIRE LE TOUR DE TOUS LES CHANTIERS ET DU MOULIN DE NOTRE-DAME-DU LAC, PUIS PAR LA SUITE, CELUI DE CABANO.

MEMBRES DU CAMP JOHN NADEAU
ADÉLARD GOULET (2E COOK), ALDÉRIC GUIMOND (1ER COOK), DONALD DICKEY (COMMIS), PAUL BÉRUBÉ ET WILFRID LIZOTTE (MESUREURS).

IL Y AVAIT LE BRAS DROIT DU GRAND "BOSS", LE "FOREMAN" AUSSI APPELÉ "TI-BOSS".

LE COMMIS DE MAGASIN PRÉPARAIT LES COMMANDES POUR LES CAMPS, UNE FOIS PAR SEMAINE. AFIN D'ACHEMINER LES COMMANDES AU BON ENDROIT, ON INSCRIVAIT LE NOM OU LE NUMÉRO DU CAMP SUR LES ARTICLES.

LE "PORTAGEUX" ÉTAIT CELUI QUI APPORTAIT LE RAVITAILLEMENT AU CAMP. AU DÉBUT, CELA SE FAISAIT À CHEVAL. AVEC LES ANNÉES LE CAMION DE LA COMPAGNIE REMPLAÇA L'ANIMAL. IL APPORTAIT LA NOURRITURE POUR LES HOMMES ET POUR LES BÊTES, TOUT ÇA DANS LE MÊME VOYAGE.

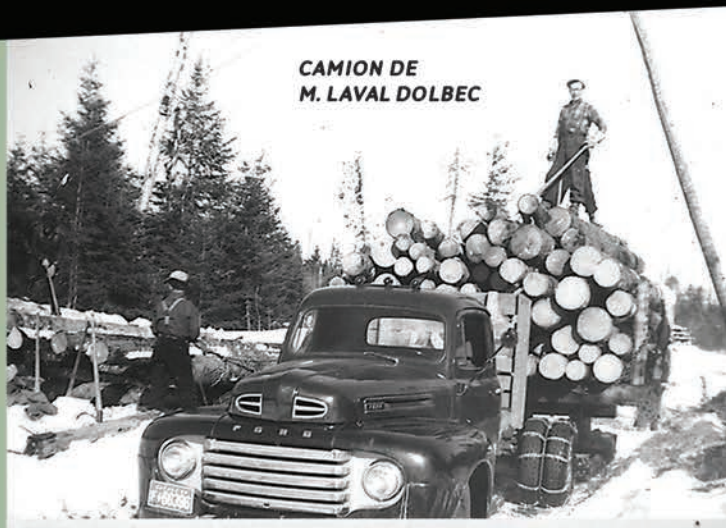
LE COMMIS DE CAMP AVAIT POUR RÔLE DE PRENDRE EN NOTE LA QUANTITÉ DE BOIS BÛCHÉ PAR LES HOMMES.

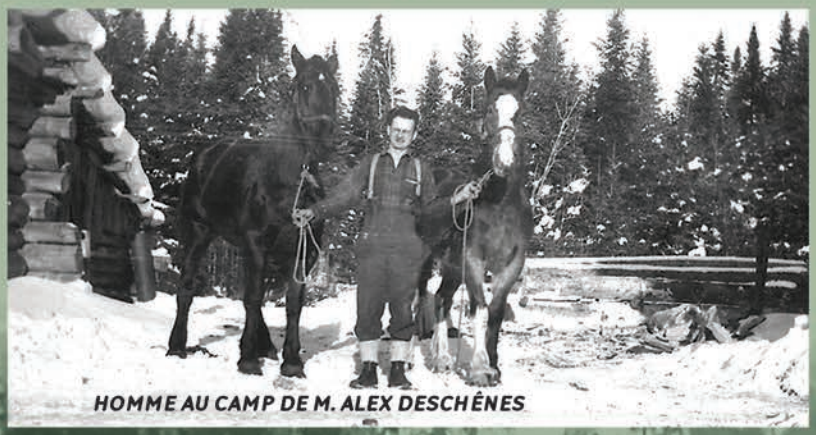
LE MESUREUR ET L'ASSISTANT MESUREUR QUE CERTAINS APPELAIENT "CASTOR", CAR ON DISAIT D'EUX QU'ILS MANGEAIENT LA QUANTITÉ DE BOIS BÛCHÉ PAR LES HOMMES. AU DÉBUT, UN GROUPE DE MESUREURS ET D'ASSISTANTS FAISAIENT PLUSIEURS CAMPS. PAR LA SUITE, QUAND LE VOLUME DE BOIS FUT PLUS GROS, IL Y EN AVAIT UN PAR CAMP.

LE "SHOWBOY", SON RÔLE ÉTAIT DE RENTRER LE BOIS DE CHAUFFAGE, CHAUFFER LE POÊLE DU CAMP, BALAYER ET LAVER LE PLANCHER ET LE SÉCHOIR (ENDROIT OÙ LES HOMMES FAISAIENT SÉCHER LEURS VÊTEMENTS).

LE "HORSELER" ÉTAIT CELUI QUI S'OCCUPAIT DES CHEVAUX.

LE BÛCHERON DOIT ABATTRE LES ARBRES, LES EMPILER ET LES CONVOYER POUR L'EXPÉDITION JUSQU'AU MOULIN, OÙ LE BOIS SERA SCIÉ. FAIT INTÉRESSANT, ON DIT QU'À UNE CERTAINE ÉPOQUE, PRÈS DE 90 % DE LA POPULATION MASCULINE DE SQUATEC AVAIT DÉJÀ TRAVAILLÉ COMME BÛCHERONS POUR LA COMPAGNIE FRASER.


CAMION DE M. LAVAL DOLBEC


HOMME AU CAMP DE M. ALEX DESCHÊNES

CAMP CASTONGUAY, GEORGES TURGEON, FÉVRIER 1948

DANS LES CAMPS, LES CONDITIONS DE VIE ÉTAIENT PLUTÔT RUDIMENTAIRES. EN L'ABSENCE DE SYNDICAT, LE TRAVAIL DE BÛCHERON ÉTAIT RÉGI PRINCIPALEMENT PAR LES CONDITIONS SAISONNIÈRES ET LA LONGUEUR DES JOURS. LES HABITS DU BÛCHERON COMPRENAIENT DES SOUS-VÊTEMENTS CHAUDS, UN PANTALON, DES CHAUSSETTES DE LAINE, PLUSIEURS CHEMISES ET AU BESOIN, UNE VESTE "MACKINAW" (CHEMISE À CARREAUX) POUR COUPER LE VENT.

AU DÉBUT, LES HOMMES ÉTAIENT SIMPLEMENT ÉQUIPÉS D'UNE HACHE. PAR LA SUITE, ON UTILISAIT UNE SCIE RUDIMENTAIRE NOMMÉE SCIE DE TRAVERS OU GODENDARD POUR LES GROS TRONCS ET DES SCIOTTES POUR DÉBITER LA PULPE. PLUS TARD, SOIT VERS LES ANNÉES 1950, ON A COMMENCÉ À UTILISER LA TRONÇONNEUSE "CHAINSAW".

L'AFFÛTEUR OU LIMEUR AIGUISAIT CHACUNE DES SCIES SELON LE TYPE DE BOIS À ABATTRE. DES CLOUS ÉTAIENT INSTALLÉS AU MUR AVEC DES NUMÉROS POUR CHACUN DES HOMMES. À CHAQUE SOIR, CHACUN Y ACCROCHAIT SON OUTIL DE TRAVAIL ET L'ÉCHANGEAIT CONTRE UNE SCIE AIGUISÉE POUR LE LENDEMAIN.

CAMP PRÈS DE LA RIVIÈRE TOULADI DANS LES ANNÉES 40

BÛCHERONS EN PLEIN TRAVAIL

GROUPE D'HOMMES QUI S'OCCUPAIENT DE CHARGER LES CAMIONS

LE CUISINIER OU "COOK", S'OCCUPAIT DE NOURRIR LES HOMMES. IL SE LEVAIT VERS LES QUATRE HEURES DU MATIN ET TRAVAILLAIT HABITUELLEMENT AU MOINS JUSQU'À VINGT-ET-UNE HEURE , PARFOIS MÊME PLUS TARD. IL SERVAIT LE DÉJEUNER, LE DÎNER ET LE SOUPER. EN PLUS DES MENUS PRINCIPAUX ET DES DESSERTS, IL DEVAIT AUSSI FAIRE LE PAIN, UNE BOULANGE AUX DEUX JOURS.

POUR LE DÉJEUNER, IL Y AVAIT DES BEANS À TOUS LES MATINS. ON SERVAIT AUSSI DES "PANCAKES". LA PLUPART DES HOMMES DÎNAIENT DANS LE BOIS. ILS EMPORTAIENT DU PAIN, DU PORC FROID, UN PETIT POT DE MÉLASSE ET DES GALETTES. ILS FAISAIENT UN FEU POUR SE FAIRE DU THÉ. SEULS LES HOMMES QUI TRAVAILLAIENT AUX ALENTOURS ET LES CHAUFFEURS DE CAMIONS VENAIENT DÎNER AU CAMP (ENVIRON UNE DOUZAINE DE PERSONNES). LE SOIR 55 À 60 PERSONNES ENVIRON S'ATTABLAIENT POUR MANGER.

RÉJEAN,..., LÉO DUMONT, WILFRID ET GÉRARD LÉVESQUE

L'AIDE CUISINIER OU "COOKIE" FAISAIT LA SOUPE, ÉPLUCHAIT LES PATATES (80 À 90 LIVRES PAR JOUR), LAVAIT LA VAISSELLE ET LE PLANCHER DE LA COOKHOUSE EN PLUS DE METTRE LA TABLE POUR LES REPAS.

PIERRE (TI-PIT) BOURGOIN ET RONALDO BOUCHARD

SAVIEZ-VOUS QUE...

UN BON CUISINIER VALAIT SON PESANT D'OR. LA QUALITÉ DE LA NOURRITURE POUVAIT GRANDEMENT INFLUENCER LE MORAL DES HOMMES. PLUS LA NOURRITURE EST BONNE, PLUS LES TRAVAILLEURS SONT HEUREUX, ET MEILLEUR EST LE RENDEMENT.

CAMION SE DIRIGEANT SUR LE LAC PAIN DE SUCRE

DÉBARDER OU "TWITCHER" : L'ÉQUIPE DE DÉBARDAGE, TRAVAILLAIT À OUVRIR DES SENTIERS DANS LA FORÊT AFIN D'ACHEMINER LES BILLES DE BOIS DE SCIAGE HORS DE L'AIRE DE COUPE. LES CHEVAUX ÉTAIENT PRINCIPALEMENT UTILISÉS POUR FAIRE CE TRAVAIL.

HARNACHÉ À UN PETIT TRAÎNEAU MUNI DE CHAÎNES, LE CHEVAL OU L'ATTELAGE TRAÎNAIT UN GROS TRONC OU PLUSIEURS PETITS, À DESTINATION DU CHEMIN PRINCIPAL. LÀ ON Y TROUVAIT LES QUAIS D'EMBARQUEMENT FORESTIER CONSTITUÉS DE PILES POUVANT CONTENIR JUSQU'À 350 PIÈCES DE BOIS CHACUNE. LE TEMPS QUE TOUT LE BOIS ABATTU SOIT SORTI DE LA FORÊT ET EMPILÉ, LE DÉBUT JANVIER POINTAIT DÉJÀ SON NEZ.

LORSQU'IL Y AVAIT SUFFISAMMENT DE NEIGE, LES CHEMINS ÉTAIENT BATTUS ET LE TRAVAIL DES CHARRETIERS DÉBUTAIT. ON CHARGEAIT LES BILLOTS SUR UN TRAÎNEAU DOUBLE ET ON TRANSPORTAIT TOUT CE BOIS JUSQU'AUX BERGES DES RIVIÈRES OU DES LACS. LE BOIS ÉTAIT EMPILÉ JUSQU'AU DÉGEL DU PRINTEMPS. ON CHOISISSAIT UN ENDROIT ESCARPÉ OU LE BOIS ÉTAIT EMPILÉ DE 20 À 25 PIEDS D'ÉPAIS PAR ENDROITS SUR 700 À 800 PIEDS DE LONG. CES PILES ÉTAIT APPELÉES DES LINDENNES. AU PAIN DE SUCRE, ON TRANSPORTAIT LE BOIS AVEC DES CAMIONS. LES CHAUFFEURS SE RELAYAIENT JOURS ET NUITS DU DIMANCHE AU SAMEDI SOIR.

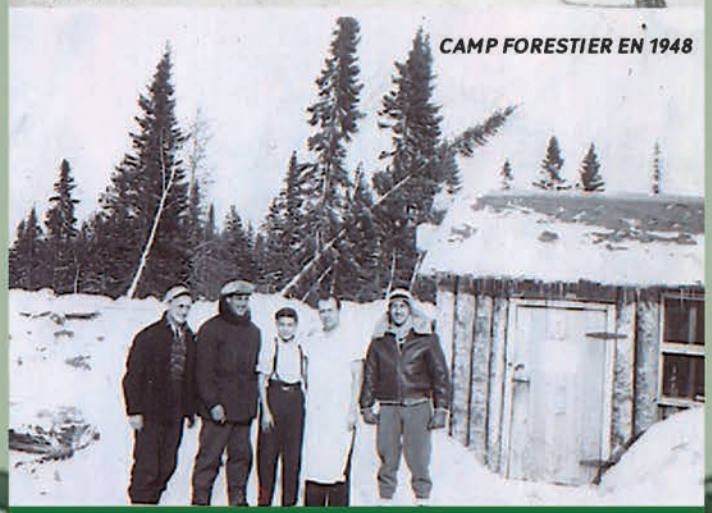
LES BÂTIMENTS

DANS LE BOIS, IL Y AVAIT DES CAMPS POUR LOGER LES BÛCHERONS. DE 1920 À 1950, ILS ÉTAIENT CONSTRUITS EN BOIS ROND. PAR LA SUITE, ILS ÉTAIENT FAITS DE PANNEAUX DÉMONTABLES. LE CAMP COMPORTAIT DES LITS SUPERPOSÉS POUR LES BÛCHERONS.

SUR LE SITE ON RETROUVAIT ÉGALEMENT UNE CUISINE APPELÉE LA "COOKHOUSE", OÙ LE CUISINIER PRÉPARAIT LES REPAS. C'EST AUSSI LÀ QUE LES HOMMES MANGEAIENT. À MÊME LA CUISINE, ON RETROUVAIT UNE CHAMBRE À LÉGUMES ET À VIANDE.

LE BÂTIMENT OÙ S'INSTALLAIT LE LIMEUR POUR EXERCER SON MÉTIER, S'APPELAIT LA LIMERIE. À CÔTÉ DU CAMP, IL Y AVAIT UN OFFICE, OÙ UN COMMIS ET DEUX MESUREURS TRAVAILLAIENT, ET UNE ÉCURIE OÙ SE REPOSAIENT LES BÊTES. IL Y AVAIT AUSSI UNE PETITE BOUTIQUE OÙ L'ON TROUVAIT LE NÉCESSAIRE POUR LES RÉPARATIONS DE TRAÎNEAUX ET LE FERRAGE DES CHEVAUX. PLUS TARD, CE BÂTIMENT FUT UTILISÉ POUR RÉPARER LES SCIES MÉCANIQUES.

ÉCURIE



CAMP FORESTIER EN 1948

LES SALAIRES

PLUSIEURS HOMMES TRAVAILLAIENT À SALAIRE. AU DÉBUT ON PARLE DE 0,25$ À 0,50$ PAR JOUR. ÉVENTUELLEMENT, ON PASSERA À 1,00$. QUELQUES ANNÉES PLUS TARD, ON PARLERA DE 0,50$ À 0,75$ L'HEURE.

POUR CE QUI EST DE LA PULPE, ON PAYAIT DE 1,00$ À 1,25$ LA CORDE. ON FAISAIT 3 CORDES DE 4 PIEDS PAR JOUR ENVIRON. ON PAYAIT 1,50$ PAR JOUR POUR LE CHEVAL, MAIS ON CHARGEAIT 1$ PAR JOUR POUR LA PENSION DE CELUI-CI. IL NE TRAVAILLAIT PAS LE DIMANCHE, MAIS LA PENSION ÉTAIT CHARGÉE QUAND MÊME. LA PENSION POUR L'HOMME ÉTAIT 0,60$ PAR JOUR.

DU CAMP AU MOULIN

DU CAMP AU MOULIN

BILLOTS SUR LA RIVIÈRE

À UNE CERTAINE ÉPOQUE, LE TRANSPORT DU BOIS SE FAISAIT PAR LE BIAIS DES COURS D'EAU.

AU MOMENT DU DÉGEL, EN AVRIL OU EN MAI, LES DRAVEURS SE RENDAIENT SUR LES BERGES DES LACS ET DES RIVIÈRES, AUX ENDROITS OÙ LES CHARRETIERS AVAIENT EMPILÉ LE BOIS COUPÉ PENDANT L'AUTOMNE

LES HOMMES TRAVAILLAIENT SOUVENT JUSQU'À QUINZE HEURES PAR JOUR. LA DRAVE DURAIT DE TROIS À QUATRE SEMAINES ENVIRON. IL EST DIFFICILE D'ÉTABLIR LE NOMBRE D'ANNÉES EXACTES OÙ LA DRAVE S'EST EFFECTUÉE SUR LES LACS ET RIVIÈRES DE NOTRE RÉGION, MAIS ON ESTIME CELUI-CI ENTRE 50 ET 75 ANS. CELA PROCURAIT DU TRAVAIL À PLUS OU MOINS 150 PERSONNES.

AVANT DE JETER LE BOIS À L'EAU, CHAQUE BILLE ÉTAIT ESTAMPILLÉE AVEC LA MARQUE DE LA COMPAGNIE FORESTIÈRE.

HOMMES TRAVAILLANT SUR LA VIEILLE ÉCLUSE

LA PRÉSENCE DE RAPIDES SUR LA RIVIÈRE TOULADI OBLIGEA LES GENS DE LA COMPAGNIE FRASER À CONSTRUIRE UNE ÉCLUSE POUR FACILITER LE PASSAGE DES BILLOTS.

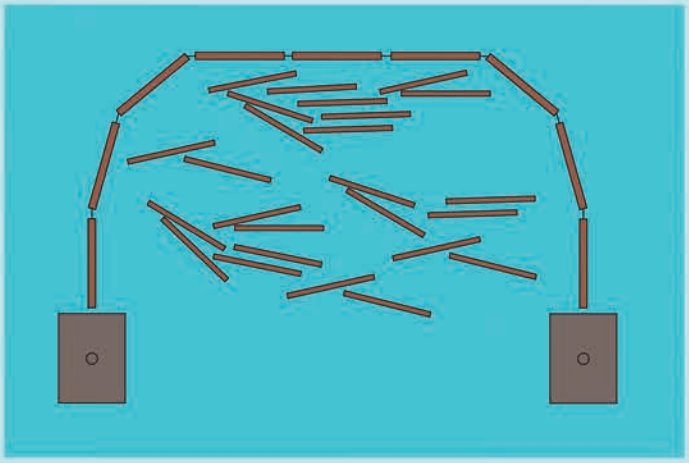
SAVIEZ-VOUS QUE...

M. VICTOR LÉVESQUE A FAIT LA DRAVE PENDANT 39 PRINTEMPS DE SUITE ET NE SAVAIT PAS NAGER. IL PORTAIT DES BOTTES "CORKÉES" OU CLOUTÉES (GENRE DE PIC POUR NE PAS DÉRAPER SUR LES BILLOTS, QU'IL INSTALLAIT LUI-MÊME). RONALD, SON FILS, A CONSERVÉ LE PARKA CIRÉ NOIR, LE CASQUE QU'IL PORTAIT, AINSI QUE SON "POLE" DE DRAVE QUI L'AIDAIT À GARDER SON ÉQUILIBRE SUR LE BOIS.

LORSQUE LA DRAVE ÉTAIT TERMINÉE, UNE AUTRE ÉTAPE, APPELÉE "SACCAGE" OU "SWEEP" S'EFFECTUAIT. CELA CONSISTAIT À RAMASSER LE BOIS ÉCHOUÉ LE LONG DES RIVES.

DEUX EMBARCATIONS NAVIGUAIENT DE CHAQUE CÔTÉ DU LAC, RELIÉES PAR UN "BÔME", C'EST-À-DIRE, UN CHAPELET DE BILLES DE BOIS ATTACHÉES BOUT À BOUT PAR UNE CHAÎNE, UN CÂBLE OU UN CORDAGE. DES HOMMES MARCHAIENT SUR LE BORD DES COURS D'EAU ET POUSSAIENT LE BOIS COINCÉ DANS LES BRANCHES À L'AIDE DE GRANDES PERCHES. LE "BÔME" AVAIT POUR BUT D'EMPÊCHER LES BILLOTS RÉCUPÉRÉS DE PARTIR À LA DÉRIVE.

UN AUTRE BATEAU SUIVAIT LES HOMMES AU FUR ET À MESURE QUE LE BOIS DESCENDAIT. ON LE SURNOMMAIT "L'ARCHE DE NOÉ", C'ÉTAIT L'ÉQUIVALENT DE LA "COOKHOUSE".



SACCAGE

BILLOTS DESCENDANT LA RIVIÈRE

DRAVE SUR LA RIVIÈRE TOULADI

JOURNAL D'UNE DERNIÈRE DRAVE

DANS DEUX PETITS CARNETS DE NOTES, LE COMMIS JOSEPH LAROCQUE RACONTE SA DERNIÈRE DRAVE FAITE À SQUATEC EN 1909.

IL RACONTE QUE L'OPÉRATION DÉBUTE LE 3 MAI, POUR SE TERMINER LE 25 JUIN EN APRÈS-MIDI. IL AURA FALLU 54 JOURS POUR SORTIR DE LA RIVIÈRE OWEN, TRAVERSER LE LAC SQUATECK, DESCENDRE LA RIVIÈRE DU MÊME NOM, EMPRUNTER LA RIVIÈRE TOULADI ET DIRIGER LES BILLOTS VERS LE PIED DU LAC TOULADI. AU PLUS FORT DE LA SAISON, LA DRAVE ET LES OPÉRATIONS CONNEXES OCCUPENT ENVIRON 90 HOMMES. LES EFFECTIFS DIMINUERONT AU FIL DES SEMAINES.

DANS SES CARNETS, JOSEPH LAROCQUE DÉVOILE UNE FOULE DE DÉTAILS ENTOURANT LE DUR TRAVAIL DU DRAVEUR.

LES MOULINS

L'ÉCONOMIE DE SQUATEC REPOSE PRESQUE ENTIÈREMENT SUR L'INDUSTRIE DU BOIS DEPUIS PRÈS DE 125 ANS. DU PREMIER MOULIN DE JOSEPH VIEL CONSTRUIT EN 1896 JUSQU'À NOS JOURS, PLUSIEURS ENTREPRISES ONT ÉMERGÉ. DES USINES DE SCIAGE AUX MOULINS À BARDEAUX, EN PASSANT PAR LES FABRIQUANTS DE FUSEAUX, DE BARREAUX OU DE FONDS DE PANIERS, NOUS PRÉSENTONS ICI UN SURVOL DE CES INDUSTRIES.

MOULIN ÉLIE DESCHAMPS RANG ST-ANTOINE

MOULIN ÉLIE DESCHAMPS AU ST-ANTOINE

M. DESCHAMPS CONSTRUIT UN MOULIN À SCIE EN 1946. IL EMPLOIE QUELQUES HOMMES EN PLUS DE SES FILS. M. DESCHAMPS PASSERA LES COMMANDES DU MOULIN À SON FILS ROLAND EN 1962, IL SERA DÉTRUIT EN 1973.

MOULIN EUGÈNE BEAULIEU DU RANG DE LA CROIX

MOULIN EUGÈNE BEAULIEU AU RANG DE LA CROIX

FIN DES ANNÉES TRENTE ET DÉBUT DES ANNÉES QUARANTE, MONSIEUR BEAULIEU CONSTRUIT ET EXPLOITE UN MOULIN À SCIE ET UNE MOULANGE ACTIONNÉS PAR L'EAU.

AU PIED DU LAC SAUVAGE

CONSTRUIT PAR LES FRÈRES NOTRE-DAME-DES-CHAMPS EN 1922, LE MOULIN DEVIENT PROPRIÉTÉ DE LOUIS GAGNON À LA SUITE DU DÉPART DES FRÈRES EN 1929. LES PROPRIÉTAIRES SE SUCCÈDENT PAR LA SUITE, HORMIDAS OUELLET, ALFRED PELLETIER, EUGÈNE MALENFANT PUIS ANTONIO MARTIN. LE FEU LE DÉTRUIT EN 1946. M. MARTIN LE RECONSTRUISIT IMMÉDIATEMENT, MAIS CESSA SES OPÉRATIONS EN 1948. M. PHILIPPE GAGNON EN FIT L'ACQUISITION LA MÊME ANNÉE POUR LE DÉMOLIR EN 1958.

MOULIN DES FRÈRES NOTRE-DAME-DES-CHAMPS AU LAC SAUVAGE

MOULIN ÉMILE BERNIER PETIT RANG 5 EST

EN 1969, MONSIEUR ÉMILE BERNIER CONSTRUIT SUR LE LOT 5, UN MOULIN À BARDEAUX QUI EST DÉTRUIT PAR LE FEU EN 1971. EN 1972, LE SCIAGE REPREND. M. BERNIER EMPLOIE DIX PERSONNES AVEC TROIS MACHINES À BARDEAUX. SYLVAIN, SON FILS, REPREND LE MOULIN ET CONTINUE LE TRAVAIL JUSQU'EN 1997.

MOULIN ÉMILE BERNIER

MOULIN ALFRED BERNIER PETIT RANG 5 EST

ALFRED BERNIER EXPLOITA UN MOULIN DE SCIAGE, ÉQUIPÉ D'UNE MACHINE À BARDEAUX, DE NOMBREUSES ANNÉES. LE MOULIN EST DÉMOLI EN 1967.

MOULIN ALFRED BERNIER SUR LA PHOTO : ÉMILE BERNIER ET ALEXIS MORIN

MOULIN SCIERIE DENISO LEBEL INC

MOULIN GROUPE LEBEL

EN 1956, DENISO LEBEL FAIT L'ACQUISITION D'UNE SCIERIE-MEUNERIE DES MAINS DE M. ARMAND MORNEAU. CELLE-CI AVAIT ÉTÉ CONSTRUITE EN 1946, POUR RELOCALISER LES INSTALLATIONS DE LA MEUNERIE COOPÉRATIVE DE SQUATEC, AFIN DE DESSERVIR LES CULTIVATEURS DU VILLAGE ET DES PAROISSES ENVIRONNANTES.

JUSQU'EN 1963, IL OFFRE LES MÊMES SERVICES QUE SES PRÉDÉCESSEURS. EN 1960, LES ACTIVITÉS S'ORIENTERONT DAVANTAGE VERS LE COMMERCE ET LE TRANSPORT DU BOIS DE PULPE.

EN 1967, LE MOULIN EST CONVERTI EN USINE DE TRANSFORMATION DE LATTES. EN 1969, ON MODIFIE L'USINE POUR PRODUIRE AUSSI DU BOIS DE COLOMBAGE. AU FIL DES ANS, CETTE USINE SUBIRA DES TRANSFORMATIONS TOUT EN CONSERVANT SA VOCATION DE PRODUCTION DE BOIS DE COLOMBAGE. DEPUIS SES DÉBUTS, CE MOULIN DEMEURE UN APPORT ÉCONOMIQUE IMPORTANT POUR LA MUNICIPALITÉ ET LA RÉGION. L'ENTREPRISE FAIT PARTIE DES CHEFS DE FILE PARMI LES PRODUCTEURS FORESTIERS DE L'EST DU CANADA. LA COMPAGNIE EMPLOIE AUJOURD'HUI PRÈS DE 1200 EMPLOYÉS RÉPARTIS DANS QUINZE MUNICIPALITÉS AU QUÉBEC, DEUX EN ONTARIO ET UNE AUX ÉTATS-UNIS.

MOULIN JOSEPH-ÉTIENNE LEBEL AU RANG DE LA CROIX

MOULIN JOSEPH-ÉTIENNE LEBEL RANG DE LA CROIX

MONSIEUR LEBEL FAIT INSTALLER UN MOULIN PORTATIF AFIN DE SCIER LE BOIS DE SES TERRES EN 1944. LE MOULIN PASSE AU FEU EN 1946 ET IL EST RECONSTRUIT AU PRINTEMPS 1947. IL EST OPÉRÉ JUSQU'EN 1956.

MOULIN DE LA SOUTH SHORE

MOULIN SOUTH SHORE

EN FÉVRIER 1945, LA COMPAGNIE DE BOIS FRANC « SOUTH SHORE FOREST PRODUCT », AYANT SON SIÈGE SOCIAL À QUÉBEC, LOUE UN TERRAIN À LA FABRIQUE DE SQUATEC. CE TERRAIN EST SITUÉ SUR LE LOT 13, RANG VI DU CANTON ROBITAILLE. LA COMPAGNIE UTILISE SURTOUT DU BOULEAU POUR FABRIQUER DES BARREAUX ET DES FUSEAUX. LA COMPAGNIE ENGAGE BEAUCOUP DE PERSONNES ET LES FEMMES Y TROUVENT AUSSI UN EMPLOI. EN 1956, LA SOUTH SHORE FERME SES PORTES.

MOULIN ANTOINE PELLETIER

AU DÉBUT DES ANNÉES 1940, MONSIEUR ANTOINE PELLETIER CONSTRUIT UN MOULIN PRÈS DE LA RIVIÈRE, AU BOUT DE LA RUE ST-MICHEL. IL EMPLOYERA UNE VINGTAINE D'HOMMES.

MOULIN ALFRED PELLETIER

MOULIN ALFRED PELLETIER

EN 1937, M. ALFRED PELLETIER CONSTRUIT UN MOULIN À SCIE SUR UNE PARTIE DU LOT 16. LE MOULIN EMPLOIE 25 TRAVAILLEURS EN PLUS D'UNE QUARANTAINE D'HOMMES DANS LES CHANTIERS ET SUR LES CAMIONS CERTAINES ANNÉES. LE MOULIN PASSE AU FEU AU PRINTEMPS 1947, L'USINE FUT RECONSTRUITE UN PEU PLUS MODERNE DURANT L'ÉTÉ ET REPRIT SES ACTIVITÉS À L'AUTOMNE. LE MOULIN FERMERA EN 1956.

MOULIN ALFRED PELLETIER (RIVIÈRE TOULADI)

M. JOSEPH PELLETIER ET SA FAMILLE

MOULIN JOSEPH PELLETIER

M. JOSEPH PELLETIER EXPLOITE UN MOULIN À SCIE DE 1915 À 1942. IL PLANE LE BOIS ET IL FAIT DE LA PLANCHE BOUVETÉE POUR LA CONSTRUCTION DES ÉCOLES. LE MOULIN EST DÉTRUIT VERS LA FIN DES ANNÉES 1950.

MOULIN LÉO PIGEON

D'ABORD EMPLOYÉ COMME SCIEUR DE BARDEAUX, M. PIGEON SE LANCE EN AFFAIRES EN 1960. IL CONSTRUIT ET EXPLOITE SON MOULIN DE BARDEAUX DE CÈDRE AVEC SES ENFANTS. M. PIGEON CESSERA SES OPÉRATIONS EN 1967.

MOULIN À BARDEAUX DE LÉO PIGEON

MOULIN FRANÇOIS VIEL

AUTOUR DES ANNÉES 1935, M. FRANÇOIS VIEL EXPLOITE UNE SCIERIE QUI FONCTIONNE TROIS MOIS PAR ANNÉE. LE BOIS PROVIENT DES TERRES DES CULTIVATEURS ET SURTOUT DES LOTS DES COLONS. IL ÉCOULE LE BOIS QU'IL SCIE POUR SON PROPRE COMPTE, CHEZ LES MARCHANDS DE SA LOCALITÉ. M. ALFRED BERNIER SE PORTE ACQUÉREUR DU MOULIN EN 1941.

MOULIN DE PHILIPPE GAGNON

MOULIN PHILIPPE GAGNON LAC SAUVAGE

MONSIEUR GAGNON CONSTRUIT UN MOULIN À SCIE SUR LE LOT 9, QUI SERA OPÉRÉ DE 1943 À 1949, MOMENT OÙ IL EST DÉTRUIT PAR LE FEU. UN MOULIN PORTATIF EST INSTALLÉ EN 1951 ET OPÉRÉ JUSQU'EN 1962.

MOULIN SIMON PELLETIER

MOULIN SIMON PELLETIER

M. SIMON PELLETIER ACHÈTE LE MOULIN DE M. ANTOINE PELLETIER EN 1948. À SES DÉBUTS, IL FAIT DU BOIS DE SCIAGE, DES MADRIERS ET DE LA PLANCHE, POUR LA COMPAGNIE SOUTH SHORE. PAR LA SUITE, IL EFFECTUE LA COUPE DE BOIS DE FUSEAU (BARREAU) : ENVIRON 1 600 CORDES DE BOULEAU PAR ANNÉE. LE MOULIN À SCIE CESSE SES ACTIVITÉS EN 1967.

MOULIN RICHARD PELLETIER

AU PRINTEMPS DE L'ANNÉE 1957, LA COMPAGNIE SOUTH SHORE VEND À M. RICHARD PELLETIER LE MOULIN À SCIE, QUI PRENDRA AU FIL DES ANS LE NOM DE MOULIN RICHARD PELLETIER ET FILS. IL SE LANCE DANS LA FABRICATION DE FONDS DE PANIERS. EN 1970, UNE GROSSE PERTE FINANCIÈRE LUI FAIT ABANDONNER CETTE PART DE MARCHÉ.

MOULIN RICHARD PELLETIER

LE MINISTÈRE DES FORÊTS ACCORDE DES PERMIS POUR LA COUPE D'ÉPINETTES, RICHARD PELLETIER EST PRENEUR. DURANT PLUS D'UN DEMI-SIÈCLE, RICHARD PELLETIER ET FILS A DESSERVI SON VILLAGE AVEC FIERTÉ. APRÈS SON DÉCÈS, SA FEMME LUCETTE, LUI SUCCÉDERA À LA TÊTE DE L'ENTREPRISE. LE GROUPE LEBEL ACQUIERERA LE MOULIN EN 2011.

MOULIN DENISO LEBEL INC

M. DENISO LEBEL ET
MME ANNETTE CIMON-LEBEL

MOULIN RICHARD PELLETIER

MOULIN RICHARD PELLETIER

MME LUCETTE PELLETIER ET
M. RICHARD PELLETIER

CHRONIQUE CHASSE ET PÊCHE

MIEUX CONNAÎTRE LA BÉCASSE D'AMÉRIQUE

Par **Fondation Héritage faune**

Un texte d'Élisabeth Bossert, bénévole, responsable des activités éducatives à la Société Provancher.

Le Club des bécassiers du Québec (CBQ) et la Société Provancher ont récemment mis en commun leur expertise respective afin de réaliser un projet visant à mieux connaître la bécasse d'Amérique sur le territoire de la réserve naturelle du Marais-Léon-Provancher, à Neuville. De plus, ce projet reçoit également l'appui de la Fédération québécoise des chasseurs et pêcheurs. En voici les grandes lignes.

Mieux connaître la bécasse d'Amérique

La bécasse d'Amérique est un oiseau furtif qui se voit difficilement puisqu'il se trouve principalement au sol. Toutefois, ses parades printanières sont particulières et spectaculaires. Il y a plusieurs années, la Société Provancher a réalisé des travaux d'amélioration de l'habitat de cette espèce dans les aulnaies au sud du sentier des aubépines. Ce projet s'inscrit dans la continuité de ces travaux.

Préparation du projet

C'est le 8 octobre 2021 que le représentant de la CBQ, M. Gilles Champagne accompagné de sa chienne Honny, un setter anglais de 9 ans, et quatre bénévoles de la Société Provancher (Philippe Arsenault, Élisabeth Bossert, Roch Joncas et Brigitte Gagnon) ont fait une tournée de reconnaissance dans différents secteurs de la réserve pour repérer des habitats propices à la bécasse d'Amérique. Ce repérage s'avère nécessaire, entre autres, pour bien cibler les endroits où seront menées deux activités en 2022.

Les grandes lignes du projet

Mis sur la glace pendant la pandémie de COVID-19, ce projet vise la réalisation de deux activités, soit faire 1) un baguage d'oisillons de bécasses au printemps 2022 et 2) une « chasse » strictement photographique à l'automne 2022.

Dans ce projet, les bénévoles de la Société Provancher impliqués participeront à l'accompagnement des bécassiers et de leurs chiens spécialement dressés, lors de leur présence sur le territoire. De plus, ils assureront le suivi de la migration des bécasses ainsi que celui des nids afin de bien déterminer le moment du baguage des oisillons. Ils informeront également le public sur le projet en cours.

La préparation des activités associées au projet est stratégique. Pour ce faire, l'aide des bécassiers du CBQ et de leurs chiens entraînés à la recherche des bécasses est précieuse. Ces chiens équipés de colliers spécialisés sont alors «au travail» et la bonne relation avec leur maître est essentielle.

Une collaboration très appréciée

La **Société Provancher** et son partenaire, le **Club des bécassiers du Québec**, sont heureux de cette première collaboration. Il ressortira du projet conjoint une meilleure connaissance de la bécasse d'Amérique sur le territoire de la réserve naturelle du Marais-Léon-Provancher.

Photo : Élisabeth Bossert.

M. Gilles Champagne, responsable du programme de baguage du Club des bécassiers du Québec. Photo: Élisabeth Bossert.

Gilles Champagne et sa chienne Honny en compagnie des bénévoles de la Société Provancher : Philippe Arsenault, Brigitte Gagnon et Roch Joncas. Photo: Élisabeth Bossert.

Gilles Champagne présente à Roch Joncas sa méthode de recherche de sites de nidification de la bécasse d'Amérique. Photo : Élisabeth Bossert.

MERCI À NOS MEMBRES VAN BRUYSSEL

Jean-Claude Mercier

Louis Campeau

MERCI À NOTRE MEMBRE VAN BRUYSSEL

Proposition de lecture

LE CHEMIN D'UN BIOLOGISTE

par J. André Fortin

Le chemin
d'un biologiste

C'est son milieu familial qui a donné le goût de la nature à J. André Fortin à un âge très précoce. Élevé dans le quartier Montcalm à Québec, il avait un accès quotidien au magnifique Parc des champs de bataille, les Plaines d'Abraham. La vue dégagée de ce promontoire le faisait rêver à des voyages à-bas dans les montagnes à perte de vue, ou sur le fleuve Saint-Laurent omniprésent. C'était une formidable fenêtre sur la nature.

Les pique-niques et en particulier les longues marches dans les sous-bois avec son père devaient prendre une tournure inattendue. Les graines de noyers noirs et cendrés, de marronniers d'Inde et de chênes qu'il y a semées sont devenues, quelque 70 ans plus tard, une partie des grands arbres qu'on peut admirer aujourd'hui.

Une tante lui a fait découvrir le merveilleux monde des champignons.

C'est ainsi qu'est né l'amour de la biologie qui devait guider sa formation et sa vie entière.

Pionnier de la recherche en biologie végétale, innoveur et pédagogue passionné, fondateur de deux centres de recherche reconnus, champion de l'utilisation des mycorhizes dans le domaine agricole et vulgarisateur infatigable, J. André Fortin a de quoi inspirer les jeunes d'aujourd'hui. En décrivant dans ce livre son parcours inédit, il leur montre le chemin de la découverte et d'une vie particulièrement épanouissante.

NOTE DE LA RÉDACTION : Le célèbre biologiste J. André Fortin, a publié en 2019 son autobiographie, un parcours inédit afin dit-il d'inspirer les jeunes d'aujourd'hui vers la découverte de la biologie. Et, c'est très bien réussi. Notons que tout au long de sa prolifique carrière, M. Fortin a enseigné à de nombreux futurs ingénieurs forestiers. Résumer les 130 pages regroupées en dix chapitres serait passer à côté de l'essentiel. Nous avons choisi d'en reproduire l'avant-propos et de permettre à nos membres et amis de télécharger le texte que l'auteur a rendu disponible en libre accès à l'adresse suivante : Le chemin d'un biologiste (cef-cfr.ca)

Pour transmettre un message à M. Fortin : j.andre.fortin@videotron.ca

Avant-propos

La vie d'un chercheur n'a absolument rien de tracé d'avance. La route de son parcours est loin d'être un boulevard. Elle prend plutôt l'allure de la traversée d'une forêt parsemée de défis inattendus et d'obstacles à franchir. Le seul repère est qu'il faut continuer à viser sans cesse le sommet, malgré certains reculs passagers. On ne peut donc pas parler d'un chemin tracé à l'avance, mais d'un trajet à découvrir à mesure de l'ascension. Je pense avoir connu une carrière scientifique des plus valables, en commençant à une époque où la recherche scientifique en biologie végétale en était à ses premiers balbutiements au Québec. Mon intention première en écrivant ce livre a été de produire un document pouvant servir de source d'inspiration pour des étudiants intéressés par la recherche dans ce domaine. J'ai voulu retracer les circonstances plus ou moins prévisibles qui m'ont conduit à m'intéresser à la nature, aux champignons en particulier. Arrivé précocement dans ma vie, cet intérêt a été nourri par des activités ne faisant pas partie des enseignements au collège et à l'université à ce moment. Dans ce cheminement, j'ai rencontré des mentors, tels que René Pomerleau, Marcel Lortie et Bernard Bernier qui m'ont fait découvrir différentes dimensions de la science, me conduisant en fin de course à une approche intégrative de la science, plutôt que l'approche réductionniste habituelle qui consiste en des études de plus en plus pointues sur un même objet.

Mes études avancées, M.Sc. à l'Université du Wisconsin et Ph. D. en foresterie à l'Université Laval, m'y ont très bien préparé. Entre autres, mon stage à l'Institut Pasteur, à Paris, m'a ouvert la grande porte vers l'écologie microbienne du sol. À partir de ces bases, j'ai eu le privilège de devenir professeur à l'Université Laval. C'est ainsi que j'ai eu accès à des subventions de recherche pendant toute ma carrière et dirigé près de 60 étudiants aux études avancées. J'ai voyagé partout au Canada et dans le monde pour assister à des conférences internationales ou comme consultant dans des pays en développement. Plusieurs des recherches effectuées avec mes étudiants ont conduit à des découvertes qui se traduisent aujourd'hui par des applications d'importance en foresterie, en agriculture et en environnement. Tout au cours de ce cheminement, j'ai gardé un intérêt majeur pour la mycologie en collaborant entre autres avec le Cercle des mycologues amateurs de Québec. Ma participation au programme européen Micosilva à titre de consultant international m'a permis de découvrir une activité industrielle considérable sur la récolte, la transformation et la mise en marché des champignons sylvestres, ainsi que le mycotourisme. Ceci m'a amené à promouvoir cette filière au Québec avec des résultats étonnants. Voici donc ce document susceptible d'intéresser à ce cheminement mes amis, mes collaborateurs et possiblement un public averti, mais surtout des jeunes qui cherchent leur chemin dans la forêt du monde scientifique.

J. André Fortin, 18 janvier 2019

MERCI À NOTRE PARTENAIRE

www.shfq.ca